GEOHISTOIRE

AOÛT-SEPTEMBRE 2020

N° 52

LE MONDE INCA

LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES - LA VIE QUOTIDIENNE - LES EMPEREURS
LES BATAILLES - LE MACHU PICCHU DÉCRYPTÉ

ET AUSSI... DUNKERQUE, 1940 : SAUVER À TOUT PRIX L'ARMÉE ALLIÉE !

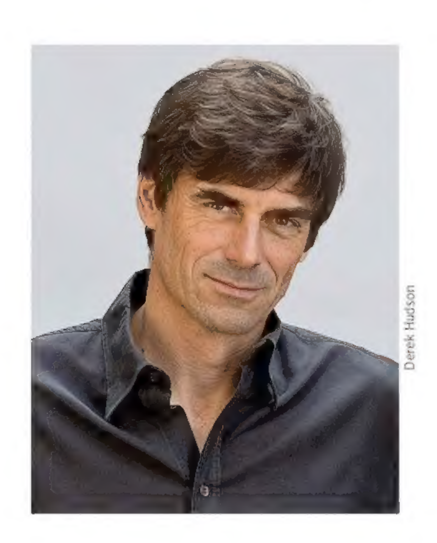
GEOHISTOIRE Le monde inca

BEL : 7,80 € – CH : 13 CHF - CAN : 14 CAD – D : 11€ – ESP : 8 € - GR : 8 € – LUX : 7,80 € – ITA : 8 € – Port. cont. : 8 € – DOM Avion : 7,50 € ; Bateau : 7,50 € – Maroc : 85 DH – Tunisie : 15 TND – Zone CFA : Avion : 8 000 XAF – Bateau : 6 000 XAF – Zone CFP Bateau : 1 100 XPF

CPPAP

PM PRISMA MEDIA

L 15170 - 52 - F: 7,50 € - RD


Derek Hudson

DERRIÈRE L'HISTOIRE DORÉE

Les pierres parlent, longtemps. Ceux qui ont eu le plaisir de méditer quelques heures, tranquilles, dans un amphithéâtre grec, dans les rues pavées d'un site romain ou sur une colline déserte de la vallée des Rois, en Egypte, le savent. L'écho des civilisations qui prospérèrent sur ces lieux s'entend, se devine, vient réveiller les mémoires. Les scènes de vie quotidienne, les rites, les personnages que l'on pensait rendus muets par les siècles, apparaissent. L'Histoire, toujours, est à fleur de ruine. Et il suffit qu'un archéologue, obstiné, chanceux ou équipé des dernières technologies (drone, robot-caméra, analyse génétique...), mette au jour une stèle, un objet, un outil pour que des pages effacées des cultures du monde deviennent à nouveau actualité. L'histoire inca ne fait pas exception. Les recherches sont nombreuses, en Equateur, au Pérou, en Bolivie, au Chili, qui, ces dernières années, ont fait émerger de la jungle ou des entrelacs de roches de nouvelles connaissances. Des drones ont dévoilé des visages nazcas (une civilisation pré-inca), le numérique a permis d'avancer dans la connaissance d'un éventuel langage inca, la sismologie révélé les vraies raisons de la localisation du Machu Picchu. La science avance, dissipant souvent les brumes que le sacré avait laissé planer dans l'Histoire.

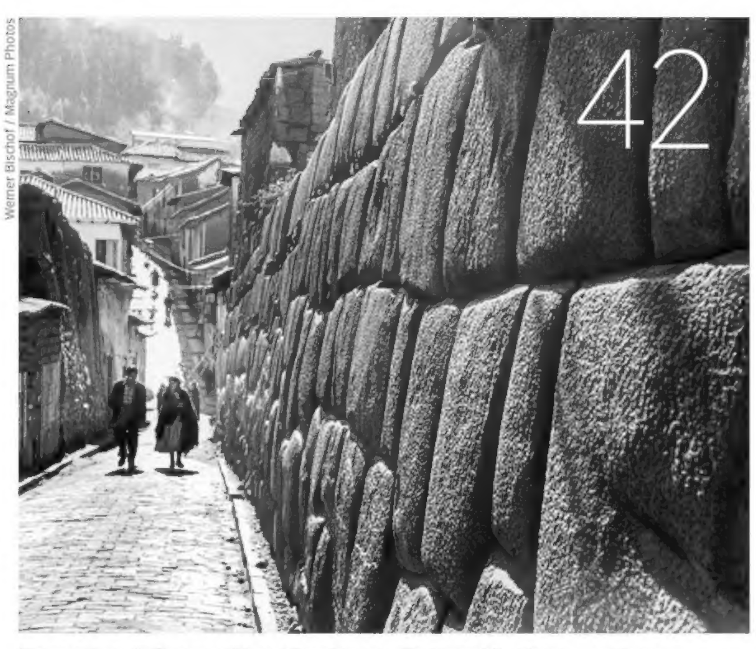
Voilà qui a d'immenses avantages. Le premier étant de nous aider à aller au-delà du folklore qui travestit la culture pré-colombienne. Il y a dans cette civilisation des pages bien plus passionnantes que le culte du dieu Soleil, le fantasme de l'or et l'attrait touristique du Machu Picchu. Qui a été le bâtisseur de ce monde (Pachacutec), son plus piètre dirigeant (Huascar) et sa figure messianique (Atahualpa) ? Pourquoi les Espagnols ont-ils aussi facilement mis au pas des sociétés organisées et des armées nombreuses ? En 1532, le conquistador Pizarro a défait l'Empire inca avec seulement 168 hommes.

L'histoire du monde inca, parce qu'elle est éveillée et éclairée par la science et l'archéologie, possède son corollaire inévitable : le débat politique qui s'installe autour des racines, des identités, de la part d'autonomie et d'expression que les Etats d'aujourd'hui seraient censés laisser aux groupes qui se réclament de «l'incaïsme». Celui-ci possède, certes, un aspect sincère, qui a abouti, par exemple, à la réintroduction du quechua à l'école, au fait que Cuzco retrouve son nom inca (*Q'osqo*) ou, tout récemment, à la reconnaissance au Pérou, comme patrimoine culturel national, du *quipu*, un système de comptage utilisé par les Incas. Mais pour tous ceux que le miroir brillant de l'Empire inca aurait tendance à illusionner, on conseille la lecture de quelques pages effroyables. Le jeune empereur Huayna Cápac décapitant les chefs d'une tribu rebelle et ordonnant une danse où les têtes des vaincus furent utilisées pour faire résonner les tambours. Ou le rituel de la Capacocha, une cérémonie rare, mais pas exceptionnelle, qui voyait des jeunes filles «livrées au culte du Soleil», ce qui, concrètement, signifiait qu'elles étaient enterrées vivantes après avoir été étourdies avec de la bière de maïs et des feuilles de coca. L'Histoire, qui fait parler les pierres, révèle les magnificences des empires mais réveille aussi leurs fantômes cruels. ■

ÉRIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF

Ambitieux et conquérant, le souverain Tupac Yupanqui (1440-1493) étendit son empire du nord de la cordillère des Andes à l'actuel Chili.

SOMMAIRE



Werner Bischof / Magnum Photos

Un mur inca à Cuzco, ultime témoignage d'une architecture complexe.

En couverture : masque inca. Crédit : Carlos Santa Maria/Getty Images.
Ce numéro contient un encart post-it réabonnement 2020 collé et un encart-lettre jeté «hausse des tarifs» pour une sélection d'abonnés.

LES VESTIGES D'UN MONDE PERDU

Le mystérieux Machu Picchu est le lieu le plus connu d'un vaste ensemble de cités, de forteresses, de nécropoles. Autant de témoins de civilisations qui ont existé entre le IIe millénaire av. J.-C. et le XVIe siècle, et qui n'ont pas encore révélé tous leurs secrets…

PAR DAVID PEYRAT

iStockphoto / Getty Images

Machu Picchu («vieux pic» en quechua) a été bâti vers 1440, sous l'empereur Pachacutec, à plus de 2000 m d'altitude. Abandonnée par ses 750 habitants peu avant l'invasion espagnole au XVIe siècle, cette cité fut oubliée jusqu'à sa découverte en 1911. Les archéologues tentent toujours de comprendre son rôle.

AUX RACINES DU CULTE INCA, LES FIGURES SACRÉES DE LA CIVILISATION CHAVIN (1200 À 300 AV. J.-C.)

La cité de Chavin de Huantar, perchée à 3 180 m d'altitude au nord du Pérou, était un centre religieux où les prêtres vénéraient une étrange divinité dont on voit ici le visage, mi-félin mi-homme. Matrice des cultures andines, la société chavin transmit à travers les montagnes le culte animalier du jaguar, du condor et du serpent. Des représentations sacrées reprises par les Incas au XIIIe siècle.

Brian Skyum / Alamy Stock Photo/hemis.fr

Hervé HUGHES / hemis.fr

DANS LA COSMOGONIE INCA, LE LAC TITICACA AURAIT DONNÉ NAISSANCE AU DIEU CRÉATEUR DU MONDE

Cette mer intérieure, frontière entre la Bolivie et le Pérou, est parsemée d'îles. Parmi elles, Taquile et son arche de pierre. Durant le premier millénaire avant notre ère, y vivait la culture des Uros, qui seraient peut-être à l'origine du peuple inca. Selon la légende locale, le premier dieu, Viracocha, serait sorti des eaux bleues du lac pour créer le monde.

EN BOLIVIE, CETTE PORTE FUT, DE 400 À 1000, LE SYMBOLE DU PUISSANT EMPIRE DE TIAHUANACO

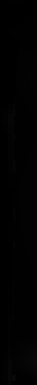
Il ne reste plus qu'une partie de ce *kalasasaya* (porte d'accès à une pyramide), mais elle permet d'imaginer la splendeur de la cité de Tiahuanaco qui régna sur l'Altiplano bolivien du Ve au XIe siècle. Haut de 3 m à l'origine, il possède sur son fronton une représentation divine qui divise les spécialistes. Pour les uns, il s'agirait de Viracocha, pour les autres, d'Inti, le dieu du Soleil.

Cette statue colorée surveille l'entrée de l'une des centaines de nécropoles de San Agustin. Pourquoi cette civilisation du sud-ouest colombien, région montagneuse qui deviendra inca au XVIe siècle, a-t-elle érigé autant d'édifices funéraires ? Les archéologues n'ont pas la réponse. Pour des raisons encore inconnues, cette culture a disparu de manière brutale.

UN OPPRESSANT CULTE DES MORTS S'IMPOSA À SAN AGUSTIN, EN COLOMBIE, JUSQU'AU IXE SIÈCLE

LA FORTERESSE D'OLLANTAYTAMBO PROTÉGEA, EN 1537, L'EMPEREUR DES TERRIBLES CONQUISTADORS

Site stratégique dans la vallée péruvienne de l'Urubamba, cette citadelle du XVe siècle était située sur la route de Cuzco, la capitale impériale. Elle étonne les archéologues par sa construction à flanc de montagne, avec cinq terrasses surplombant un ravin. La forteresse servit de refuge à l'empereur Manco Cápac II, en 1537, après la prise de Cuzco par les armées de Pizarro. Ces dernières échouèrent à s'emparer de ce solide bastion inca.


Three Lions/Getty Images

Cette cité conquise par les Incas au XVIe siècle fut un sanctuaire. Les archéologues y ont découvert vingt-sept mosaïques en schiste représentant des lamas. On cherche encore leur signification. Seule certitude : ces animaux sacrés étaient sacrifiés dans ce haut quartier de la ville lorsque les prêtres voyaient dans la position de certaines étoiles la forme d'un lama céleste.

AU XVIe SIÈCLE, À CHOQEK'IRAW, LES LAMAS ÉTAIENT VÉNÉRÉS MAIS SERVAIENT AUSSI AUX SACRIFICES

CE MUR MONUMENTAL EST DEVENU L'EMBLÈME DU GÉNIE ARCHITECTURAL INCA À CUZCO

Les pierres, de formes irrégulières, ont été scrupuleusement numérotées par un archéologue allemand du début du XXe siècle. Le but ? Trouver l'ordre d'assemblage qui a permis un ajustement aussi parfait. Bâti et perfectionné entre le XVe et le XVIe siècle, ce mur, à l'origine fondation d'un palais, a su résister à toutes les secousses sismiques ayant frappé la ville.

Hulton Archive / Getty Images

Ces cercles concentriques témoignent du génie inca. Chacun des anneaux permettait de cultiver différentes plantes selon la profondeur et la position des terrasses. Ce champ très particulier, où poussaient des pommes de terre, du quinoa, du maïs et des feuilles de coca, stupéfia les conquistadors. Le lieu est toujours utilisé pour des expérimentations.

LE CHAMP DE MORAY PERMET, DEPUIS LE XVIE SIÈCLE, D'OPTIMISER LA MOINDRE PARCELLE AGRICOLE

Des premiers Incas à la vice-royauté

PAR MARINE JEANNIN

L'ÈRE DES MYSTÉRIEUSES CIVILISATIONS PRÉ-INCAS

Vers 1200 av. J.-C

Développement de la première civilisation pré-inca, dite chavin, sur les plateaux du nord de l'actuel Pérou. Son orfèvrerie rayonne dans les Andes jusqu'à 300 av. J.-C. Au sud de l'actuelle Colombie, apparition de villages d'agriculteurs et de métallurgistes.

LA FOUDROYANTE CONQUISTA ESPAGNOLE

1493-1526

Sous le règne de Huayna Cápac, l'empire est à l'apogée de son expansion territoriale : 900 000 km² qui s'étendent du rio Ancasmayo, en Colombie, jusqu'au désert de l'Acatama, au Chili.

1527

Les conquistadors Francisco Pizarro et Diego de Almagro établissent un premier contact avec l'Empire inca à Tumbes, port le plus septentrional de la côte pacifique.

1528

L'empereur Huayna Cápac meurt de la variole, maladie virale introduite sur le territoire par les Européens. Son décès déclenche une guerre de succession entre ses deux fils, Atahualpa et Huascar.

1529

Pizarro rentre en Espagne pour demander à Charles Quint de financer une nouvelle expédition chez les Incas. Un an plus tard, l'empereur le charge de conquérir cet empire du Nouveau Monde.

1531-1532

Pizarro et Almagro débarquent à Tumbes à la tête d'une expédition de 168 hommes, 37 chevaux et 4 canons. Les Espagnols profitent de la guerre civile au sein de l'empire pour faire alliance avec quatre royaumes (huanca, chanca, canari et chachapoya).

16 novembre 1532

Piégé par Pizarro, l'empereur Atahualpa est capturé par les Espagnols dans la ville de Cajamarca.

26 juillet 1533

Pizarro fait condamner à mort Atahualpa sous le prétexte qu'il a fait assassiner son demi-frère Huascar. Il est étranglé dans sa cellule après avoir été converti de force au christianisme.

1571

Túpac Amaru, l'un des fils de Manco Cápac II, reprend le combat de son défunt père contre les Espagnols à Vilcabamba.

1572

Francisco de Toledo capture Túpac Amaru et le fait exécuter sur la place principale de Cuzco.

1580

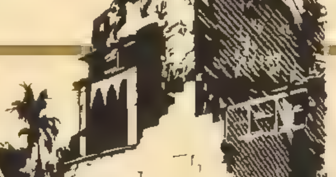
La mine d'argent de Potosí (dans l'actuelle Bolivie), voit affluer 13 000 Indiens par an, faisant de cette cité l'une des plus peuplées des Andes. Beaucoup de travailleurs y trouvent la mort tandis que le précieux métal est expédié en Espagne.

1610

L'autorité coloniale accélère ses campagnes d'évangélisation auprès des Indiens en multipliant le nombre de *reducciones*, missions catholiques chargées de mettre fin aux cultes locaux au profit de la religion chrétienne.

1613

Le roi d'Espagne Philippe III ordonne la fermeture de la mine de mercure de Huancavelica, au Pérou, dont le taux de mortalité des mineurs est de 100 %.

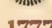


1650

Cuzco est frappée par un séisme qui détruit la quasi-totalité des édifices coloniaux.

1719

Abolition de la *mita* par le roi Philippe V d'Espagne. Le système perdure toutefois jusqu'à son abolition définitive, en 1812, à Cadix.



1777

Le roi d'Espagne Charles III fait appliquer de nouvelles réformes : augmentation des impôts et droits de douane, impossibilité pour les populations indiennes, métisses et noires d'accéder à des postes dans la fonction publique. Ces mesures rencontrent un fort sentiment d'opposition.

500 av. J.-C. à 700 apr. J.-C

Forte urbanisation dans la région andine avec l'apparition des Paracas puis des Nazcas sur la côte pacifique sud, et des Pucaras sur l'Altiplano. Sur la côte nord-péruvienne, les Mochicas forgent un puissant Etat qui inspirera l'Empire inca.

800

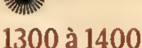
Apogée de l'empire Huari sur l'ensemble du Pérou. Ce peuple militaire et religieux, qui gouverne depuis la cité d'Ayacucho, est menacé par l'empire de Tiahuanaco, situé sur la région du lac Titicaca, dans l'actuelle Bolivie.

1000

Déclin des empires de Tiahuanaco et Huari. Le royaume des Chimús, au Pérou, fait bâtir une citadelle de 20 kilomètres carrés, Chan Chan, considérée comme la plus grande cité précolombienne.

1200 à 1300

Manco Cápac, premier souverain Inca, né – d'après la légende – sur les rives du lac Titicaca, fonde Cuzco pour en faire la capitale de son territoire. Les deux monarques suivants, Sinchi Roca et Lloque Yupanqui soumettent des petits royaumes indépendants.



1300 à 1400

Le territoire inca renforce sa position dans toute la vallée de Cuzco avec quatre souverains semi-légendaires : Mayta Cápac, Cápac Yupanqui, Inca Roca et Yahuar Huacac.

1400-1438

Règne de Viracocha Inca. Maître de la vallée de Cuzco, il entame une période d'expansion dans la cordillère des Andes. En 1438, il connaît cependant une cinglante défaite contre un de ses peuples, les Chancas.

1438-1471

Avec Pachacutec, le premier à se faire appeler «fils du Soleil», les Incas sont à la tête d'un vaste territoire. Fin stratège, il défait les Aymaras, près du lac Titicaca. Erigeant un empire nommé Tahuantinsuyu, il réorganise l'administration des villes conquises. Son règne voit la construction de temples et palais à Cuzco, ainsi que la cité de Machu Picchu.

1471-1493

Tupac Yupanqui, fils de Pachacutec, étend l'empire jusqu'à l'actuel Equateur et pénètre jusqu'au rio Maure, dans l'actuel Chili. Il fait construire l'imposante forteresse de Sacsayhuaman pour protéger Cuzco d'éventuelles invasions.

15 novembre 1533

Prise de Cuzco par Pizarro qui place à la tête de l'empire Manco Inca, un jeune noble de la cité.

18 janvier 1535

Pizarro fonde la Ciudad de los Reyes, la Cité des rois, qui deviendra la ville de Lima.

1536

Profitant de dissensions entre Pizarro et Almagro, Manco Inca, autoproclamé Manco Cápac II, occupe la forteresse d'Ollantaytambon et assiège Cuzco. Vaincu, l'empereur – et ses 30 000 hommes – se réfugie à Vilcabamba, site montagneux péruvien.

1538

Pizarro fait exécuter Almagro qui revendiquait le titre de gouverneur de Cuzco.

26 juin 1541

Assassinat de Pizarro, dans sa demeure, par le fils d'Almagro. Devenu maître de Cuzco, ce dernier est défait un an plus tard par l'armée de Cristóbal Vaca de Castro, ancien allié de Pizarro.

1542

Afin de mettre un terme aux querelles intestines entre conquistadors, l'Espagne crée la vice-royauté du Pérou, du mot quechua *Piruw*, nom de l'un des quatre territoires de l'Empire inca. Cette colonie s'étend de l'isthme de Panamá à la Patagonie.

1544

Assassinat de Manco Cápac II, l'empereur de Vilcabamba, par les conquistadors.

1570

Le nouveau vice-roi du Pérou, Francisco de Toledo, met en place la *mita*, un travail forcé pour tous les Indiens âgés de 15 à 50 ans. Apparition de l'*encomienda*, système de camps regroupant les Indiens sous l'autorité d'un colon espagnol, l'*encomendero*.

4 novembre 1780

Túpac Amaru II, qui prétend être le descendant direct de Túpac Amaru, dernier empereur inca de Vilcabamba, lance une «Grande Rébellion» contre l'occupant espagnol. Il réclame, entre autres, la fin de l'exploitation des Indiens et l'abolition de l'esclavage des Noirs.

18 mai 1781

Capturé, Túpac Amaru II, ainsi que sa famille et ses partisans, sont torturés puis décapités sur la place d'Armes de Cuzco.

1791

Un recensement de la population au Pérou dénombre 610 000 Indiens, les descendants des Incas. En 1551, ils étaient environ 8 millions, selon le recensement de l'évêque de Lima Gerónimo de Loayza.

9 décembre 1824

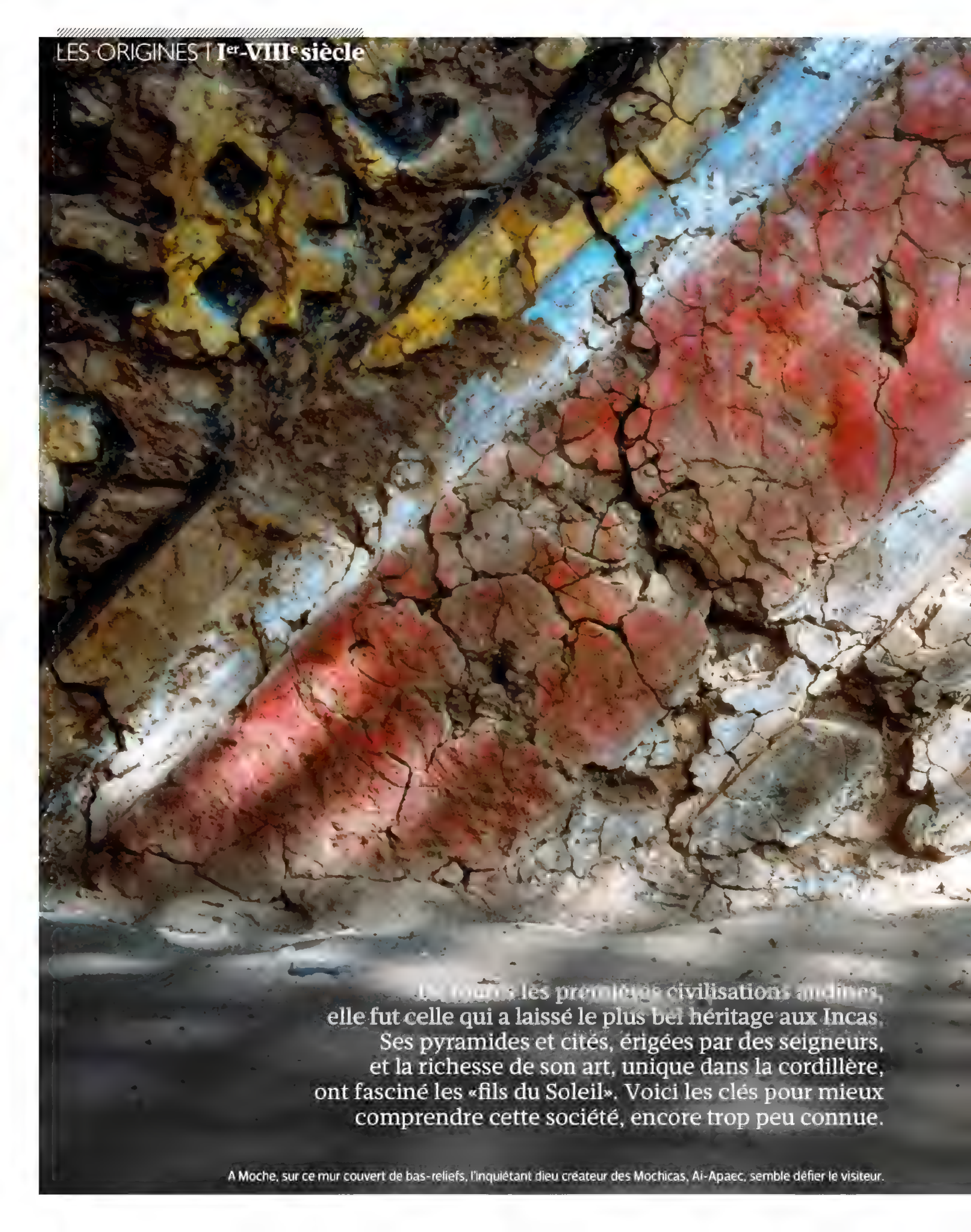
L'armée royaliste espagnole capitule après sa défaite à Ayacucho contre le général vénézuélien Simon Bolivar. C'est la fin de la vice-royauté du Pérou et le début de l'indépendance des pays d'Amérique du Sud.

COLOMBIE
BRÉSIL
BOLIVIE
PÉROU
EQUATEUR
Maynas
Rio Marañon
Rio Ucayali
Rio Beni
Las Yungas
Cordillère orientale
Cordillère centrale
Cordillère
San Agustín
Pasto
Rumicucho
QUITO
Ambato
La Tolita
6 310 m
Ingapirca
Cojitambo
Tomebamba
GUAYAQUIL
Cuenca
Loja
Equateur
Golfe de Guayaquil
Túmbez
Vicus
Piura
Désert de Sechura
Lambayeque
Chiclayo
4 061 m
Chan Chan
TRUJILLO
Moche
Chimbote
Cajamarca
Chavín
Huanuco
LIMA
Pachacamac
Huancayo
Pisco
Paracas
Tambo Colorado
Ica
Nazca
Puerto Inca
Huari
CUZCO
6 425 m
Arequipa
Raqchi
Pucará
Puno
LAC TITICACA
Tiahuanaco
LA PAZ
Cordillère Vilcabamba
6 246 m
Machu Picchu
Phuyupatamayca
Runkurakay
Sayaqmarca
Choqek'iraw
Rio Apurimac
Curahuasi
5 682 m
VALLÉE SACRÉE
Huarocondo
Ollantaytambo
Chinchero
Tambo Machay
CUZCO
Vallée de Larès
5 777 m
Larès
Choquecancha
Calca
Rio Urubamba
Pisac
Pikillacta
0 10 20 km
Rio Camata
Rio Consata
4 729 m
5 210 m
Huancané
Moho
Puerto Acosta
Juliaca
LAC TITICACA
Sillustani
Puno
Isla Taquile
Titi Khar'ka
Isla del Sol
Yumani
Ilave
Juli
Isla de la Luna
Baño del Inca
Copacabana
Tiahuanaco
0 20 40 km

Un puissant empire au cœur des Andes

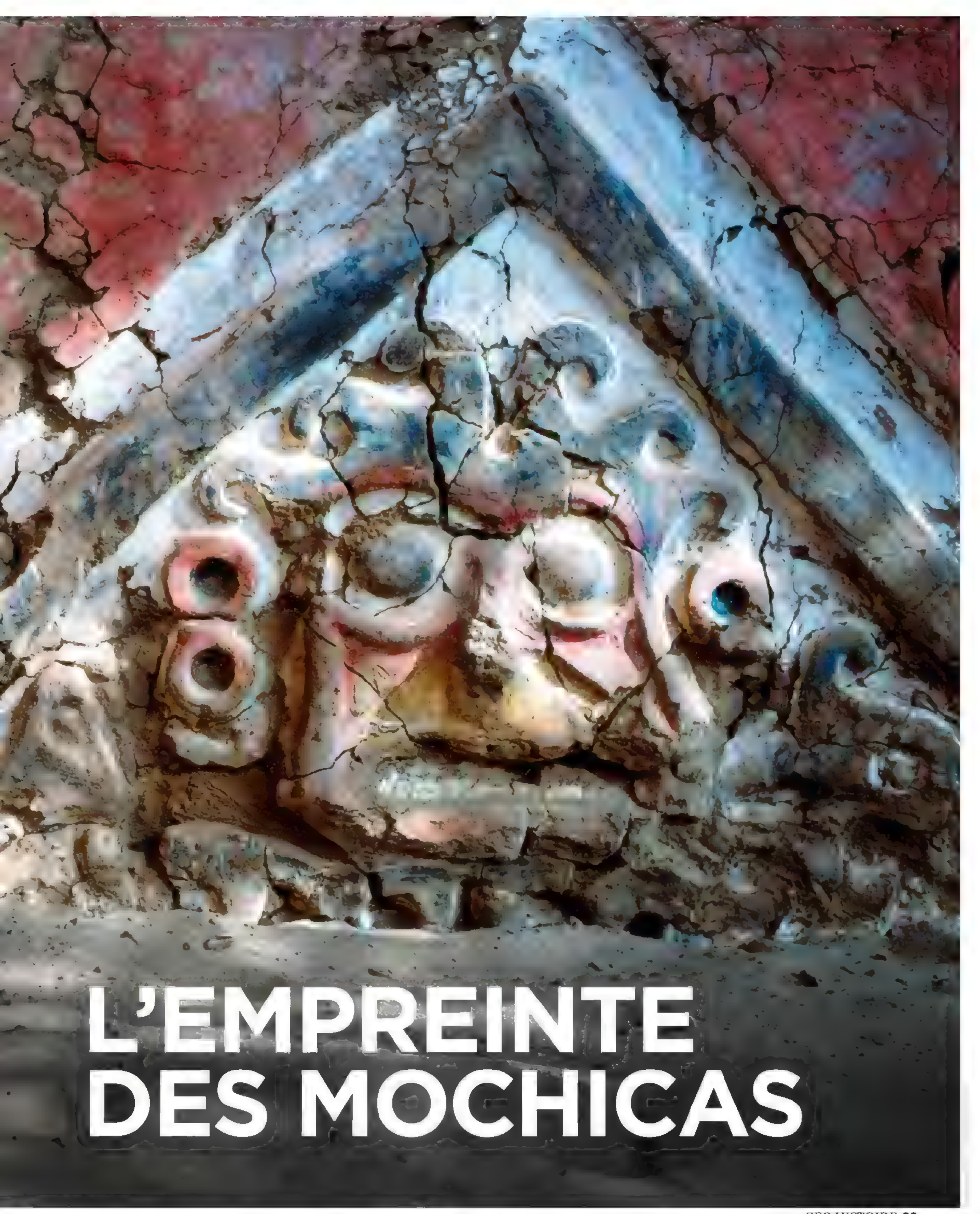
CARTE : SOPHIE PAUCHET

Nommé *Tahuantinsuyu* en langue quechua, l'Empire inca fut, aux XVe et XVIe siècles, le plus vaste de l'Amérique précolombienne, avec pour centre Cuzco. A son extension maximale, son territoire s'étendait sur près de 5 000 kilomètres, du nord au sud de la cordillère des Andes. Le réseau de routes rendit possible l'unification de cet immense territoire de 900 000 kilomètres carrés. Paradoxalement, les centaines de tunnels creusés dans la montagne et les millions de marches aménagées par les Incas faciliteront l'avancée des conquistadors au XVIe siècle.



De toutes les premières civilisations andines,
elle fut celle qui a laissé le plus bel héritage aux Incas.
Ses pyramides et cités, érigées par des seigneurs,
et la richesse de son art, unique dans la cordillère,
ont fasciné les «fils du Soleil». Voici les clés pour mieux
comprendre cette société, encore trop peu connue.

A Moche, sur ce mur couvert de bas-reliefs, l'inquiétant dieu créateur des Mochicas, Ai-Apaec, semble défier le visiteur.



L'EMPREINTE DES MOCHICAS

Cette peinture murale, située à l'intérieur de la pyramide Huaca de la Luna (temple de la Lune), représente une créature ailée. Le bestiaire mythologique, omniprésent dans la religion mochica, a émerveillé, des siècles plus tard, Incas et conquistadors.

Quelle est l'origine de ce peuple pré-inca ?

Elle reste une énigme. Grâce aux fouilles archéologiques effectuées sur le littoral péruvien, nous savons que les Mochicas étaient des conquérants. Ce groupe ethnique, installé au nord-ouest de l'actuel Pérou à partir de 200 av. J.-C, a soumis ses «voisins» de la côte pacifique (les tribus des Vicùs, Salinars et Virùs), du Ier au IVe siècle. Les Incas, au XIIIe siècle, ont appliqué la même méthode avec les peuples de la vallée de Cuzco... A son apogée, au VIe siècle, le territoire mochica s'étendait sur une bande côtière partant des environs de l'actuelle capitale du Pérou, Lima, à la région de Trujillo, 600 kilomètres plus au nord. Les frontières étaient surveillées par deux cités-bastions : Pampagrande, au nord, et Panamarca, au sud.

Javier Puente, historien et professeur de l'environnement andin à l'Université catholique de Santiago, au Chili, avance que le caractère belliqueux des Mochicas s'explique par la rudesse de l'environnement climatique. Cette région aride, balayée chaque hiver par le courant El Nino, est en proie à de violentes pluies. Le nom de cette civilisation proviendrait, lui, du Rio Moche, fleuve de la cordillère traversant cette contrée désertique. Un archéologue péruvien, Julio Tello, y voit plutôt une référence au muchik, une des nombreuses langues parlées dans les régions littorales des Andes.

S'agissait-il d'un Etat ou d'un empire ?

La question est controversée. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les historiens défendaient l'idée que les Mochicas étaient un peuple annexé par l'empire nord-péruvien des Chimùs, de l'an 850 jusqu'à sa conquête par les Incas en 1470. Lors de fouilles à Moche (près de l'actuelle ville de Trujillo), entre 1898 et 1899, l'archéologue allemand Max Uhle découvrit les fondations de deux pyramides bien antérieures à l'ère chimù. La civilisation mochica était donc bien distincte. Selon lui, ces gigantesques édifices prouvaient que Moche était la capitale d'un empire. Mais la

Sur ce tissu mochica apparaissent deux monstres s'adressant à un prêtre. Aujourd'hui encore, Quechuas et Aymaras utilisent cette technique de tissage.

connaissance de ce peuple du littoral a évolué. Une autre cité, Sipán, fut découverte avec la mise au jour, en 1987, d'un complexe funéraire : Huaca Rajada. L'anthropologue péruvien Walter Halva exhuma la tombe d'un noble appelé «le seigneur de Sipán». Le squelette de ce Toutankhamon sud-américain, visible aujourd'hui au musée de Lambayeque, était affublé de bijoux mais aussi de parures, boucles de nez et d'oreilles en or.

Ce souverain du IIIe siècle était «l'une des figures politiques les plus importantes du monde précolombien», raconte l'historien chilien Javier Puente. Ce dernier considère que le territoire mochica était un maillage de cités-Etats puis de royaumes formant, au fil des siècles, un empire. Une évolution que l'on retrouve dans l'historiographie inca.

Comment était organisée la société mochica ?

Sa structure était très hiérarchisée. Dans les environs de Trujillo, les chantiers de fouilles ont révélé l'organisation suivante : des paysans, des pêcheurs et des artisans, dirigés par une caste de guerriers et de prêtres. Au sommet de cette pyramide sociale, un seigneur tout-puissant. Le modèle de l'Empire inca. Les archéologues détiennent peu d'informations sur le quotidien du peuple mochica. Seule certitude, les habitants payaient un impôt sous forme de corvées. Lors de la construction de bâtiments, chaque contribuable apposait sa marque sur des briques d'adobe (mélange d'eau et d'argile) qu'il devait fournir. Des «signatures» sont visibles, par exemple, sur les murs des pyramides de Moche. La vie des dirigeants est davantage renseignée. Le régime, centralisé et militarisé, tirait sa légitimité de la religion : le seigneur était le premier prêtre, l'intercesseur entre les dieux et les hommes. Comme le *Sapa Inca*, l'empereur des Incas, il était considéré comme provenant d'une lignée divine.

En 2008, dans la vallée de Zaña, au nord du Pérou, deux archéologues, le canadien Steve Bourget et le péruvien Bruno Alva Meneses, ont découvert la sépulture d'un autre dignitaire, baptisé «le seigneur d'Ucupe», mort au milieu du Ve siècle. Son crâne était coiffé d'une couronne et portait un masque funéraire doré. Son squelette, lui, était entouré de plus de 200 objets religieux. Le statut d'un souverain divin. Dans la nécropole où fut inhumé le «seigneur de Sipán», reposait un autre souverain. L'étude de ses ossements a prouvé que son règne était antérieur mais qu'il appartenait à la dynastie du «seigneur de Sipán». La transmission du pouvoir était héréditaire, comme pour les Incas.

Pourquoi cette civilisation a-t-elle bâti des pyramides ?

Depuis peu, le mystère a été levé. Au début des années 2000, des fouilles ont révélé que les deux gigantesques pyramides de Moche, dont les bases rectangulaires font 300 mètres carrés, n'avaient pas été érigées ici par hasard. Elles représentaient •••

Reconstitués par des archéologues, ces deux vases-portraits résument à eux seuls le réalisme sutpéfiant de l'art mochica. Ici sont représentés des prisonniers attendant d'être sacrifiés.

La pyramide Huaca del Sol (temple du Soleil) s'élève à 41 mètres au-dessus du sable. Elle inspirera aux Incas la construction de cités en terrasses.

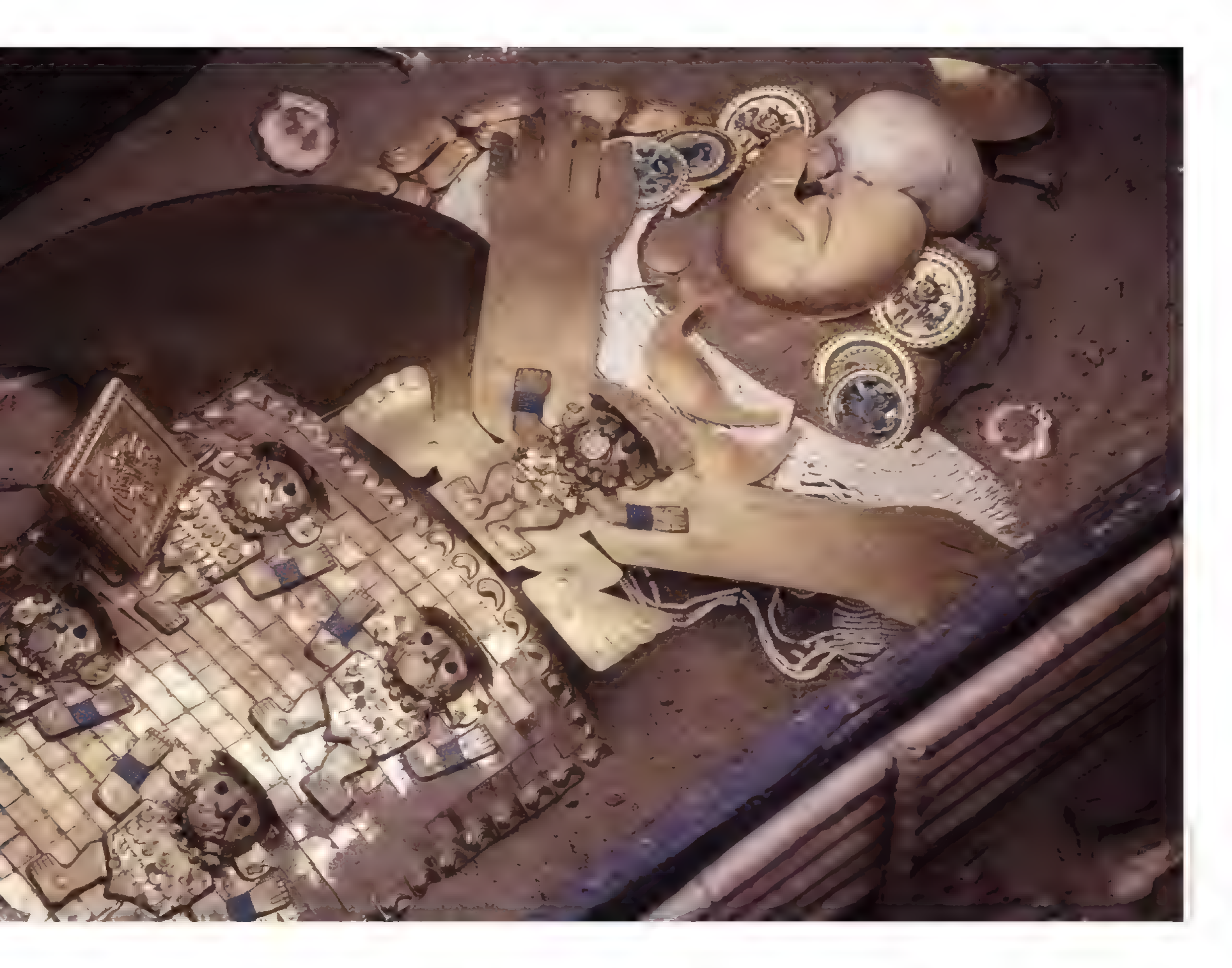
••• le centre symbolique d'un quartier résidentiel où se dressaient temples et palais. La première, qui fut baptisée improprement Huaca de la Luna (temple de la Lune) par les conquistadors, était un lieu de culte abritant de superbes fresques et peintures murales colorées encore visibles. Parmi elles, des représentations du dieu créateur Ai-Apaec .

Le second édifice, Huaca del Sol (temple du Soleil), dont la construction aurait nécessité 140 millions de briques en adobe et près de 200 000 ouvriers, était le lieu de résidence des hauts dignitaires. Détérioré aujourd'hui par les intempéries et les pilleurs de tombes (appelés *huaqueros*), cette pyramide à étages aurait été agrandie tout au long de l'ère mochica. L'archéologue et historien péruvien Santiago Uceda Castillo (1954-2018), spécialiste des Mochicas, expliquait qu'«il est possible qu'un étage ait été ajouté à la structure à chaque fin de siècle». Et d'ajouter : «Les premiers Incas ont utilisé ces briques, mélangées à de la paille sèche de maïs, pour construire leurs premiers édifices.» L'archéologue allemand du XIXe siècle Max Uhle était, lui, persuadé que ces pyramides furent inspirées par les constructions mayas. La culture mochica était contemporaine de cette civilisation méso-américaine… Y a-t-il eu des échanges entre les deux peuples ? Cette théorie, non prouvée, fait fantasmer les spécialistes des civilisations précolombiennes.

Leur religion exigeait-elle des sacrifices humains ?

Oui. Ils étaient même un élément central du rituel mochica. D'après l'archéologue et historien péruvien Santiago Uceda Castillo, «les sacrifices humains y étaient très répandus comme dans toutes les civilisations pré-hispaniques». Pour preuve, les fresques murales des pyramides représentent le dieu Ai-Apaec avec un couteau sacrificiel, le tumi, et une tête décapitée dans les mains. Lorsque l'empereur inca Tupac Yupanqui (1440-1493), conquit la région, il fut impressionné par les représentations de cette divinité d'un monde ancien. Il l'appela «Face ridée». Les conquistadors du XVIe siècle, eux, le nommèrent «Décapiteur». Un nom évocateur. Des siècles auparavant, les Mochicas avaient sacrifié des milliers de prisonniers devant cet effrayant visage. Une corde au cou, drogués par une décoction de feuilles de coca – un élément repris dans les sacrifices incas –, ils étaient conduits au sommet des structures pyramidales puis décapités par des prêtres. Le seigneur buvait ensuite le sang dans un vase pour s'attribuer les vertus des suppliciés.

Il arrivait que des femmes et enfants soient immolés. La concubine du «seigneur d'Ucupe», enceinte de 6 mois, fut inhumée avec lui. Deux compagnes du «seigneur de Sipán» ont suivi le souverain dans sa tombe. L'archéologue péruvien José Ocas Cuenca tient à rectifier une erreur d'interprétation sur la religion mochica :«Les noms des *huacas* – temples en quechua – sont erronés. Le soleil (*el sol*) et la lune (*la luna*) étaient vénérés par les Incas, pas par les Mochicas. Les conquistadors ont donc fait une confusion».



Mis au jour en 1987, le tombeau du «seigneur de Sipán», puissant souverain de l'ère mochica, est d'une telle richesse que les archéologues le comparent à celui du pharaon d'Egypte Toutankhamon.

Dans quels domaines se sont-ils illustrés ?

Tout d'abord, dans l'artisanat. En l'absence d'écriture, la culture mochica a laissé derrière elle une foisonnante production de céramiques d'une richesse unique dans les Andes. Ces poteries en argile, d'un esthétisme remarquable, représentent des moments de la vie quotidienne mais aussi des scènes érotiques, de combats entre guerriers ou créatures mythologiques. Une encyclopédie visuelle sur le mode de vie des Mochicas. Parmi ces objets, les vases-portraits de visages exprimant le rire ou la colère sont d'un réalisme saisissant. Les Mochicas étaient aussi de brillants orfèvres. Leur technique de dorure du cuivre fut utilisée par les Incas mais aussi par les colons espagnols jusqu'au XVIII^e^ siècle ! Enfin, ils furent capables de faire pousser, grâce à un ingénieux système d'irrigation, des céréales sur un sol aride. Là encore, les Incas s'emparèrent de ce savoir-faire pour cultiver pommes de terre, maïs et quinoa, dans leurs contrées montagneuses.

Qu'est-ce qui a provoqué la fin des Mochicas ?

Ce sont les conditions climatiques qui ont mis fin à leur civilisation. Longtemps les historiens ont expliqué ce déclin par l'avènement des premiers grands empires andins, du V^e^ au XV^e^ siècle, des Huaris, de Tiahuanaco et des Chimùs. Il n'en est rien. Des fouilles ont révélé que vers l'an 600, le courant El Niño frappa de plein fouet la région. Des crues dévastatrices engloutirent les villes mochicas.

En 2015, l'archéologue péruvien Santiago Uceda Castillo découvrit, derrière la Huaca del Sol, des objets datant du début du VIII^e^ siècle. Selon lui, la civilisation mochica serait parvenue à survivre durant ce siècle malgré un conflit qui opposa la population aux prêtres, lesquels exigeaient davantage de sacrifices. Mais ce fut le crépuscule des Mochicas. Les Incas devinrent cinq siècles plus tard, leurs dignes héritiers. ■

PIERRE ANTILOGUS

Lors de l'Inti Raymi, la traditionnelle fête du Soleil, qui se tient tous les ans au mois de juin à Cuzco, un acteur joue le rôle d'un empereur inca pour des célébrations qui attirent des milliers de touristes dans la ville péruvienne

QUE SAIT-ON DES CROYANCES INCAS ?

Oublions les clichés et le folklore. La religion inca était en fait un système complexe de rites et de traditions qui ne saurait être réduit au simple culte du Soleil.

PAR CHRISTÈLE DEDEBANT

La Couronne d'Espagne voulait en finir avec les rites barbares ! En 1559, Juan Polo de Ondegardo, haut fonctionnaire en poste à Cuzco, fut mandaté par la royauté pour combattre les hérétiques. Avec zèle, il entreprit une chasse impitoyable contre les momies royales des Incas, et, en quelques mois, les dépouilles sacrées furent exhumées de leurs sanctuaires. Envoyées à Lima, elles furent aussitôt enterrées en un lieu inconnu.

En cette seconde moitié du XVIe siècle, des pans entiers de la religion inca sombrèrent dans l'oubli, et, faute d'écrits, de nombreuses incertitudes planent encore aujourd'hui sur la dernière grande religion des Andes. Dans son ouvrage *Les Incas* (éd. du Seuil, 1983), •••

••• l'anthropologue Alfred Métraux y voyait «un amalgame de cultes naturalistes, de fétichisme élémentaire, de croyances animistes, d'envolées théologiques et de cérémonies complexes et raffinées, fortement teintées de magie». A cette liste s'ajoutait aussi la pratique de la divination : dans l'empire, rien d'important n'était entrepris sans avoir préalablement observé le déplacement des araignées, la disposition des feuilles de coca ou l'aspect des entrailles de lama.

Les prêtres, acteurs polyvalents, remplissaient les fonctions de devins, sorciers, et médecins. Cette spiritualité foisonnante s'étendait bien au-delà de l'adoration du Soleil à laquelle on l'a souvent réduite. Le culte solaire était certes prépondérant mais il s'apparentait à une religion d'Etat. A Cuzco, le «Saint-Pierre des Incas» selon Alfred Métraux, l'astre du jour se rendait visible à travers le souverain, son fils élu. Mais cette liturgie officielle côtoyait quantité de croyances locales, parmi lesquelles figurait la vénération des *wak'a*. Ce culte s'étendait à tout objet, édifice ou site naturel réputés exceptionnels et investis à ce titre d'une dimension sacrée. Les Incas avaient pour *wak'a* principal le mont Wanakawri, qui domine la vallée de Cuzco, au Pérou, en haut duquel leur ancêtre mythique Manco Cápac, premier empereur au XIIIe siècle, avait jeté son bâton doré.

Dès lors, on comprend mieux avec quelle facilité les théories *new age* ont pu prospérer sur ce terrain fertile et relativement peu défriché. Entre adoration du Soleil, culte du condor et rituels chamaniques, toute une spiritualité bon marché s'est épanouie à l'ombre de cette religion disparue. Sans prétendre la percer à jour, nous nous contenterons ici d'en donner quelques clés. ■

LE PANTHÉON

TROIS FIGURES DOMINAIENT LES AUTRES DIVINITÉS

Bien fourni, le panthéon inca comportait une vingtaine de personnages, dont la célèbre Quila, déesse de la Lune ou encore Apu, dieu des montagnes. Mais trois figures majeures s'en détachaient nettement, avec au sommet Viracocha, représenté comme un vieillard barbu. Il était l'Etre suprême, créateur de tous les autres dieux, y compris du Soleil. Son culte était enraciné dans la cordillère des Andes bien avant les Incas. Maître des eaux souterraines, présidant à l'agriculture d'irrigation, Viracocha était le dieu tutélaire des habitants de la vallée. A ses côtés, symbolisé par un disque en or, le dieu Inti, dispensateur de chaleur et de lumière. Depuis que le souverain Pachacutec, qui régna de 1438 à 1471, s'était proclamé «fils du Soleil», l'astre du jour était devenu la divinité officielle de l'empire. Enfin, Illapa était personnifié comme un grand homme parcourant le ciel, armé d'une massue et d'une fronde. Maître de l'éclair, du tonnerre et de la foudre, il faisait descendre la pluie de la Voie lactée, que l'on se représentait comme une grande rivière traversant le ciel. Adoré parce qu'il mettait fin à la sécheresse et redouté parce qu'il provoquait des inondations, Illapa était le dieu tutélaire des populations des hautes terres.

LES ORIGINES

MANCO CÁPAC SERAIT L'ANCÊTRE PRIMORDIAL DES INCAS

Est-il sorti d'une grotte ? A-t-il surgi des eaux ? L'origine de Manco Cápac, premier empereur inca, ne fait pas consensus chez les historiens et les chroniqueurs. Les uns affirment qu'il est issu de la caverne de Pacaritambo, située au sud-ouest du Pérou, en compagnie de ses trois frères et de ses quatre sœurs. D'autres assurent qu'il est né de l'écume du Titicaca, sous l'injonction de Viracocha, le dieu-créateur. L'anecdote ne doit rien au hasard : le lac sacré, perché à 3 800 mètres d'altitude, à la frontière du Pérou et de la Bolivie, est le berceau de la civilisation de Tiahuanac, préfiguration de l'Empire Inca. Les deux versions s'accordent néanmoins sur un point : c'est aux côtés de sa sœur-épouse, Mama Ocllo, que Manco Cápac a fondé la cité impériale de Cuzco, à l'endroit où son bâton d'or, lancé depuis le mont du Wanakawri, s'est fiché dans le sol. Dans la vallée de la rivière Huatanay, le couple primordial entreprit alors de «civiliser» les tribus avoisinantes : aux hommes furent enseignés l'agriculture et l'artisanat, et les femmes furent, elles, initiées à l'art du tissage et du filage. Le règne des «fils du Soleil» pouvait commencer. Cette version divinisée de l'origine des Incas aurait été diffusée par l'empereur Pachacutec qui en forgea la légende afin d'unifier l'empire.

LES LIEUX SACRÉS

TOUS LES CHEMINS MENAIENT AU CORICANCHA

Aucun autre palais n'égalait en splendeur le Coricancha, («l'Enclos d'or» en langue quechua) édifié à Cuzco. Toutes les routes menant aux quatre coins de l'empire partaient de ce sanctuaire sous le règne de Pachacutec. Derrière de hautes murailles en pierres sèches se dressait un champ de maïs tout en or dans lequel paissaient un troupeau de lamas sculptés dans le même métal. Cette cour prodigieuse abritait également plusieurs sanctuaires dédiés aux divinités majeures du panthéon. Le plus spacieux d'entre tous, consacré au dieu Soleil, contenait un disque d'or orné de pierreries dont les Espagnols n'ont jamais pu retrouver la trace. Sur le lac Titicaca s'étendait également un immense complexe religieux au sein duquel officiait un millier de «vierges du Soleil». Les pèlerins affluaient jusqu'à la presqu'île de Copacabana, située sur la rive continentale bolivienne, avant d'embarquer vers l'île de la Lune et surtout, vers l'île du Soleil. Ils devaient franchir trois portes avant de parvenir au lieu sacré où, disait-on, l'astre diurne était apparu la première fois. Seuls les nobles pouvaient accéder à la dernière étape. Le petit peuple s'arrêtait devant la troisième porte pour y déposer des offrandes (fruits, céréales, feuilles de coca, graisse animale...).

LES VESTALES

DES JEUNES VIERGES DEVAIENT SERVIR LE DIEU SOLEIL

On les sélectionnait dès leur plus tendre enfance. Les *aclla-cuna* – littéralement les «femmes choisies» – étaient ensuite cloîtrées dans des temples sous la tutelle de femmes plus âgées de l'ethnie inca. Après la puberté, ces vestales du Nouveau Monde connaissaient des sorts variés : certaines étaient choisies comme concubines du souverain ou de l'un de ses représentants ; d'autres étaient données en mariage à un *camaquen*, un esprit de *wak'a*, censé protéger le lignage d'origine de l'épouse, et quelques-unes étaient immolées aux divinités selon le rituel de la Capacocha. Mais la plupart d'entre elles consacraient leur existence au culte solaire, dans la plus rigoureuse chasteté et dans le plus complet isolement. Elles étaient notamment chargées de préparer la *chicha*, la bière de maïs, utilisée dans les rituels de libation. Mais ces «vierges du Soleil» remplissaient également un rôle économique de première importance : ce sont elles qui filaient et tissaient la laine de vigogne réservée à l'empereur et aux dignitaires de l'empire. Les monastères, dont les plus vastes comprenaient plus de 2 000 *aclla-cuna*, constituaient alors de véritables ateliers textiles : en l'absence d'écrit, les éléments décoratifs des tissus racontaient l'histoire d'une tribu ou d'une divinité.

LES OFFRANDES

ON SACRIFIAIT DES LAMAS... ET DES ADOLESCENTS

Coquillages, menus objets de céramiques, petites statuettes d'argile : d'ordinaire, les divinités incas se contentaient de peu. Cependant, pour les occasions plus importantes – rituels agraires, cérémonies propitiatoires ou décès de personnages éminents –, les dieux réclamaient du sang frais. Si les paysans sacrifiaient des cochons d'Inde, les notables immolaient des lamas, de préférence ceux dont la robe était d'un blanc immaculé. Car l'infortuné camélidé n'était pas qu'une bête de somme pourvoyeuse de viande et de laine, il était aussi un animal sacré réputé escorter l'âme des trépassés vers l'inframonde. Mais en temps de calamité, quand l'Inca venait à mourir ou qu'un cataclysme s'abattait sur le peuple, c'est au cérémoniel de la Capocacha qu'on avait recours. Ce rituel, rare sans être exceptionnel, impliquait un sacrifice humain. Le choix se portait généralement sur des mineurs issus de la bonne société et au corps parfait. Nombre de ces victimes propitiatoires étaient choisies parmi les *aclla-cuna*, les jeunes filles livrées au culte du Soleil. Etourdies par des psychotropes – bière de maïs ou feuilles de coca –, les «élues» paradaient en public avant d'être enterrées vivantes, comme l'attestent des momies ainsi que les témoignages de conquistadors.

LE CULTE MORTUAIRE

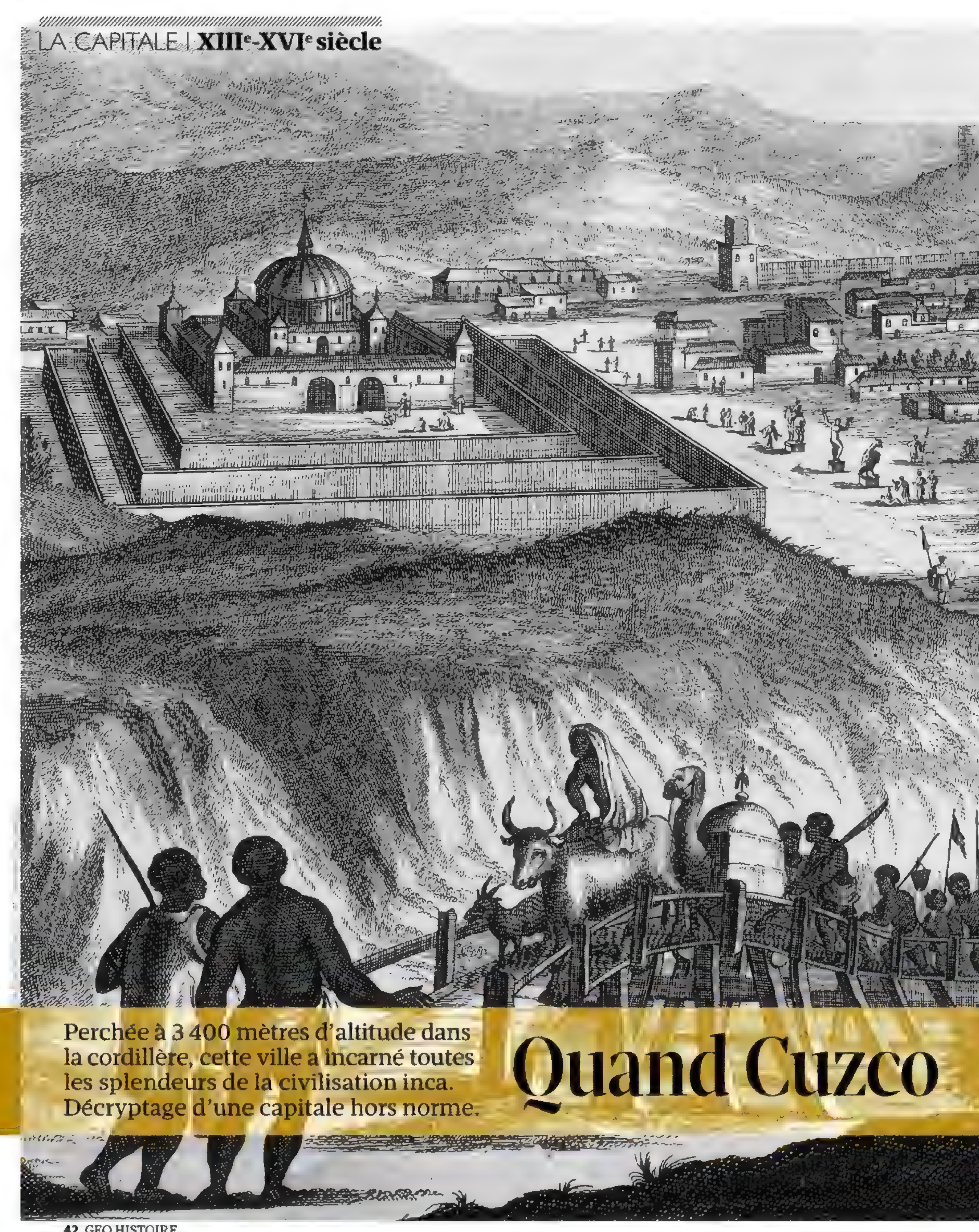
LES MOMIES ROYALES VEILLAIENT SUR LES VIVANTS

Les Incas ne se contentaient pas d'adorer les dieux : ils vénéraient aussi les fondateurs de lignage et les anciens monarques. En retour, les morts illustres assuraient la fertilité des champs et le bien-être des populations. Certains de ces personnages éminents possédaient un jumeau minéral : planté dans le sol, ce monolithe délimitait alors le territoire sur lequel les ancêtres exerçaient leur pouvoir. Un exemple ? Le double de pierre de l'ancêtre légendaire des Incas, Manco Cápac, se trouvait aux côtés des dieux dans le principal sanctuaire de Cuzco, le Coricancha. Nombre de ces glorieux anciens subsistaient aussi en chair et en os. Car, à l'instar des Egyptiens, les Incas maîtrisaient l'art de fabriquer des momies. Pour autant, dans les Andes, la pratique de l'embaumement était exceptionnelle, même pour les souverains. Dans la plupart du cas, seul un badigeon de résine de poivrier mélangée à de la chaux favorisait le processus de déshydratation. La sécheresse du climat faisait le reste. Sorties périodiquement de leurs sépulcres, les momies royales étaient invitées à festoyer dans le monde des vivants. Preuve qu'elles en faisaient toujours partie : on les interrogeait aussi sur des questions politiques qui touchaient à l'avenir de la tribu ou de l'empire. Chez les Incas, la mort était synonyme de sagesse.

LA FÊTE DE L'INTI RAYMI

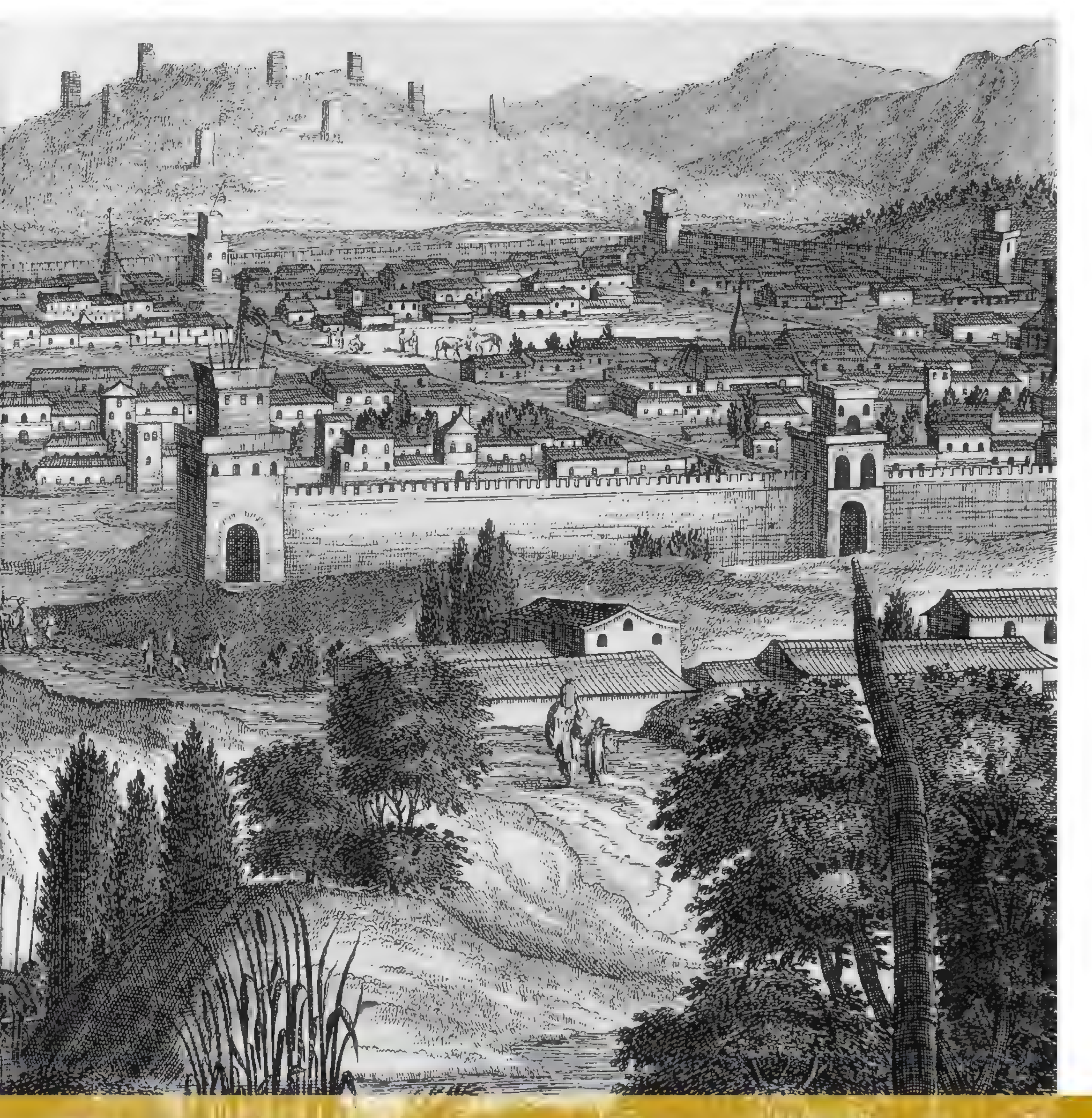
UNE PARADE QUI CHOQUA LES CONQUISTADORS

Sans conteste, c'est la plus célèbre des cérémonies incas : l'Inti Raymi (du quechua Inti – Soleil –et Raymi – fête) se tenait initialement le 21 ou le 22 juin, date du solstice d'hiver dans l'hémisphère Sud, afin de marquer la fin de l'année agricole et ramener le soleil vers la Terre. Aux premières lueurs de l'aube, l'Inca faisait une libation de bière de maïs devant les habitants de Cuzco revêtus de leurs plus beaux atours. Des lamas étaient ensuite placés sur un bûcher. Celui-ci s'embrasait grâce à une étoupe de coton disposée sur un miroir concave concentrant les rayons du soleil. Choqués par tant d'exubérances païennes, les Espagnols interdirent l'Inti Raymi en 1572 en lui substituant la fête de la Saint Jean. Par un heureux hasard du calendrier, la manifestation catholique se situait peu ou prou à la même date, le 24 juin. Depuis 1944, sur l'initiative de l'acteur et écrivain péruvien Faustino Espinoza, l'Inti Raymi a été remis à l'honneur à Cuzco. Désormais, les lamas sont indemnes, les vêtements ont l'air de déguisements folkloriques et le trône de l'empereur inca fait un peu carton-pâte. Mais le roi d'un jour est incarné par un descendant supposé ou autoproclamé des «fils du Soleil» et la liesse populaire est toujours au rendez-vous, tout comme les milliers de touristes qui se rendent à Cuzco pour le solstice d'été.



Perchée à 3 400 mètres d'altitude dans la cordillère, cette ville a incarné toutes les splendeurs de la civilisation inca. Décryptage d'une capitale hors norme.

Quand Cuzco



était le «nombril du monde»

La cité était dominée par l'imposante citadelle de Sacsayhuaman (à gauche), construite à la fin du XVe siècle (reconstitution de la fin du XIXe).

La capitale était divisée en quatre quartiers, au sein d'un empire lui-même partagé en quatre provinces (gravure du début du XVIIe siècle).

Peuplée vers 1000 avant J.-C., la cité est considérée comme la plus ancienne du continent américain

Comment les Espagnols ont-ils atteint Cuzco, le cœur de l'empire ? En 1532, à Cajamarca, au nord du Pérou actuel, ils avaient écrasé les troupes du chef inca Atahualpa. Fait prisonnier, celui-ci proposa au conquistador Francisco Pizarro de remplir une pièce entière d'or et d'argent en échange de sa liberté. Trois Espagnols partirent alors avec des hommes d'Atahualpa jusqu'à Cuzco, la capitale inca, à 2 000 kilomètres au sud, pour prélever la rançon. Aucun étranger ne s'y était jamais rendu. Leur visite, dans une atmosphère tendue, fut brève. Mais ce qu'ils découvrirent, dans cette large vallée perchée au milieu des Andes, à 3 400 mètres d'altitude, les éblouit et les effraya à la fois. Notamment le temple du Soleil, site le plus sacré de la civilisation inca, qui se dressait au cœur de la ville. Les murs y étaient couverts de plaques d'or, tout comme l'autel et la fontaine. Des tiges de maïs et des statues de lamas étaient même façonnées avec ce précieux métal. Dans l'une des pièces du complexe, les trois Occidentaux tombèrent aussi sur une scène macabre : les cadavres momifiés des anciens chefs incas, en position assise, mains croisées sur la poitrine, auxquels les autochtones semblaient vouer un culte.

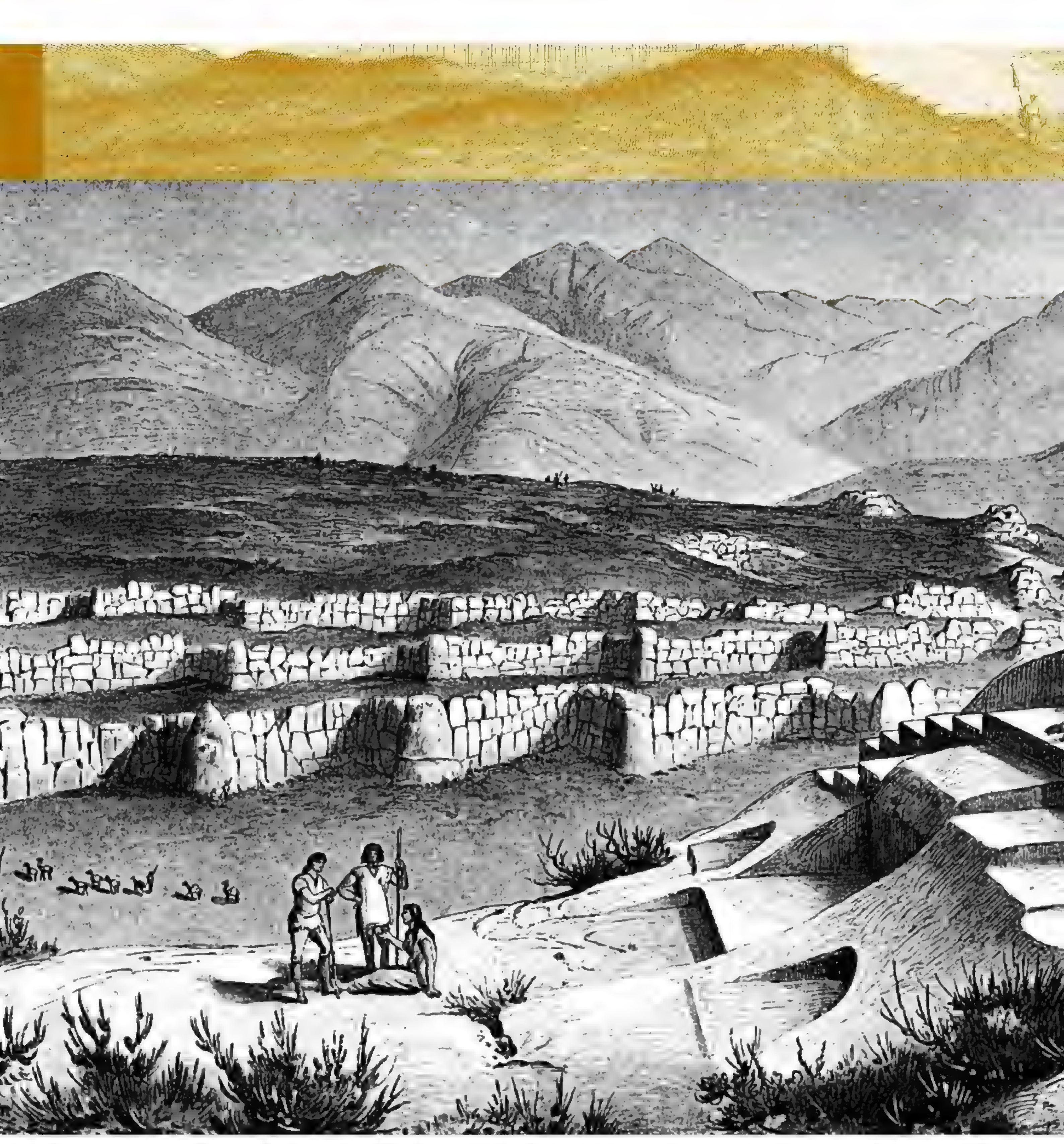
Les trois hommes rassemblèrent leur butin et ne s'attardèrent pas. L'arrivée effective des Espagnols, avec Pizarro à leur tête, aura lieu un peu plus tard, en novembre 1533. Pedro Sancho, le secrétaire de Pizarro, prendra cette fois le temps d'une description détaillée de la cité, de ses rues droites et pavées, de ses murs «en pierres si grandes qu'on ne dirait pas qu'elles ont été mises en place par des mains humaines». Son récit, qui sera publié en Europe en 1534, trahissait son admiration : «La ville de Cuzco, la principale de toutes celles qui servaient de résidences aux seigneurs [incas], est si grande, si belle et contient tant d'édifices qu'elle serait digne de se trouver en Espagne !»

L'émerveillement des conquistadors ne les empêcha pas, après avoir exécuté Atahualpa, de piller la cité, raser ses temples, profaner ses tombeaux royaux, puis de «refonder» Cuzco en 1534. Avec la prise de sa capitale, désormais reléguée au rang de simple ville coloniale, l'Empire inca était définitivement mort. Car ce royaume immense, qui s'étendait du nord au sud de la cordillère sur près de 5 000 kilomètres, était aussi ultracentralisé. Cette gigantesque cité nichée dans les hautes terres andines, avait été à la fois son berceau, son cœur battant, son épicentre politique et religieux.

Du point de vue des Incas, elle était le centre du monde. L'une des origines de son nom serait d'ailleurs le mot quechua *Qosqo*, qui signifie «nombril». Selon la légende, c'est Manco Cápac, le premier empereur, qui aurait fondé la ville au XIII[e] siècle. Sorti d'une grotte des environs avec ses trois frères et leurs sœurs-épouses, tous enfants du Soleil, il se serait établi dans cette vallée avenante où existait déjà un village. Là, il aurait donné naissance à ce qui deviendrait le peuple inca et à sa future capitale. En réalité, l'origine de Cuzco remonte bien plus loin. Le site, posé à la limite de l'étage montagnard tempéré (celui des cultures de quinoa, de maïs, de haricot...) et de la *puna* (la steppe d'altitude, où sont élevés les lamas et alpagas) était déjà occupé depuis 1000 ans avant J.-C. La ville est aujourd'hui considérée comme la plus ancienne du continent américain. Avant les Incas, elle fut notamment tenue jusqu'au XI[e] siècle par l'Empire huari. L'immense forteresse-temple de Sacsayhuaman, qui domine la ville au nord, fut établie à partir de 1100 lors de la période Killke (pré-incaïque). La tribu des Incas émergea ensuite et prit le •••

Cuzco fut à jamais associée à la figure de Pachacutec, qui régna de 1438 à 1471. Il triompha des Chanquas et fit de son empire le plus puissant des Andes.

Nathaniel Noir · Alamy · Hemis.fr



Cette gravure du XIXe siècle, de l'Allemand Rudolf Cronau, montre que la forteresse de Sacsayhuaman était défendue par des enceintes en dents de scie.

Chaque pierre fut taillée sur place pour épouser parfaitement celles qui l'entourent

●●● contrôle de la vallée. Son «empire» se limita longtemps à un petit royaume autour de Cuzco, grâce à des alliances avec ses voisins immédiats. C'est l'empereur Pachacutec qui, au XVe siècle, à force de guerres et de traités, porta cette puissance régionale au niveau supérieur. Et la dota d'une capitale fastueuse, centre absolu de l'ordre impérial, avec son administration, son réseau routier, ses rituels sacrés, ses élites... En quelques décennies, au prix de travaux colossaux comme les Incas en avaient le secret (ils ne connaissaient pas la roue mais disposaient d'une force de travail abondante), s'édifia cette «Rome inca» qui ébahit les Espagnols.

Le cœur de la capitale avait la forme d'un puma, un animal sacré

Sans doute les conquistadors ne l'ont-ils pas remarqué : vu d'en haut, le centre du Cuzco précolombien avait la forme (approximative) d'un puma, animal sacré pour les Incas. La tête était constituée par la forteresse de Sacsayhuaman, la queue par la confluence entre les deux rivières qui encadraient la cité, sur une distance d'environ 2 kilomètres. Cette zone bien délimitée était divisée en deux parties, Hanan Cuzco (le Haut Cuzco) et Hurin Cuzco (le Bas Cuzco), puis à nouveau en deux. Les quatre parties ainsi formées correspondaient aux quatre régions de l'empire, qui convergeaient toutes à Cuzco (son nom quechua, *Tawantinsuyu*, signifie «l'empire des Quatre Quartiers»). Dans ce cœur de la cité vivaient principalement les notables et l'élite, des membres des lignages des souverains incas ou des nobles appartenant aux ethnies soumises du royaume. Ces derniers, les «caciques», devaient passer une partie de l'année dans la capitale et y envoyer certains de leurs enfants, afin qu'ils soient «incaïsés» et que leurs parents n'aient pas la mauvaise idée de se révolter.

Ce qui devait frapper d'abord, en pénétrant dans cet épicentre du pouvoir, était son côté rigoureux et homogène, pour ne pas dire austère. Les rues se ressemblaient : étroites, rectilignes, à angle droit, parcourues au centre par une rigole pour l'écoulement de l'eau. Elles étaient bordées par les hauts murs de pierre des *canchas*, ces enclos fermés caractéristiques de l'urbanisme inca, réunissant autour d'une cour intérieure plusieurs bâtiments de plain-pied aux toits de chaume pentus. L'essentiel de Cuzco en était constitué, accueillant aussi bien les habitations que les temples ou les entrepôts. Excepté la forteresse de Sacsayhuaman, qui dominait l'ensemble, nul monument ne se détachait. Dans l'architecture, les ornements étaient réduits. Le travail de la pierre n'en était pas moins saisissant. Beaucoup de murs étaient constitués de blocs d'assez grand format, taillés de façon à s'emboîter parfaitement. Plus les édifices étaient importants, plus cette taille était raffinée, les pierres étant alors semblables à des sortes de coussins, créant avec le soleil un jeu d'ombre et de lumière.

Mais sous ce visage un brin sévère, Cuzco cachait une immense richesse et une atmosphère festive, liée aux nombreuses célébrations et aux travaux collectifs qui y rythmaient l'année. C'est vers le centre du puma, au niveau de ses pattes, que battait le pouls de la cité. Ici se trouvait Huacaypata, la «place du Repos», une gigantesque esplanade d'environ 250 mètres sur 200, doublée, de l'autre côté de la rivière, d'une seconde place, nommée Kusipata. C'était le centre cérémoniel de l'empire : toute l'année s'y succédaient des festivités, où les Incas mettaient en scène la grandeur de leur royaume et leur emprise sur les peuples soumis. Les principales étaient Inti Raymi (en mai-juin, après les ●●●

Après avoir pillé et détruit la ville en 1533, les conquistadors en ont fondé une nouvelle

••• dernières récoltes), Sitwa (en août-septembre, avant la saison des pluies, destinée à purifier la ville des maladies) et Capac Raymi (en novembre-décembre, qui coïncidait aussi avec les rites de passage à l'âge adulte des adolescents). Toutes étaient prétextes à de grandes cérémonies, avec rituels très codifiés, danses, musique, bière de maïs à volonté et d'offrandes, y compris des sacrifices de lamas et d'humains en certaines occasions. Les momies des anciens Incas étaient sorties au grand air, honorées par des rites, nourries et abreuvées.

La place était bordée de bâtiments de prestige, notamment des palais d'empereurs, en pierre taillée et peinte. Le plus beau, selon le chroniqueur Pedro Sancho, était celui de Huayna Cápac (petit-fils de Pachacutec), avec sa porte d'entrée en marbre polychrome et sa *kallanka*, une immense salle de forme allongée, servant aux festivités. Il était jouxté par l'Acclahuaci, la «maison des élues», où étaient cloîtrées des centaines de femmes offertes par les peuples soumis en tribut à l'empereur (la polygamie était la règle chez l'élite). Elles se consacraient à la fabrication de tissus et de bière de maïs, à l'entretien des momies, et étaient parfois aussi données comme épouses secondaires à des caciques, voire sacrifiées.

Tous ces bâtiments pouvaient cacher d'incroyables richesses : tissus (très précieux chez les Incas), objets en or ou en argent, comme des statues d'humains ou de lamas, des gobelets pour la bière... La plupart ont fini fondus par les Espagnols. Le conquistador Pedro Pizarro, qui visita la capitale avant sa mise à sac, écrit dans sa chronique : «Dès notre arrivée à Cuzco, nous avons été impressionnés par ses innombrables richesses, par la quantité d'entrepôts remplis de mobilier, de vivres, de coca, et surtout de vêtements, des plus simples aux plus délicats. Le plus étonnant était la réserve de plumes, notamment de plumes chatoyantes, pareilles à de l'or fin, quelquefois mordorées, et rangées dans une multitude de coffres [...] Quant aux vêtements, il m'est impossible d'en décrire l'amoncellement : les Indiens en confectionnaient de toutes les façons. Le temps m'a manqué pour tout voir, et l'entendement pour trouver la signification d'une telle profusion.»

Le temple du Soleil était l'édifice le plus somptueux de la cité

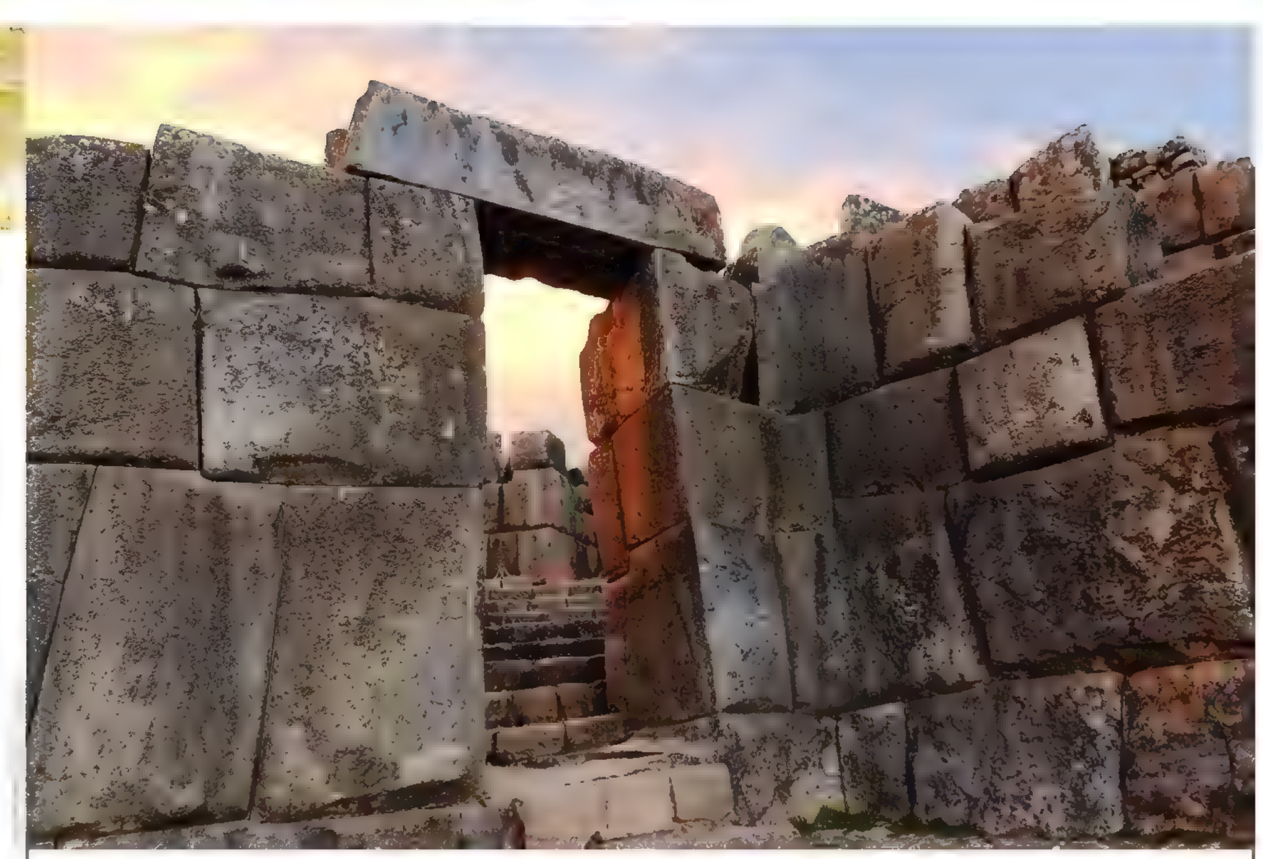
Mais c'est à 500 mètres de la place, près de la queue du puma, que se trouvait le cœur de la ville et de l'empire inca tout entier : le Coricancha, ou «Enclos doré» – aussi appelé temple du Soleil, celui-là même que dépouillèrent les trois premiers Espagnols. Sa fonction première était le culte des divinités, et surtout du Soleil, central dans le panthéon des Incas et dans l'administration de leur empire. Ce complexe, bâti sur ordre de Pachacuti sur l'emplacement d'un temple plus ancien, était posé sur un promontoire naturel, là même où le fondateur Manco Cápac aurait planté son bâton d'or pour établir l'Empire inca. C'était le plus somptueux et le plus sacré de tous les *canchas* de Cuzco. Ses six bâtiments étaient couverts de plaques d'or et regorgeaient d'objets dans le même métal. A l'intérieur était notamment conservée une statue de Punchao (incarnation du dieu Soleil sous les traits d'un enfant), encadrée par Viracocha (le dieu créateur) et Illapa (dieu de la pluie, des éclairs et du tonnerre), ainsi que les momies des anciens empereurs et de leurs épouses, entretenues par des servantes attitrées.

Ce temple, ouvert aux seuls membres de la haute aristocratie, symbolisait la puissance des divinités incas, et leur supériorité sur les autres ethnies de l'empire. On y amenait les principaux *huacas* (objets sacrés, notamment des rochers) des peuples vaincus, ou du moins leurs répliques, comme pour mettre en scène leur soumission au dieu central. C'est du Coricancha, enfin, que partaient les *ceques*, ces 41 lignes virtuelles reliant entre eux des centaines de *huacas* dispersés dans les quatre régions de l'empire. Le temple était ainsi au centre d'une organisation territoriale complexe et ultracentralisée, comme si tout l'empire irradiait depuis lui.

Le Cuzco que découvrirent les Espagnols au XVIe siècle était un concentré de pouvoir, politique et religieux, où les Incas affirmaient leur domination sans partage sur leur royaume gigantesque conquis en si peu de temps. Ces derniers reproduisirent d'ailleurs ce modèle architectural, son organisation, dans une série de «nouveaux Cuzco» dispersées dans l'empire, comme Huanucopampa, à 1000 kilomètres plus au nord, ou Tumipampa, dans l'actuel Equateur.

Cuzco, cependant, ne se réduisait pas au puma qui en dessinait le centre. Autour de ce noyau assez exigu, s'étendaient des faubourgs et de nombreux villages alignés sur les contreforts de la vallée, au milieu des terrasses alluviales. L'ensemble devait avoisiner près de 100 000 habitants. Les environs comptaient aussi des domaines royaux, en particulier ceux de la Vallée sacrée, à une trentaine de kilomètres au nord, où les souverains séjournaient à la saison sèche et froide. Parmi eux, Pisac et, bien sûr, le Machu Picchu, tous deux érigés sous le règne de Pachacutec. Ce sont d'autres prouesses de bâtisseurs, d'autres démonstrations de pouvoir, mieux conservées aujourd'hui, qui donnent un aperçu de ce que pouvait être la splendeur du Cuzco à l'apogée inca. ■

VOLKER SAUX

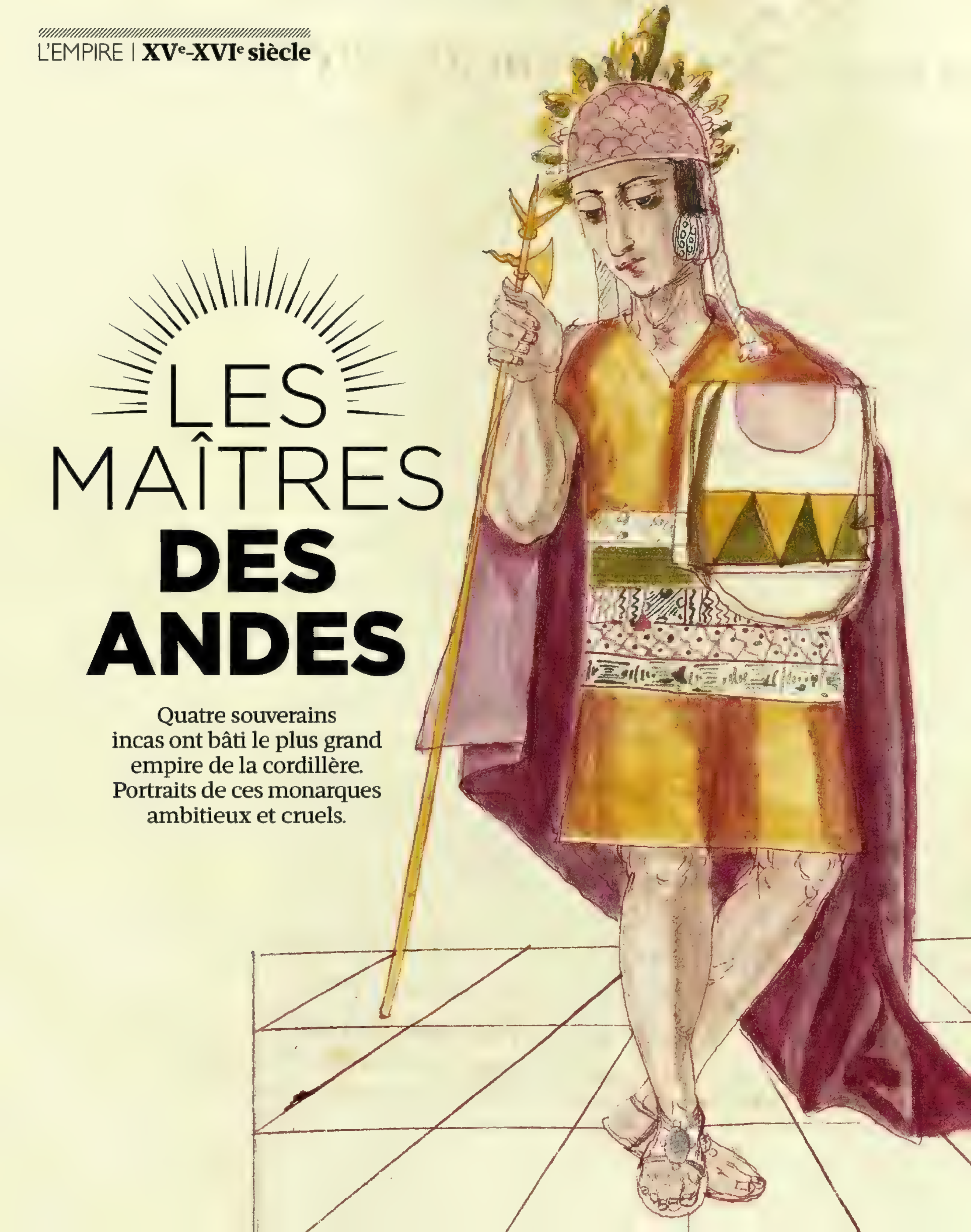


Les blocs de calcaire taillés de la forteresse de Sacsayhuaman, à Cuzco, peuvent peser jusqu'à 200 tonnes.

QUE RESTE-T-IL AUJOURD'HUI DE L'ANCIEN CUZCO ?

Un touriste qui visite aujourd'hui Cuzco chercherait en vain ses bâtiments emblématiques de l'époque Inca : ils ont été rayés de la carte par les Espagnols après leur prise de contrôle de la cité au XVIe siècle, et remplacés par des édifices coloniaux. Le Coricancha (temple du Soleil) est devenu un couvent et une église, Santo Domingo, symbole du triomphe du catholicisme sur «l'idolâtrie» inca. L'Acclahuaci (la «maison des élues») a, elle aussi, été changée en couvent, l'Amarucancha (palais de l'Inca Huayna Cápac) en église pour les jésuites. Mais cette refondation n'a pas été totale : les Espagnols ont conservé la base des murs en pierre taillée des canchas (parcelles regroupant plusieurs maisons) comme soubassement de leurs constructions.

Ce mélange unique sur le continent caractérise le centre historique de cette ville d'aujourd'hui 350 000 habitants, classée depuis 1983 au patrimoine mondial de l'Unesco. Les rues Hatun Rumiyuq (où se trouve la «pierre aux douze angles», symbole du génie des tailleurs de pierres incas) ou Loreto en sont de beaux exemples. Le schéma urbain de la Cuzco impériale a aussi été conservé : la forme de puma se devine toujours dans le plan de la ville. La place Huacaypata est devenue la plaza de Armas, esplanade centrale où trône désormais la statue dorée de Pachacutec. Et la forteresse de Sacsayhuaman continue de dominer l'ensemble, du moins ses ruines végétalisées aux dimensions titanesques, qui comptent aujourd'hui parmi les grands vestiges de l'empire visibles au Pérou.



LES MAÎTRES DES ANDES

Quatre souverains incas ont bâti le plus grand empire de la cordillère. Portraits de ces monarques ambitieux et cruels.

TUPAC YUPANQUI (1440-1493)

CE CONQUÉRANT RÊVAIT DE COLONISER LA FORÊT AMAZONIENNE

Les regards sont inquiets. Les arcs prêts à décocher leurs flèches, appelées *huachis*. En 1490, à plus de 500 kilomètres de Q'osqo (Cuzco), des milliers de guerriers incas pénètrent pour la première fois dans la forêt amazonienne. Que viennent-ils faire dans la moiteur de cette jungle, loin des hauteurs de la Cordillère ? Ils suivent les ordres de leur empereur : Tupac Yupanqui, fils cadet de Pachacutec (1400-1471) le bâtisseur de Cuzco. Sur les treize souverains incas, il fut le plus assoiffé de conquête. Monté sur le trône en 1471, après une période de règne partagé avec son frère aîné, Tupac Yupanqui n'avait qu'une obsession : devenir le maître de l'Amazonie. Ce vaste territoire inconnu se révélait être l'occasion, pour lui, de montrer à son peuple que les Incas pouvaient désormais régner au-delà des Andes. Du jamais vu.

Mais cette région au sud-est de l'actuel Pérou, frontière orientale de l'empire, abritait des tribus hostiles. Le conquérant passa tout de même à l'action. A la tête d'une armée de plusieurs milliers d'hommes, il quitta, en 1490, les plateaux andins pour soumettre ce qu'il appelait «ces peuples d'en bas». Après des mois d'une marche pénible, l'expédition atteignit le bassin amazonien. Tupac Yupanqui noua une alliance avec les premières populations rencontrées, les Opataris et les Chunchos, propriétaires de terrains de coca. Une plante réservée à l'élite pour les rituels et les traitements médicaux. Son armée ne rencontra pas une forte résistance de la part des autochtones, mais elle allait affronter un adversaire plus coriace : l'Amazonie.

Héritier en 1471 du trône, ce souverain étendit les frontières de l'empire des montagnes colombiennes au désert chilien. Seule l'Amazonie lui résista.

Artokoloro / Alamy Stock Photo/hemis.fr

«Cette conquête fut un fiasco à cause des conditions climatiques et de la faune locale», explique David Barreiro, archéologue au sein du Centre de recherche sur l'Amérique préhispanique (Cerap), à Paris. En pénétrant dans cet enfer vert, des milliers d'Incas périrent de maladies, de morsures d'araignées et de serpents venimeux… Yupanqui rebroussa chemin. Un terrible revers pour ce fougueux empereur qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais connu l'échec. En 1460, trente ans auparavant, il avait remporté, aux côtés de son père, une série de victoires éclatantes sur les peuples de l'actuel Equateur. Il avait aussi dirigé sa puissante armée vers la côte pacifique pour soumettre l'Empire chimú. Forcées de capituler, les armées de cet empire laissèrent à ce jeune vainqueur âgé de 20 ans les fabuleuses richesses accumulées dans les palais et mausolées de Chan Chan, la capitale. «Yupanqui était un pur guerrier qui savait mener de longs sièges pour épuiser l'ennemi», souligne Franck Garcia, auteur des *Incas* (éd. Ellipses, 2019).

Sa déconvenue amazonienne n'altéra en rien son ambition. Bien au contraire. Peu après, il étendit les confins méridionaux du *Tahuantinsuyu*, nom inca de l'empire, jusqu'à Tucumán et la vallée du fleuve Maule, dans l'Argentine et le Chili actuels. D'après le chroniqueur espagnol Pedro Sarmiento de Gamboa (1532-1592), il mena même un raid maritime au large de la côte équatorienne. Une expédition qui atteignit les îles Galapagos. L'Amazonie aura donc été le seul point noir dans son incroyable boulimie de terres vierges. Pour justifier ce cuisant échec, Tupac Yupanqui aurait fait courir le bruit, jusqu'à sa mort en 1493, que des monstres défendaient l'accès à la forêt. Il fut convaincant. Aucun autre empereur inca, après lui, n'entreprit de la conquérir. ■

MAZARINE VERTANESSIAN

HUAYNA CÁPAC
(1467-1528)

MÉPRISÉ À CUZCO, IL CRÉA UNE AUTRE CAPITALE DANS LE NORD

Ce fut le mal-aimé de Cuzco. Lorsqu'il prit le titre de Sapa Inca («Unique Seigneur», en quechua) en 1493, le fils de Tupac Yupanqui ne fut pas soutenu par l'élite de la capitale. On le jugea trop peu raffiné pour diriger l'empire. Certains membres de sa famille, qui convoitaient sa place d'héritier, retournèrent contre lui une grande partie des *panaqas*, ces nobles qui occupaient les plus hautes fonctions administratives, militaires et religieuses. Le souverain en prit son parti. Déterminé à régner avec autorité, il souhaitait marcher dans les pas de son géniteur qui lui laissa un immense empire de 950 000 kilomètres carrés, s'étendant du nord de l'Equateur au centre du Chili. Revers de la médaille d'un tel héritage, il ne lui restait que peu de terres à conquérir...

Réunissant une armée de 100 000 hommes, il s'empressa de quitter la capitale, où il se sentait en danger, pour partir à l'assaut d'un territoire insoumis, celui des Chachapoyas. Ce peuple du nord-est de l'actuel Pérou accueillit l'envahisseur à coups de lances et de haches. «Le jeune empereur mata cette rébellion dans le sang et les populations furent victimes des pires atrocités», écrit l'historien Henri Favre dans son ouvrage *Les Incas* (éd. PUF, 2003). Le chroniqueur espagnol Pedro Cieza de León (1520-1554), nourri par les récits de ses traducteurs indigènes, rapporta que Huayna Cápac aurait fait décapiter les chefs locaux. Il aurait ensuite assisté à une danse guerrière où les têtes des vaincus furent utilisées pour faire résonner les tambours dans toute la vallée. Légende ou réalité ? Les historiens s'accordent à dire que le souverain fut craint dans toute la Cordillère suite à cette expédition punitive.

Son règne se résume à une politique de répression», note l'archéologue David Barreiro. Pour faciliter le contrôle de tribus révoltées contre le pouvoir inca, Huayna Cápac prit deux décisions. Eriger un réseau de routes dans l'empire. Parmi elles, le Qhapac Nan, colonne vertébrale des Andes, longue de 6 000 kilomètres, qui va de la Colombie au Chili actuels. «Je crois que de mémoire d'homme aucun récit n'a présenté quelque chose d'aussi magnifique que cette route qui traverse de profondes vallées [...] et qui suit les rives de torrents furieux», s'émerveilla Cieza de León. Il fonda surtout, vers 1500, une nouvelle capitale : Tomebamba, dans l'actuel Equateur. Un transfert de pouvoir du sud au nord de l'empire qui lui permettait de faire d'une pierre deux coups. Surveiller cette région rebelle tout en s'éloignant d'une aristocratie de Cuzco malveillante à son égard et dont il se méfiait depuis son intronisation. «Tomebamba fut un excellent choix car l'empire était devenu trop vaste pour être gouverné depuis Cuzco», note l'historien et archéologue Patrice Lecoq, coauteur de *Civilisations précolombiennes* (éd. PUF, 2019).

Pendant plus de vingt ans, depuis son nouveau palais orné de statues d'or, Huayna Cápac multiplia exécutions et déportations contre les Canaris, Pastos et Cayambis, peuples locaux hostiles à son pouvoir. Mais cette délocalisation fit aussi de lui une victime. Vers 1528, il fut pris d'un mal invisible : la variole. Introduit par les Espagnols, le virus arriva dans l'empire par la région équatorienne. «En restant à Cuzco, ce grand guerrier aurait échappé à la maladie et aurait pu combattre Pizarro et ses soldats. L'histoire aurait été différente...», conclut Patrice Lecoq. Huayna Cápac mourut en quelques jours, ainsi que l'héritier, son fils aîné Ninan Cuyochi. Une double disparition qui allait semer le chaos au sein de l'empire des «fils du Soleil». M. V. ■

En 1528, Huayna Cápac fut saisi d'un mal invisible. C'était la variole, introduite par les conquistadors. Il aurait échappé à la maladie s'il était resté à Cuzco...

HVAYNA
CCAPAC
INCA XII

HVASCAR
INCA
XIII.

HUASCAR

(1491-1533)

EMPEREUR PAR DÉFAUT, IL FUT À L'ORIGINE D'UNE GUERRE FRATRICIDE

Huascar dut son couronnement à un virus mortel. Avec une intronisation aussi funeste, son destin ne pouvait être que frappé du sceau de la malédiction. Il n'aurait jamais régné sur l'empire si la variole, maladie infectieuse «importée» par les Espagnols, n'avait décimé sa famille en 1528. Parmi les victimes, son père, l'empereur Huayna Cápac, mais aussi son frère aîné, Ninan Cuyochi, héritier du trône. Dans l'ordre de succession, Huascar était le suivant. L'historiographie n'est pas tendre envers ce fils d'une princesse de Cuzco. Sans doute parce que son image contraste avec celle des puissants conquérants qui l'ont précédé. «Huascar n'était pas un homme d'espace. La faute à une enfance princière vécue au milieu d'intrigues politiques permanentes», explique Laurent Segalini, spécialiste des Andes préhispaniques. Jeune adulte, il fut envoyé dans la région de Jauja, à 800 kilomètres de la capitale, pour y occuper des fonctions administratives et religieuses. Une vie au calme. Loin de l'existence tumultueuse de son père qui terrorisait les populations depuis son fief de Tomebamba, dans l'actuel Equateur.

Rappelé à Cuzco en 1528 après la mort de son géniteur et de l'héritier, Huascar fut donc nommé empereur dans la foulée. Un lourd fardeau pour un homme qui, d'après les chroniqueurs du XVIe siècle, n'aimait guère parler en public et ne connaissait rien à l'art de guerroyer. «L'un de ces premiers gestes fut de s'assurer que son pouvoir n'allait pas être contesté», affirme l'historien Franck Garcia. Huascar obtint le soutien de la majorité des chefs locaux, les *curacas*, soumis à la tutelle impériale. Mais il savait que la menace viendrait d'ailleurs : par l'autre descendance de son père, vivant à Quito, dans l'actuel Equateur. Parmi elle, son demi-frère, Atahualpa, le défia. Lorsque ce dernier refusa de prêter allégeance, Huascar le convoqua à Cuzco. Flairant le piège, Atahualpa envoya des ambassadeurs à sa place. Le nouvel empereur se sentit humilié. Dans ses *Chroniques du Pérou* (1548), le conquistador Pedro Cieza de León (1520-1554) raconte qu'il fit tuer les messagers puis demanda à ses hommes de fabriquer des tambours avec la peau des victimes. Cet acte cruel marqua le début d'une guerre civile qui allait opposer, de 1529 à 1533, «l'héritier de Cuzco» au «bâtard de Quito».

Les récits s'attardent sur une anecdote, sans doute légendaire, qui ridiculise Huascar. Ce dernier, doté d'un physique ingrat, aurait fait prisonnier Atahualpa. Mais celui-ci, d'une grande beauté, serait parvenu à s'échapper en séduisant une femme de l'entourage de Huascar. La femme en question lui aurait apporté une barre de cuivre avec laquelle il aurait réussi à percer la muraille de la salle où il était retenu en otage. Si les historiens restent perplexes sur cet épisode, tous s'accordent à dire que «"l'héritier de Cuzco" était un piètre stratège», commente Martti Pärssinen, auteur de *Tawantinsuyu : The Inca state and its political organization* (non traduit, 1992). Et d'ajouter : «Lorsque le conflit se rapprocha de Cuzco, Huascar fut obligé de prendre le commandement. Avec des résultats catastrophiques à la clé.» Même avec l'appui de peuples restés loyaux, il cumula les défaites. Fait prisonnier par les hommes d'Atahualpa en 1532, il fut assassiné un an plus tard sur les ordres de son demi-frère, désormais en lutte contre les conquistadors. Ces mêmes Espagnols qui, cinq ans plus tôt, firent de Huascar, sans le vouloir, un empereur. Presque fantoche. ■

MÉLANIE CHALULEAU

Ce souverain connut un règne éphémère marqué par une guerre de succession. Après sa mort, en 1533, sa descendance fut exterminée.

ATAHUALPA
(1500-1533)

CETTE FIGURE MESSIANIQUE DEVAIT INCARNER UNE NOUVELLE ÈRE

Son règne fut le plus bref de l'histoire inca : un an. Atahualpa fut pourtant celui qui fit couler le plus d'encre. Et de sang. Dès le XVIe siècle, son destin romanesque et tragique fascina les spécialistes du monde andin. A commencer par les observateurs espagnols qui firent de ce farouche ennemi un héros presque légendaire. Un paradoxe symbolisé par le conquistador Francisco Pizarro (1475-1541), son bourreau, qui déclara qu'il avait «l'âme d'un grand chef» avant de le faire exécuter, le 26 juillet 1533. Atahualpa, figure héroïque fauchée par l'envahisseur européen ? La réalité est plus complexe. Les historiens restent en désaccord sur ce personnage. Figure messianique pour les uns. Imposteur tyrannique pour les autres. Qui était Atahualpa ?

Fils d'une princesse de Quito, Atahualpa pensait qu'il serait le digne héritier de son père, l'empereur Huayna Cápac, mort en 1528. Mais ce fut son demi-frère, Huascar, de la lignée impériale de Cuzco, qui fut couronné. Un camouflet pour ce prince ambitieux qui, d'après les chroniques espagnoles, était le fils préféré de Huayna Cápac. La rage au ventre, il rallia à sa cause la noblesse du nord de l'empire qui, pendant deux années, le respecta comme souverain unique. Mais le royaume de Quito ne suffit plus à celui qui n'avait jamais accepté le sacre de Huascar. Entouré de trois chefs de guerre, il se constitua une armée de plusieurs milliers d'hommes. Objectif : s'emparer du trône de Cuzco.

Une guerre civile éclata entre le nord et le sud de l'empire. Animé par un sentiment de vengeance, Atahualpa fit raser les villes fidèles à Huascar, telles Tumipampa, et massacrer les ethnies rangées auprès de son demi-frère. A Cuzco, les victoires écrasantes de celui qu'on appelait le «bâtard de Quito» inquiétèrent la noblesse. A raison. En 1531, il envoya ses meilleurs soldats dans la capitale tuer les fils et les femmes de Huascar. «Il était tyrannique. Un trait hérité de son père qui lui avait appris, dans sa jeunesse, à se montrer féroce envers les peuples qui remettaient en cause le pouvoir impérial», explique l'historien Franck Garcia. Atahualpa avait retenu la leçon. Il finit par défaire, en 1532, les armées de son demi-frère. Et devint ainsi le treizième empereur inca. Les conquistadors, tout juste débarqués sur le nord de la côte Pacifique de l'empire (fief d'Atahualpa), le reconnurent comme tel. «Ils furent influencés par leurs traducteurs incas qui brossèrent de lui un portrait dithyrambique», analyse Franck Garcia. «Il avait du génie, un grand esprit, une ardeur juvénile et une ambition de gloire», décrit le missionnaire Juan de Velasco dans son *Historia del reino de Quito en la America meridional* (1844). Atahualpa jouissait d'une aura auprès de ses sujets. «En s'étant débarrassé de la noblesse de Cuzco, il se considérait comme l'inaugurateur d'un nouveau cycle impérial», avance Laurent Segalini, spécialiste des Andes préhispaniques.

Le chroniqueur Agustin de Zarate, auteur de *Historia del descubrimiento y conquista del Peru* (1555), décrit, avec moult détails, son fastueux mode de vie. On apprend, par exemple, qu'il changeait de collier d'émeraudes tous les jours et acceptait de la nourriture uniquement présentée dans des plats en or. Atahualpa était taillé pour gouverner. Certains historiens pensent que, contrairement à son peuple, il ne craignait pas les Espagnols. Un excès de confiance qui lui sera fatal. Piégé à Cajamarca en 1533 par Pizarro, qui voyait en lui un danger, il fut exécuté. Un dénouement tragique qui allait forger un peu plus sa légende. M. C. ■

Appelé le «bâtard de Quito», Atahualpa, héritier illégitime, ne régna qu'un an sur l'empire inca, en 1532-1533, avant d'être exécuté par les conquistadors.

168 HOMMES CONTRE UN EMPIRE

Emmenée par le conquistador Francisco Pizarro, une poignée d'Espagnols défia la dynastie inca. Il leur faudra moins de dix ans pour la mettre à genoux.

Cette fresque du XIXe siècle d'un couvent de Cuzco (Pérou) montre la violence d'une charge de cavalerie espagnole sur les guerriers incas

Sur son destrier, un homme barbu, affublé d'une armure rutilante, pénètre dans Cuzco en ce 15 novembre 1533. Sur la place principale, cet Espagnol, Francisco Pizarro (1475-1541), déclare aux habitants que l'Empire inca appartient désormais à la Couronne d'Espagne. Le conquistador, arrivé seulement un an plus tôt sur le territoire, jubile. Sa prise de pouvoir ne fut qu'une formalité. Pour comprendre comment Pizarro a fait chuter avec autant de facilité ce gigantesque empire s'étendant de la Colombie au Chili actuels, il faut revenir trente ans en arrière. A l'arrivée des premiers Espagnols dans le Nouveau Monde. Fasciné par les découvertes de Christophe Colomb, Pizarro débarqua dans les Caraïbes en 1502. Comme tous les conquistadors, il rêvait de coloniser de nouveaux territoires dans le but de s'enrichir. Il rencontra, en 1519, l'explorateur Vasco Nuñez de Balboa qui avait franchi l'isthme de Panamá six ans plus tôt pour descendre la côte Pacifique jusqu'à la cordillère des Andes. Ce dernier lui apprit alors l'existence d'un «grand peuple d'un pays montagneux». Jusqu'ici, aucun Espagnol ne s'en était approché. Tous avaient les yeux rivés sur les territoires aztèques et mayas, en Amérique centrale. Cinq ans plus tard, Pizarro put enfin monter une expédition sur la côte pacifique grâce au soutien financier et logistique d'un conquistador, Diego de Almagro (1475-1538). Ce «voyage» allait changer son destin... et celui d'une dizaine de millions d'Incas.

Les chroniqueurs espagnols du XVI[e] siècle, tel Piedro Cieza de León, rapportent qu'il fit la rencontre, en 1525, sur les côtes du golfe de Guayaquil (dans l'actuel Equateur), d'un émissaire de Huayna Cápac (1467-1528), l'empereur inca. Le cacique lui fit un incroyable récit. Son seigneur régnait sur un vaste territoire, le *Tahuantinsuyu* (l'Empire inca). Son peuple le vénérait car il représentait Viracocha, le dieu créateur du monde, et Inti, le dieu du Soleil. Son empire était constitué d'un maillage de royaumes soumis à sa volonté. Il vivait dans un palais à *Q'osqo* (Cuzco) entouré de nobles et de prêtres dévoués à la Pacha Mama, déesse de la Terre nourricière. Pour conclure, l'émissaire lui annonça que son maître ne prenait ses repas que dans de la vaisselle en or. Les yeux de Pizarro s'illuminèrent. Il ne faisait aucun doute, pour lui, que ce pays était l'Eldorado. Une contrée mythique où les cités étaient en or. Le fantasme des conquistadors ! Emerveillé, Pizarro •••

DES CONQUÉRANTS STRATÈGES ET OPPORTUNISTES
Francisco Pizarro (à gauche) et Diego de Almagro ont été les bourreaux de l'empire. Après la prise de Cuzco en 1533, les deux compagnons finiront par se dresser l'un contre l'autre, provoquant une guerre civile.

DES SOUVERAINS TRAQUÉS PAR L'ENVAHISSEUR
Après la mort de l'empereur Atahualpa (à gauche), en 1533, Manco Inca incarnera la rébellion contre l'autorité espagnole. Sous le nom de Manco Cápac II, il défiera les armées de Pizarro mais sera, lui aussi, assassiné.

Bien informé, Pizarro savait tout des faiblesses de l'empire

Devant les regards médusés des Indiens, les Espagnols débarquent à Tumbes, sur la côte Pacifique. C'est le début de la Conquista.

La peur et le sang, tel fut le sort réservé aux peuples andins

Cette illustration extraite de l'*Historia Americae* du graveur allemand Theodore de Bry (1528-1598) revient sur le terrible massacre des habitants de Cuzco, le 15 novembre 1533.

Francisco Pizarro obtint de l'empereur Charles Quint (à droite sur cette illustration) le droit de gouverner le nord de l'ancien empire inca, baptisé Nouvelle-Castille.

••• regagna l'isthme de Panamá puis explora une seconde fois, l'année suivante, les côtes colombiennes, équatoriennes et péruviennes. Le but : connaître les us et coutumes des populations. «Les Espagnols ont pris le temps d'étudier le fonctionnement de l'empire. Les Incas, eux, ne savaient rien des Européens», explique Patrice Lecoq, co-auteur de *Civilisations précolombiennes* (éd. PUF 2019). A son retour, Pizarro déclara à son «associé» Almagro qu'il était temps de s'attaquer à ce territoire qu'il appellerait dorénavant Pirú, nom d'une rivière colombienne sur laquelle il venait de naviguer.

En 1529, le conquistador effectua un long trajet jusqu'à la cour d'Espagne afin d'obtenir un «droit de conquête». Il retourna dans le Nouveau Monde avec trois caravelles. A leur bord, 168 soldats – dont ses trois frères, Gonzalo, Hernando et Juan Pizarro –, 37 chevaux et 4 canons. La conquête pouvait commencer. Les équipages débarquèrent sur l'île de Puná, dans le golfe de Guayaquil, en janvier 1531. A l'origine, Pizarro ne devait pas affronter cet empire de 10 millions d'habitants avec si peu d'hommes. L'île servait d'avant-poste, et l'Espagnol attendait le soutien d'une seconde flotte, dirigée par Almagro, pour débarquer sur le continent. Mais une information vint tout chambouler. Il apprit que l'empereur Huayna Cápac était mort trois ans plus tôt de la variole, introduite sur le Nouveau Continent par ses compatriotes. «Le virus aurait atteint, en 1525, la région équatorienne, c'est-à-dire le fief de Huayna Cápac qui avait choisi de quitter Cuzco», précise l'historien. Coïncidence ? L'année et le lieu correspondent à la rencontre entre Pizarro et le cacique de Huayna Cápac... Toujours est-il que cette maladie aurait fait 200 000 victimes dans le nord de l'empire, selon les chroniqueurs espagnols. Une aubaine pour Pizarro. D'autant que la mort de Huayna Cápac et de son fils héritier avait déclenché, depuis trois ans, une guerre de succession entre deux descendants : Huascar et son demi-frère Atahualpa. Pizarro ne pouvait rêver situation plus idéale. Il demanda à Almagro de retarder le départ de sa flotte afin de mieux cerner cette guerre civile. Pendant un an, sur l'île de Puná, il prit des informations sur ce conflit opposant le nord, fief d'Atahualpa, au sud, fidèle à Huascar, souverain légitime issu de la noblesse de Cuzco.

Pizarro et ses 168 soldats débarquèrent en 1532 dans le port de Tumbes, juste après une victoire des armées d'Atahualpa sur Huascar. Arrivé dans une région acquise à la cause d'Atahualpa, aussi appelé le «bâtard de Quito», Pizarro assura aux chefs •••

••• locaux qu'il soutenait celui-ci. Les royaumes des Canaris, Chachapoyas, Chancas et Huancas lui ouvrirent alors la route, des côtes équatoriennes jusqu'à la vallée de Cuzco. Un «tapis rouge» de 2 400 kilomètres. Une fois parvenu aux environs de la capitale, le conquistador changea de stratégie. Cette zone abritait les communautés les plus fidèles à Huascar. «Les peuples de la vallée de Cuzco ont été les premiers à être colonisés par les Incas, au XIIIe siècle. Leur dévouement envers la noblesse était sans faille car elle leur avait permis de s'enrichir», analyse Patrice Lecoq. Une information que Pizarro détenait. Habile stratège, il fit alors alliance avec les chefs incas de Cuzco, leur assurant qu'Atahualpa n'avait aucune légitimité pour diriger l'empire. Le 16 novembre 1532, ce fut encore par la ruse qu'il parvint à capturer Atahualpa à Cajamarca (voir page 66). Il le fit exécuter presque un an plus tard. Entre-temps, Huascar fut assassiné par les hommes du «bâtard de Quito». Pizarro n'avait désormais plus de rival. «Son exploit fut de parvenir à se débarrasser de deux empereurs sans avoir à combattre», note l'historien.

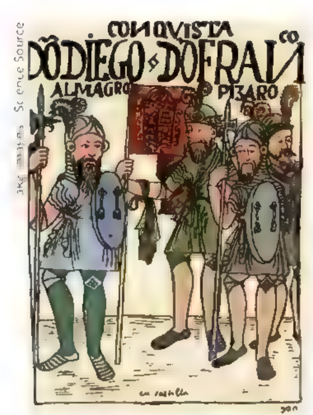
Le 15 novembre 1533, les Espagnols ouvrirent le feu pour s'emparer de Cuzco. Mais cette fois, Pizarro et ses hommes étaient soutenus par les troupes d'Almagro venues en renfort. Ce fut donc environ un millier de conquistadors qui attaquèrent le centre symbolique de l'empire. Ces *caballeros* en armure, équipés de pistolets à rouet, de hallebardes, d'arquebuses, et de canons en fonte, écrasèrent les Incas, armés de haches et de lances. Les récits des chroniqueurs espagnols ont fait de cette scène un épisode quasi légendaire. Les hommes de Pizarro et Almagro y sont décrits comme des demi-dieux affrontant des guerriers apeurés. Le symbole de l'effondrement de l'empire. Sauf que la prise de Cuzco fut l'acte de naissance de la révolte inca. Une rébellion incarnée par un homme : Manco Inca. Allié de Pizarro pendant sa campagne contre Atahualpa, ce frère cadet de Huascar fut intronisé empereur, en 1534, par le conquistador. Un couronnement illusoire dont le but était d'empêcher toute tentative de résistance de la part de la noblesse de Cuzco. Car le pouvoir était entre les mains de Pizarro, maître du nord de l'actuel Pérou, baptisé Nouvelle-Castille, et d'Almagro, seigneur dans le Sud, appelé Nouvelle-Tolède. Et la capitale ? La cité était sous la férule des trois frères Pizarro qui multiplièrent tortures et exactions. En outre, l'autorité espagnole mit en place l'*encomienda*, système de travail forcé. Cette forme d'esclavage fit, en deux ans, des dizaines de milliers de victimes dans les Andes.

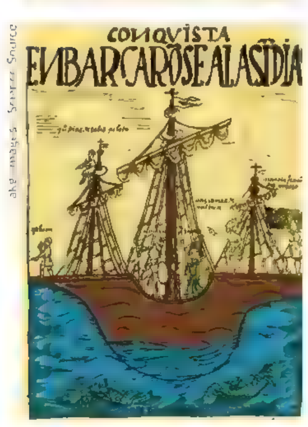
Face au sort effroyable réservé à son peuple, Manco Inca décida de se soulever. Le souverain fantoche parvint à fuir Cuzco, en 1536, pour se constituer une armée. Quelques mois plus tard, il fit un retour fracassant sous le nom de Manco Cápac II, hommage au légendaire empereur mort en 1528. Derrière lui, 30 000 guerriers. Depuis Ollantaytambo, forteresse située à 60 kilomètres de Cuzco, l'Inca mena plusieurs assauts sur la ville pendant huit mois. «Ce fut un siège sanglant où les Espagnols firent face à un ennemi déterminé», raconte Patrice Lecoq. L'un des frères Pizarro, Juan, fut tué dans les combats. Mais Manco Cápac II et ses révoltés, épuisés, finirent par battre en retraite. Réfugié à Vilcabamba, à 200 kilomètres de Cuzco, le rebelle des Andes harcela les conquistadors, alors embourbés dans un conflit interne.

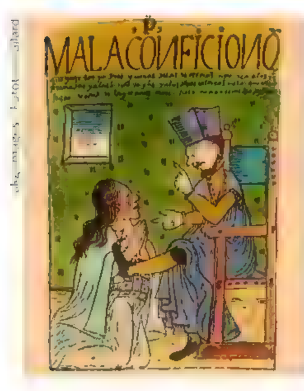
Vaincu à la bataille de Salinas, en 1538, Almagro fut exécuté par deux frères de Pizarro

Depuis la prise de Cuzco trois ans auparavant, une querelle opposait Pizarro à Almagro. Ce dernier était parti à la conquête de la zone la plus méridionale de l'empire (l'actuel Chili). Pendant son absence, Pizarro, occupé à fonder une ville sur la côte pacifique, Ciudad de los Reyes, («Cité des Rois», l'actuelle Lima), avait nommé ses frères gouverneurs de Cuzco. Une humiliation pour Almagro à qui l'on avait confié le sud du territoire. A son retour de campagne, en 1537, il défia la fratrie Pizarro. «Les Incas, qui avaient déjà été saignés par la guerre de succession entre Atahualpa et Huascar, se sont retrouvés dans la tourmente d'une autre guerre civile entre pizarristes et almagristes», explique Patrice Lecoq. Vaincu à la bataille de Salinas le 26 avril 1538, Diego de Almagro fut exécuté par Hernando et Gonzalo Pizarro. Par vengeance, son fils, Almagro le Jeune, assassina Francisco Pizarro, le 26 juin 1541, dans sa demeure à Cuzco. Inquiet de voir la Nouvelle-Espagne sombrer dans le chaos, l'empereur Charles Quint décida, un an plus tard, de faire de sa colonie andine la vice-royauté du Pérou. Ses premiers représentants organisèrent les meurtres d'Almagro le Jeune, en 1542, et Gonzalo Pizarro, en 1548, puis l'emprisonnement d'Hernando Pizarro. Quant à Manco Cápac II, il fut, entre-temps, assassiné à Vilcabamba par un émissaire espagnol. La Conquista laissait place à une nouvelle ère coloniale qui allait durer trois cents ans… et éradiquer les Incas. «Ce grand peuple d'un pays montagneux» que Francisco Pizarro avait rêvé de conquérir. ■

JEAN-FRANÇOIS PAILLARD







Ces illustrations péruviennes du XVIIe siècle racontent les étapes de la Conquista : l'arrivée des Espagnols et leur victoire… puis un Inca à genoux devant un gouverneur.

Les Espagnols avait une obsession : rafler tout l'or inca

Comme le montre cette gravure du XVIe siècle, les Incas, sous la menace de l'épée, fournissaient des objets en or aux soldats espagnols.

À CAJAMARCA, L'ATTAQUE SURPRISE DE PIZARRO

Avec 168 hommes seulement, le conquistador parvint à vaincre plusieurs milliers de soldats et à se jouer du tout-puissant Atahualpa. Ce 16 novembre 1532 marqua la fin de l'Empire inca.

Pour bâtir l'Empire inca, il fallut des décennies. Il s'écroulera en une funeste journée… En mai 1532, Francisco Pizarro (1478-1541) et ses hommes débarquent à Tumbes, dans le nord du Pérou. Fils naturel d'un noble espagnol, Pizarro connaît bien le Nouveau Monde. Depuis 1502, il a enchaîné les explorations le long de la côte pacifique. Mais les expéditions ne lui suffisent plus. Cet aventurier analphabète, qui se proclame gouverneur mais qui, en réalité, ne gouverne rien, rêve de prestige. En 1529, à plus de cinquante ans, il obtient de l'empereur Charles Quint l'autorisation de conquérir le Pérou, où, dit-on, on trouve de l'or à foison.

Sur place, loin des richesses promises, il trouve un pays déchiré par la guerre, des villes abandonnées, des forteresses détruites… S'il veut pénétrer au cœur de l'empire, il doit aller vers le sud. Il apprend qu'Atahualpa, qui règne sur cet immense territoire, se trouve à Cajamarca, dans la Cordillère, avec son armée. Par espions interposés, les deux hommes se jaugent, l'un et l'autre savent que la confrontation est inévitable.

Après sept mois d'un périple à travers déserts et mangroves, les conquistadors arrivent enfin au pied des sommets andins. Pour atteindre la crête, ils doivent, dans un froid glacial, emprunter des chemins escarpés. Le 15 novembre, après sept jours d'ascension, les Espagnols arrivent en vue de Cajamarca, perché à 2 750 mètres d'altitude, au cœur d'une vallée verdoyante. Ce qui les frappe n'est pas sa monumentale architecture. Au-delà de la cité, une immense étendue de tentes blanches recouvre les flancs de la sierra : le campement d'Atahualpa, avec des dizaines de milliers de guerriers, de serviteurs et de courtisans. Pizarro fait le calcul, ils sont 168, soit «un chrétien pour 500 Indiens». La peur au ventre, ils pénètrent dans Cajamarca. Alors que le jour décline, les pas des sabots résonnent dans une ville vidée de ses habitants. Dans cette atmosphère lugubre, la troupe se retrouve sur une place triangulaire. Malgré la nuit tombante, Francisco Pizarro envoie une délégation d'une quarantaine de cavaliers à la rencontre d'Atahualpa, avec à sa tête, deux de ses lieutenants, son frère Hernando Pizarro et Hernando de Soto.

Lorsque les émissaires arrivent au camp, ils sont accueillis en grande cérémonie par une haie de guerriers en armes au bout de laquelle se tient l'empereur d'une trentaine d'années, avec un visage «large, beau et cruel» et des «yeux injectés de sang» – comme le décrira Francisco de Jerez, l'un des chroniqueurs de l'expédition. Lors de cette première entrevue, Atahualpa ne s'adresse jamais directement à ses interlocuteurs, mais via un intermédiaire. En face, les deux Espagnols, qui ne laissent rien paraître de leur crainte, ne descendent pas de leur monture. Brisant la bienséance, Soto réclame que l'Inca s'adresse à eux. Ce dernier devient menaçant et exige que lui soient rendus les trésors volés par les étrangers depuis les débuts de la conquête en 1531. L'empereur accède finalement à leur requête : il se rendra à Cajamarca le lendemain pour rencontrer Pizarro.

Le monarque apparaît revêtu d'émeraudes et d'emblèmes solaires

Les deux conquistadors ne peuvent que confirmer la puissance des troupes adverses. Le camp est inattaquable. Leur seule chance est de prendre au piège l'Inca. La place, entourée d'un mur de 3 mètres de haut et pourvue seulement de deux issues étroites, est une parfaite souricière. Il suffira aux soldats de se dissimuler dans les édifices qui bordent cet espace et d'attaquer le moment venu. Au loin, les flancs de la montagne s'illuminent de milliers de feux, leur rappelant à chaque instant qu'ils sont face à une armée de 40 000 à 80 000 soldats. Ils passeront la nuit sur le pied de guerre, armés de pied en cap, chevaux sellés, dans la crainte de voir déferler sur eux les troupes ennemies. Au matin, un messager vient les prier d'attacher les chevaux et les chiens, qui ef-

Sur cette peinture fantaisiste de John Everett Millais (1846), Pizarro semble protéger Atahualpa. En réalité, pour étouffer toute possibilité de restauration, il l'exécutera, neuf mois après l'attaque de Cajamarca.

fraient les Indiens. Puis les heures se succèdent dans un silence de plomb. Le soleil décline à l'horizon sans que rien ne bouge dans le camp adverse. En fin d'après-midi, le cortège impérial se met enfin en branle. Au crépuscule, une centaine d'hommes en tuniques à damiers rouges et blancs pénètrent sur la place et balaient la voie que devra emprunter l'Inca. Ils sont escortés par des danseurs et des musiciens porteurs de tambours, de flûtes et de conques marines. Suivent des escadrons arborant des armures et des couronnes d'or et d'argent. Et enfin, Atahualpa, revêtu de ses emblèmes solaires et d'un collier d'émeraude, qui domine la foule du haut d'une litière ornée de plumes de perroquets.

Le prêtre Valverde se fraie un chemin jusqu'au souverain. Il lui remet une bible. Atahualpa examine l'objet sans réussir à l'ouvrir. Le missionnaire tend alors la main pour l'aider, déclenchant la colère de l'empereur qui le repousse et jette le livre à terre. Ce geste suffit à Pizarro. Surgissant avec vingt-quatre de ses compagnons, il se précipite sur l'Inca et lui agrippe le bras tout en lançant son cri de guerre : «Santiago !» Au signal, cavaliers et fantassins se jettent dans la foule, tandis que l'artillerie se déchaîne. Aussitôt la panique gagne les rangs indiens. Terrorisés par les chevaux et la canonnade, les hommes courent en tous sens, créant une immense bousculade.

Sous la pression, un des murs qui entourent la place centrale s'écroule, faisant des centaines de victimes. Ceux qui ne sont pas passés au fil de l'épée, meurent piétinés. Pizarro et ses hommes n'ont pas lâché l'Inca, ils le tirent maintenant par les cheveux. Bientôt le fils du Soleil est à terre, ses vêtements sont en lambeaux. Il s'est passé une demi-heure depuis le signal de Pizarro et, rapporte Francisco de Jerez, environ 2 000 Indiens ont péri. Aucun blessé n'est à déplorer du côté espagnol.

Les Indiens furent effrayés par les chevaux et les salves de l'artillerie

Comment expliquer cette impensable victoire ? La foule qui se pressa sur la place ce jour-là était constituée de milliers de serviteurs et de soldats, mais «comme les Indiens étaient désarmés, ils furent écrasés sans le moindre péril pour aucun chrétien». Voici une des explications, fournie par Hernando Pizarro, le frère de Francisco, et qui laisse entrevoir qu'Atahualpa aurait péché par excès de confiance. Mais ce tyran, qui avait soumis tout un empire par la force, n'était pas si naïf. Sous ces apparentes bonnes intentions, «il avait ordonné à ses soldats de cacher des armes sous leurs vêtements tandis qu'à l'arrière, 70 000 guerriers étaient prêts à prendre les Espagnols à revers», explique Bernard Lavallé (auteur de *Francisco Pizarro*, éd. Payot, 2004). Mais la stupeur et l'épouvante des Indiens furent grandes en voyant «le galop des chevaux, et en entendant tout à coup les décharges de l'artillerie. C'étaient des choses nouvelles pour eux, et ils cherchaient plutôt à s'enfuir qu'à combattre», avance Francisco de Jerez dans son récit *La Conquête du Pérou* (1534). Ce qui explique que le gros des troupes, posté en retrait, ait pris la fuite avant la fin du massacre.

L'audace de Francisco Pizarro fut décisive. Son inconscience aussi, nuancent les historiens Carmen Bernand et Serge Gruzinski, car «si Pizarro avait connu la puissance de l'Empire inca, il ne se serait sans doute pas lancé dans l'aventure péruvienne avec un nombre aussi réduit d'hommes», soulignent-ils dans leur *Histoire du Nouveau Monde* (éd. Fayard, 1991). Cet épisode allait sonner le glas de la puissance inca. Les temples seront vidés, les trésors pillés. Craignant qu'Atahualpa, un homme craint et vénéré par son peuple, ne reprenne le dessus, les Espagnols décideront finalement de le tuer après l'avoir converti au christianisme. Après son exécution, en juillet 1533, et la mise sur le trône d'un souverain fantoche, Topa Hualpa, s'ouvrira une dernière phase, celle de la conquête des territoires et des richesses du Pérou. ■

VALÉRIE KUBIAK

L'OR
LE TRÉSOR DU SOLEIL

Etroitement associé aux rituels religieux, le précieux métal était aussi un symbole de pouvoir. Statuettes, masques, colliers... Au XVIe siècle, les conquistadors ont fondu les objets pour rapporter l'or en Espagne, mais il subsiste encore dans les musées et chez les collectionneurs quelques rares témoignages de la civilisation inca et de ses prédécesseurs.

Getty images / iStockphoto

Ce masque d'or surmonté d'une coiffe est orné de cinabre, un sulfure de mercure qui lui donne des reflets rougeâtres.

COLLIER DE CHEF MOCHICA

Or et turquoises composent les pièces de ce collier façonné par les Mochicas, un peuple pré-incaïque (Ier-VIIIe siècle). Une autre pièce analogue, volée dans une tombe de Sipán, devait être mis en vente chez Sotheby's, en 1994. Elle fut finalement rapatriée au Pérou deux ans plus tard.

LES PARURES

BOUCLES D'OREILLES MOCHICAS

Ces ornements en or de 11 cm de diamètre n'étaient portés que par les dignitaires. Une mosaïque de pierres semi-précieuses (lapis-lazuli, turquoise, coquille de spondyle) compose ce personnage mi-homme mi-oiseau.

PENDENTIFS MOCHICAS

Boucles d'oreilles avec pendentifs en forme de cygnes, aux yeux incrustés de turquoises. Un animal fétiche dans cette civilisation qui collectait le guano et domestiquait les oiseaux migrateurs.

TUNIQUE COMPOSÉE DE PLAQUES D'OR

Très bien conservé, ce bustier datant de la fin du XVe siècle appartenait à un noble de la côte ouest du Pérou. Réalisé en plaques d'or reliées par du fil d'alpaga, il provient sans doute d'une tombe pillée.

PENDENTIF CHIMÚ

Aujourd'hui conservé au musée de l'Or du Pérou et des armes du monde (à Lima, dans le quartier de Santiago de Surco), ce pendentif date des derniers feux de la civilisation chimú, au XIVe siècle.

LE TOTEM SOLAIRE DES SANCTUAIRES

Fils de Viracocha, Inti est la manifestation inca du Soleil, traditionnellement représenté par un disque solaire à face humaine et entouré de rayons lumineux. Plusieurs disques de ce type ont été retrouvés à Cuzco et dans les sanctuaires de l'empire.

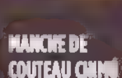
LES RITUELS

TABLETTE DE LA PACHAMAMA

Cette plaque en or représente la cosmogonie andine, avec à son sommet la Pachamama, la déesse-terre. C'est l'un des rares vestiges du temple du Soleil à Cuzco. Celui-ci fut rasé par les Espagnols et ses fondations ont servi d'assise pour édifier le couvent Santo Domingo.

GANTELETS CÉRÉMONIELS CHIMÚS

Deux ongles en argent (main de droite) figurent encore sur ces gantelets décorés de motifs guerriers. Ils sont travaillés de plusieurs feuilles d'or martelées jointes par des rivets.



MANCHE DE COUTEAU CHIMÚ

Ce manche de *tumi* (couteau cérémoniel) représente un personnage divinisé. Son volume a été obtenu par soudure de plusieurs feuilles d'or. Et sa coiffe est incrustée de turquoises. Ce lourd couteau, difficile à manier, pouvait atteindre les 80 cm (musée archéologique de Lima).

UNE ANCÊTRE DES INCAS

Cette statuette féminine provient de la civilisation de Tumaco-La Tolita (IIIe siècle av. J.-C.-IVe siècle), l'une des plus anciennes de l'Amérique préhispanique (musée Brüning de Lambayeque, Pérou).

VASE À DOUBLE BEC

Typiques des cultures chimú et moche, les vases à anse-étrier et les vases à double bec constituent les formes les plus courantes. Ils servaient pour l'usage domestique mais aussi pour contenir des offrandes lors des funérailles.

PINCE À ÉPILER AVEC ANNEAU DE SUSPENSION

Difficile d'imaginer que ce superbe objet, représentant deux serpents surmontés d'une figure féminine, fut une pince épilatoire. On estime qu'elle daterait de la fin du IXe siècle, à l'apogée de la civilisation moche (musée de l'Or de Lima).

LA VIE QUOTIDIENNE

VASE À GOBELET COMMUNICANT

Pour les peuples quechuas, chaque objet de la vie quotidienne avait une présence physique mais aussi spirituelle. Cet animisme se retrouve dans ce vase anthropomorphe. Divinité ou démon ? Les chercheurs s'interrogent.

De gauche à droite et de haut en bas : De Agostini via Getty Images ; Aglileo Collection / Aurimages ; De Agostini via Getty Images ; Gianni Dagli Orti / Aurimages ; Granger Coll NY / Aurimages

PAIRE DE SANDALES EN CUIR AVEC DISQUES D'OR ET TURQUOISES

On retrouve parfois ces sandales, typiques des civilisations précolombiennes, sur des momies. Celles-ci proviennent de la culture chimú, sur le littoral ouest du Pérou, et datent sans doute du XIIIe ou XIVe siècle.

FÉLIN MOCHICA

Ce puma a été façonné avec plusieurs feuilles d'or soudées et travaillées en repoussé. Son ventre creux, couvert de serpents géométriques, servait de boîte à feuilles de coca.

DEUX MAINS POUR FRANCHIR L'AU-DELÀ

Comme en Egypte, on a retrouvé au Pérou de nombreuses chambres funéraires. Ces mains en or devaient servir aux rituels du passage vers l'au-delà : le corps du défunt était placé en position fœtale, comme pour rappeler que la vie d'un individu se terminait comme elle avait commencé.

MASQUE FUNÉRAIRE

Très appréciés des collectionneurs, les masques représentent l'âme du défunt. Les Incas pensaient que les ancêtres pouvaient encore protéger et soutenir leurs descendants... mais aussi les tourmenter, s'ils étaient mal ou peu vénérés.

MASQUE CÉRÉMONIEL

Retrouvé dans la vallée de La Leche, au nord-ouest du Pérou, ce masque aux yeux en amande (qui devaient à l'origine être sertis d'émeraude) provient de la culture pré-incaïque lambayeque (VIIIe-XIIIe siècle). Il était utilisé lors des funérailles.

LA MORT

DÉTAIL D'UNE URNE POUR OFFRANDES AUX DÉFUNTS

Les Incas, comme les Mochicas avant eux, vénéraient les morts. Cette urne servait à rassembler des présents mais aussi les effets personnels du défunt qui étaient généralement ensevelis avec lui (musée Larco de Lima).

AIGLE AUX AILES DÉPLOYÉES

Très souvent représenté dans l'art péruvien, l'aigle faisait partie d'une trilogie sacrée. Il représentait le ciel dans la cosmogonie inca, aux côtés du puma (le monde des vivants) et du serpent (le monde souterrain).

STATUETTE DE PUMA

Symbole de force, de sagesse et d'intelligence chez les Incas, l'animal tient encore aujourd'hui la vedette lors de l'Inti Raymi (la fête du Soleil), célébrée chaque année dans la forteresse de Sacsayhuaman, à Cuzco.

De gauche à droite et de haut en bas : Aglileo Collection / Aurimages (x2) ; Getty Images ; Aglileo Collection / Aurimages ; SIPA

LE BESTIAIRE

STATUETTE DE LAMA

Les orfèvres des Andes ne chômaient pas. Au service des puissants, ils forgèrent quantité de pièces merveilleuses inspirées par leur environnement, à l'image de ce lama, très présent dans la cordillère.

BROCHE EN FORME DE SINGE ET D'OISEAU

Dans les sociétés quechuas, les *tupu* (broches), dont on voit ici un exemple particulièrement raffiné, servaient aux femmes pour attacher leurs robes traditionnelles (*acsu*) ou les tissus d'épaule (*llikla*).

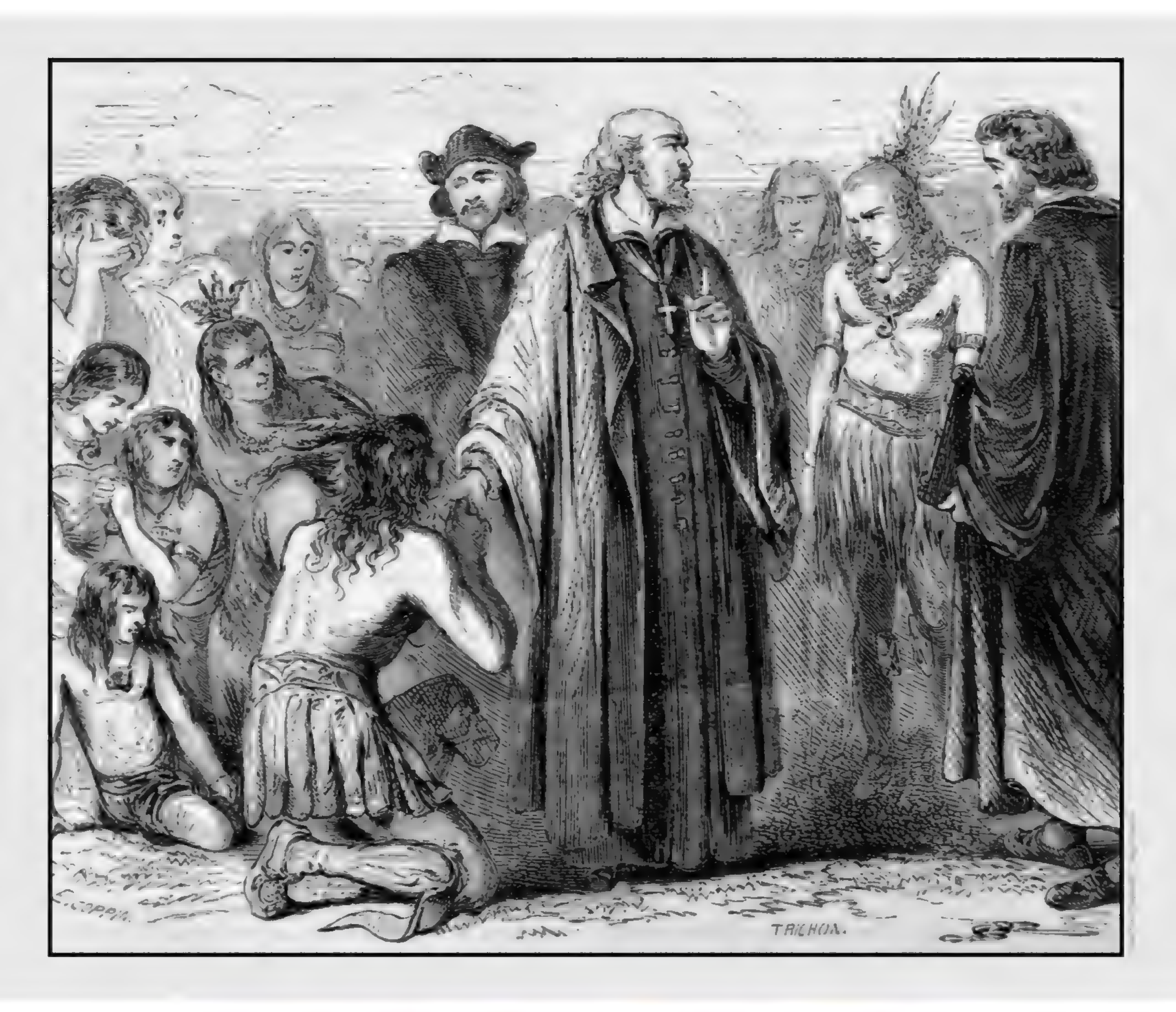
SCORPION IMPÉRIAL

On rencontre cet animal venimeux dans les montagnes de la cordillère, et notamment dans la région de Cajamarca, au Pérou : l'espèce représentée ici s'appelle pachakutej, en hommage à l'empereur inca Pachacutec, qui régna de 1438 à 1471.

INDIENS, AVEZ-VOUS DONC UNE ÂME ?

Cette question fut au centre de la controverse dite «de Valladolid» qui marqua l'Histoire. La ville espagnole fut, en effet, en 1550 et 1551, le lieu d'un débat capital qui posait la question de l'égalité ou de l'inégalité des hommes.

Sur cette gravure de Théodore de Bry (1528-1598), un artiste liégeois, des Indiens de Floride procèdent au sacrifice d'un de leurs nouveau-nés en présence d'un conquistador. Très apprécié au XVIe siècle, ce type de représentation a contribué à donner de l'Amérique l'image d'un Nouveau Monde exotique… mais barbare.



Le dominicain Barolomé de Las Casas (1474-1566) revint en Espagne en 1552, après un voyage en Amérique. A Valladolid, il fut le premier à proclamer l'universalité des droits de l'homme et à réclamer de meilleures conditions de vie pour les Amérindiens. Son message émut l'empereur Charles Quint (gravure de 1860).

BARTOLOMÉ DE LAS CASAS ALERTA L'ÉGLISE SUR LES EXACTIONS DES COLONS

Dans son recueil de gravures sur le Nouveau Monde publié en 1578, Théodore de Bry reproduisit une cérémonie des Tupinambas, une tribu du Brésil, inspirée par les écrits des conquistadors : «Chacun ayant la main dextre sur ses fesses, le bras et la main gauche pendants, chantait et dansait de cette façon.»

Les gravures de Théodore de Bry n'épargnent pas les Espagnols : sur cette image, des colons chassent des Taïnos, un peuple des Grandes Antilles, sur l'île d'Hispaniola (aujourd'hui Haïti). A gauche, une femme s'est pendue pour échapper aux conquistadors. A la fin du XVIe siècle, les Taïnos seront presque tous décimés.

LA MAJORITÉ DES AUTOCHTONES FUT CONTRAINTE AUX TRAVAUX FORCÉS

Au Pérou, des Amerindiens travaillent sous l'étroite surveillance des Espagnols. Nommé gouverneur, Francisco Pizarro accorda à ses soldats un pouvoir illimité sur les indigènes, qui furent forcés de travailler dans les mines et les champs pour le gouvernement de Séville (gravure de Théodore de Bry, 1602).

Christophe Colomb et son équipage avaient l'impression d'entrer en pays conquis. Lorsqu'ils débarquèrent sur une plage du Nouveau Monde, en 1492, ils furent accueillis par des «Indiens» qui leur apportèrent des vivres et des offrandes. Aux souverains espagnols, l'explorateur envoya ensuite un rapport enthousiaste sur les natifs des îles qu'il venait de découvrir, les décrivant comme «bien bâtis, avec des corps harmonieux et des visages gracieux [...] Ils ne portent pas d'armes et ne les connaissent d'ailleurs pas [...] Ils feraient de bons serviteurs. Avec cinquante hommes, Vos Altesses pourraient les asservir et leur faire faire tout ce qu'elles veulent.» Tout était dit... Voilà très exactement à quoi allaient s'employer, entre 1520 et 1540, Hernando Cortés au Mexique et Francisco Pizarro au Pérou.

Cette «Conquista», comme le précise l'historien Pierre Chaunu (auteur de *Conquêtes et exploitation des nouveaux mondes*, éd. PUF, 2011), «ne vise pas la terre, mais uniquement les hommes». En deux décennies, les conquistadors allaient terrifier et subjuguer des millions d'Indiens par leur agilité d'esprit et leur supériorité technique. Cortés fut assimilé par les Aztèques à Quetzalcoalt, le dieu vengeur des Toltèques qu'ils avaient chassé du Mexique. Et Pizarro, pour les Incas du Pérou, n'était autre que Viracocha, le dieu blanc et barbu autrefois parti vers l'ouest, par la mer, en promettant de revenir. Les envahisseurs ont fait irruption dans des civilisations fascinantes, mais fragiles et complexes, en proie à des luttes internes qui ont poussé certains de ses peuples à les accueillir comme des libérateurs.

Les Amérindiens ne pratiquaient pas ou peu l'écriture. Ils n'avaient quasiment pas d'animaux domestiques. Ils ignoraient la roue, les armes à feu, le travail du métal. L'arrivée des colons les exposait aux maladies venues d'Europe. La variole et la rougeole ne tardèrent pas à les décimer, d'autant qu'ils étaient très affaiblis par le travail forcé constatera un témoin de la fin du siècle, évoquant «la détresse et la fatigue de leurs esprits [...] car les Espagnols les traitaient pire que des esclaves».

Le principal rouage de cette exploitation se nommait l'*encomienda* (de «*commende*», «commanderie», à l'origine des futures *haciendas*) que légalisèrent, dès 1512, les lois de Burgos, les premières ordonnances que la monarchie hispanique mit en œuvre dans le Nouveau Monde pour organiser la conquête. D'immenses domaines, avec tous leurs habitants, furent attribués aux Espagnols méritants en récompense de leurs services. L'autorité royale leur était déléguée pour veiller à l'exécution, par les chefs indigènes restés en place (les «caciques»), des prescriptions et obligations qui devaient contribuer à insérer leur pays dans l'Empire hispanique.

Dans les mines d'argent de Potosí, la mortalité explosait

Des milliers d'Indiens furent ainsi contraints d'abandonner leurs terres pour se regrouper dans des villages – où la levée de l'impôt était plus aisée que s'ils étaient restés dispersés – ou pour former une main-d'œuvre vouée au servage. Certains étaient réquisitionnés pour la corvée des mines, notamment dans les mines d'argent de Potosí, au Pérou, un effroyable camp de travail où beaucoup mourraient. Les moins malheureux étaient peut-être les Indiens des missions catholiques, regroupés par les Jésuites dans les *Reducciones* (Réductions) afin d'y être évangélisés et assimilés aux Espagnols par un prêtre qui vivait du tribut que ces Amérindiens lui versaient. Ce mélange de christianisation, d'assimilation et d'exploitation trouva son expression symbolique dans le sort du dernier empereur inca, Atahualpa, baptisé puis étranglé le même jour, le 29 août 1533, alors même que ses sujets avaient payé une rançon pour le sortir de la prison où Pizarro l'avait enfermé.

Face à cette violence et ce cynisme, quelques voix commencèrent à se lever. «C'est vous qui les tuez en voulant que chaque jour apporte son or. Et quel soin prenez-vous de les instruire dans notre religion ? Ne sont-ils pas des hommes ? De quel droit avez-vous engagé une guerre atroce contre ces gens qui vivaient pacifiquement dans leur pays ?» tempêtait ainsi le père Antonio de Montesinos devant ce déploiement du colonialisme et l'exploitation forcenée des Indiens.

L'appel du dominicain fut rapidement repris par d'autres contestataires. Le plus célèbre se nommait Bartolomé de Las Casas. Né à Séville en 1474, ce planteur prospère de Saint-Domingue abandonna son *encomienda* en 1514 pour entrer dans les ordres et devenir évêque du Chiapas (dans l'actuel Mexique). Las Casas était un colonialiste pragmatique et un anti-esclavagiste, qui considérait les indigènes comme des enfants de Dieu. Bête noire des colons, il voulait réformer le système pour le salut de l'âme des Espagnols et, plus encore, pour le bien des Indiens. Ses théories en faveur de ces derniers et ses rapports accablants ont fini par convaincre Charles Quint. En 1542, l'empereur du Saint-Empire germanique, prince des Pays-Bas, roi des Deux-Siciles, roi d'Espagne et souverain des Amériques promulgua ainsi les *Nouvelles Lois* : abolition de

La colonisation espagnole fut justifiée au nom de Dieu. Sur cette gravure tirée de la *Rhétorique chrétienne* (1579) du franciscain Diego Valadés, missionnaire dans le Nouveau Monde, un vaisseau arbore un crucifix en guise de mâture.

LA LOI DE PROTECTION DES INDIGÈNES, DE 1542, NE FUT JAMAIS APPLIQUÉE

l'*encomienda*, liberté naturelle des Amérindiens, remise en liberté des esclaves, punition pour quiconque se montrerait violent à leur égard. Mais le tollé dans toute l'Amérique fut tel, notamment au Pérou, que Charles Quint, craignant de perdre le contrôle de ce lointain empire, se vit contraint de rétablir l'*encomienda*.

Cette crise aboutit à la fameuse controverse de Valladolid. Las Casas se rendit dans la ville pour s'opposer en deux séances d'un mois chacune, en 1550, puis en 1551, devant un aréopage de sages, de juristes et de théologiens, au philosophe et érudit Juan Ginés de Sepúlveda. Ce dernier justifia la conquête par la morale «naturelle» que violeraient les Indiens s'ils n'étaient pas sous la tutelle des Espagnols, mais aussi la nécessité d'empêcher, même de force, leur cannibalisme et de sauver les futures victimes de leur pratique du sacrifice humain. Enfin, Sepúlveda rappela l'ordre d'évangéliser que le Christ avait donné aux apôtres et que le pape, détenteur de l'autorité universelle, accordait aux rois catholiques. Las Casas avança quant à lui de solides contre-arguments : la rationalité des indigènes, qu'il justifiait par leurs techniques de construction évoluées, le fait que les coutumes des Indiens n'étaient pas plus cruelles que celles de l'ancien monde, une allusion à la Rome antique et aux jeux du cirque... Ce débat capital, qui posait les questions de la différence, de l'universalité ou non de l'Eglise, de l'égalité ou de l'inégalité des hommes, de la domination naturelle des uns sur les autres, se solda par un non-lieu. Le jury épuisé (l'argumentaire de Las Casas dura cinq jours !) se sépara sans conclure, et les deux partis se proclamèrent vainqueurs.

Akg-images / Gilles Mermet

Les conséquences dans le Nouveau Monde furent plus qu'incertaines. Las Casas réclamait un Saint-Empire des Amériques, dirigé par Charles Quint, avec deux royaumes, celui des Espagnols et celui des Indiens, le roi s'appuyant pour gouverner sur la hiérarchie indigène des chefs naturels. Ce fut finalement un pouvoir collégial dominé par un vice-roi (nommé par Madrid), qui désignait lui-même un capitaine général et qui s'appuyait sur une *audiencia* (cour de justice) composée de juristes formés en Espagne. Ceux-ci devaient garantir un gouvernement juste et équitable, qui le fut de moins en moins, à mesure que les Créoles (les Blancs nés en Amérique), toujours plus nombreux, les remplaçaient aux postes clés et accablaient les Indiens de mépris. Cette «créolisation» gagna également l'Eglise. Malgré les somptueux édifices baroques, resplendissants d'or et d'argent, que les Indiens avaient contribué à construire, prêtres et religieux les soupçonnaient de persister dans l'idolâtrie. Des agents chargés d'enquêter dans les villages y dénonçaient les pratiques superstitieuses, ce qui entraîna des amendes et une exploitation accrue. Des révoltes éclatèrent au Pérou.

Décimés, les Indiens seront remplacés par des esclaves noirs

Successeur, de l'Inca Manco, qui mena une guérilla obstinée contre les Espagnols à partir de 1536, son successeur, Túpac Amaru, fut arrêté et exécuté à Cuzco en 1572. Son nom deviendra le cri de ralliement des révoltes indigènes ultérieures. Peine perdue : la population indienne, ravagée par les famines, les mauvais traitements et surtout les épidémies, connut une vertigineuse diminution : les quelque 80 millions d'habitants que comptait l'Amérique précolombienne ne furent plus, au bout de ce siècle, qu'une dizaine de millions. Ils furent bientôt remplacés par les esclaves noirs importés d'Afrique...

Charles Quint préféra passer la main en 1556. Le plus grand souverain du monde occidental ne supportait plus de voir son rêve d'un empire chrétien universel se disloquer dans cette caricature et provoquer ce que les philosophes et les historiens (et notamment Tzvetan Todorov, auteur de *La Conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, 1982), considèrent aujourd'hui comme «le plus grand génocide de toute l'histoire de l'humanité». ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

LA VARIOLE, L'ALLIÉE INESPÉRÉE DES ESPAGNOLS

Les conquistadors introduirent et propagèrent, sans le vouloir, cette maladie virale qui décima les Incas. Elle provoqua l'une des pires catastrophes sanitaires dans le Nouveau Monde.

Une hécatombe. En 1791, les autorités de la vice-royauté du Pérou effectuaient un recensement de la population. La colonie espagnole dénombrait alors 610 000 Indiens. En 1551, elle comptabilisait environ 8 millions d'âmes, selon le recensement du premier archevêque de Lima, Geronimo de Loayza (1498-1575). Comment expliquer un tel effondrement démographique ? On a longtemps expliqué l'anéantissement des populations andines par deux facteurs : la violence de la Conquista espagnole, de 1531 à 1541, et surtout la mise en place de la *mita*, travail forcé pour tous les Indiens âgés de 15 à 50 ans. Un système esclavagiste commencé en 1570 et qui ne sera aboli qu'en 1812. Plusieurs millions d'Indiens de la Cordillère trouvèrent ainsi la mort dans les mines d'argent, comme celles de Potosí (dans l'actuelle Bolivie), où les conditions de travail étaient inhumaines. Aujourd'hui, les historiens admettent qu'un troisième facteur, davantage microscopique et sournois, a joué un rôle essentiel dans le déclin des Incas : un virus. Et cet agent infectieux fit des ravages dès la première moitié du XVIe siècle.

Dans ses *Chroniques du Pérou* (1548), le conquistador Pedro Cieza de León (1520-1554) mentionna une «maladie qui se répandit dans ce pays montagneux vers 1525 et fit 200 000 victimes». Les symptômes effrayants de cette épidémie y sont consignés dans les moindres détails. Des pustules et des croûtes sur la peau. Du sang qui coule par les yeux, le nez, les oreilles et la bouche. Des vomissements. Des convulsions. «Les corps étaient disséminés à travers champs ou empilés dans les maisons et les huttes», écrit Cieza de León. Parmi les victimes de ce fléau, le onzième empereur inca, Huayna Cápac (qui régna de 1493 à 1528), mais aussi son fils, sa femme, son frère, son oncle et sa garde rapprochée.

En comparant ce récit péruvien avec ceux de chroniqueurs espagnols présents en Nouvelle-Espagne (nom donné par les conquistadors à l'Empire aztèque, situé dans l'actuel Mexique), il ne fait aucun doute qu'Aztèques et Incas, conquis par les Ibériques au XVIe siècle, furent victimes d'une même épidémie. Quelle était la nature de ce virus ? L'anthropologue américain Henry Dobyns (1921-2009), grand spécialiste des civilisations amérindiennes, fut le premier à avancer l'idée d'une forme de variole, maladie infectieuse très contagieuse transmise par les envahisseurs hispaniques à des populations locales non immunisées. Une version validée par les épidémiologistes d'aujourd'hui. Restait à savoir comment ce virus avait pu débarquer dans les Andes sept ans avant l'arrivée en 1532 du guerrier Francisco Pizarro (1475-1541), bourreau des Incas.

En compilant archives et chroniques espagnoles de l'époque, Bobyns reconstitua le parcours de ce qu'il nomma le «tueur de masse du Nouveau Monde». Selon lui, la maladie viendrait de l'équipage d'une caravelle qui aurait accosté sur une île des Caraïbes, Hispaniola (actuelle Saint-Domingue), en 1518. Un fait raconté dans les récits de Bartolome de Las Casas (1474-1566), aumônier des conquérants espagnols. L'historien français Bernard Grunberg affirme dans son ouvrage *L'Univers des conquistadors* (éd. L'Harmattan, 1993) avoir identifié le patient zéro : «un esclave Noir de l'expédition du conquistador Narvaez».

En éradiquant l'élite inca, cette «petite vérole» fragilisa tout l'empire

La variole aurait ensuite migré en 1519 vers Porto Rico, Cuba et le Mexique, territoire des Aztèques, puis se serait propagée vers 1525 au sud du nouveau continent, chez les Incas. Elle aurait ainsi précédé Pizarro, favorisant sa future victoire. En éradiquant l'élite inca, cette «petite vérole» fragilisa tout l'empire. Et l'explorateur le savait. «Si l'empereur Huayna Cápac avait été vivant lorsque nous avions posé le pied sur cette terre, il aurait été difficile pour nous de l'emporter», aurait-il déclaré à son entourage, après la prise de Cuzco, le 15 novembre 1533.

Il n'empêche que le taux de mortalité de ce choc épidémiologique continue d'interroger historiens et scientifiques. Comment ce virus a-t-il éradiqué Incas et Aztèques ? Si aucun spécialiste n'ose avancer un chiffre exact sur le nombre de décès, une majorité pense que cette variole – qui aurait ensuite muté sous une forme de fièvre hémorragique virale – fut aussi meurtrière que la peste noire du XIVe siècle. Une épidémie qui aurait décimé environ 25 millions de personnes à travers l'Europe, l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient et l'Asie. Pour expliquer cette catastrophe sanitaire, l'historien américain Alfred Crosby, auteur de *The Columbian Exchange* (non traduit, 2003) avance que ces populations possédaient une génétique spécifique «avec des réponses immunitaires très inefficaces contre un agent pathogène étranger». Et d'ajouter : «L'ignorance des mesures de quarantaine à cette époque explique aussi l'effet cataclysmique.»

Cette illustration du XVIe siècle, extraite du *Codex de Florence*, une encyclopédie supervisée par le moine franciscain Bernardino de Sahagun (1500-1590), représente une Indienne contaminée par la variole.

En outre, la variole, qui fit son retour dans la Cordillère en 1558 et 1589, ne fut pas la seule maladie «importée» dans cette zone géographique. Le typhus fit son apparition en 1546, puis la grippe dès 1558. Sans oublier la diphtérie, en 1614, puis l'arrivée de la rougeole à partir de 1618... Autant d'épidémies qui anéantirent, en moins d'un siècle, la population andine. Un scénario qui se répéta chez la plupart des peuples amérindiens. Dans l'Empire aztèque, une bactérie européenne, une salmonelle appelée localement *cocolitzli*, provoqua la mort de 12 à 15 millions d'indigènes, entre 1545 et 1580. Dans la région qui couvrait l'actuelle Floride, l'introduction d'animaux tels que le bœuf, le porc, la chèvre, le cheval ou encore la volaille favorisa l'apparition de maladies infectieuses. Conséquence, les tribus locales furent rayées de la carte au XVIIe siècle.

Si le modèle de l'effondrement inca n'est donc pas unique, il reste l'un des plus brutaux. La faute aux gouverneurs successifs de la vice-royauté du Pérou qui systématisèrent, encore plus que dans les autres colonies du Nouveau Monde, le travail forcé dans les mines, l'*encomienda*, ces camps où les Indiens étaient entassés les uns sur les autres, mais aussi les *reducciones*, ces missions catholiques chargées d'évangéliser leurs âmes. Cet impitoyable système de servage se révéla être un foyer de contamination auquel l'indigène ne pouvait échapper. Dans *La Population du Pérou depuis le XVIe siècle* (1974), l'historien français Jacques Houdaille explique que les Indiens, persuadés que ces maladies étaient des châtiments envoyés par leurs dieux en colère, se soignaient avec des concoctions à base de feuilles de coca. Un remède impuissant contre cet ennemi invisible qui continua de sévir jusqu'au XIXe siècle. Les épidémiologistes affirment que cette variole est à l'origine de la fièvre typhoïde qui ravage, encore de nos jours, les zones les plus pauvres des Andes. ■

DAVID BORNSTEIN

L'INCAMANIA, UNE PASSION FRANÇAISE

La conquête du Nouveau Monde a enfiévré l'imagination des Occidentaux. Les Incas, notamment, ont suscité une étrange fascination qui a gagné les salons littéraires et les ateliers d'artistes.

Très populaires dans la décennie 1860, les papiers peints panoramiques de la manufacture Jules Desfossé (comme celui-ci, dessiné par Louis-Joseph Fuchs) mettent en scène une Amérique imaginaire et folklorique.

Le libraire parisien Lacombe est certain d'avoir réalisé une formidable opération commerciale. En janvier 1777, il décroche le privilège – le droit exclusif – de publier le dernier ouvrage de l'encyclopédiste, grammairien et poète Jean-François Marmontel (1723-1799), intitulé *Les Incas ou la Destruction de l'empire du Pérou* dont la vente débute ce jour-là. L'éditeur de la rue de Tournon a déboursé 36 000 livres. Une somme astronomique, comparée au salaire journalier d'un ouvrier qui est alors d'environ une livre. Mais le jeu en vaut la chandelle. Le public lettré du XVIIIe siècle est, en effet, très friand des récits «américains» que livrent les chroniqueurs et les voyageurs de retour des lointaines contrées incas, passées au XVIe siècle sous le joug des Espagnols. Marmontel, qui s'est inspiré des travaux de Bartolomé de Las Casas et Garcilaso de la Vega, est le premier de son siècle à s'être autant documenté sur cette civilisation disparue. Durant ses longues années d'écriture, le philosophe, grand ami de Voltaire, a enchanté le Tout-Paris des salons littéraires en dévoilant en avant-première – c'était alors l'usage – les passages les plus palpitants de son livre encore à l'état de manuscrit. Les Incas deviennent alors un sujet à la mode. Comme bien d'autres, le physiocrate Quesnay disserte à loisir avec Marmontel sur «le peuple du Soleil», détruit par l'appétit et la cruauté des conquistadors ibériques.

Lacombe n'a aucun doute : il tient le roman historique et poétique que les élites éduquées vont s'arracher. Mieux ! Cette épopée, pimentée par une histoire d'amour entre Cora, une belle vierge inca, et Alonso, un jeune conquistador espagnol va marquer – c'est du moins ce que croit le libraire – la littérature du siècle finissant. Marmontel n'est certes pas n'importe quel auteur. Cet écrivain des Lumières est alors au faîte de sa notoriété. Malgré l'extrême modestie de ses origines auvergnates, ce roturier a connu une ascension extraordinaire. Protégé de la marquise de Pompadour (maîtresse de Louis XV), ami de Gustave III de Suède, amant d'une pléiade de jeunes femmes de l'aristocratie, Marmontel est nommé historiographe du roi de France avant de devenir, plus tard, secrétaire perpétuel de l'Académie française ! Ses *Contes moraux*, puis son roman *Bélisaire* ont connu le triomphe et marqué les esprits éclairés, faisant de lui un écrivain à succès, reconnu en France mais aussi en Europe. Pourtant, malgré la présence de magnifiques gravures mêlant exotisme et passion amoureuse, les ventes des *Incas* sont décevantes, du moins dans les premiers mois. Pour couvrir sa dépense inconsidérée, le libraire a maladroitement gonflé le prix de l'ouvrage, dissuadant de potentiels lecteurs d'acquérir les deux coûteux volumes. Pour couronner le tout, les critiques étrillent sévèrement le roman. «Ils n'y ont vu qu'une histoire d'amour. Seul Diderot a perçu le fond et compris qu'il s'agissait en réalité d'un grand livre philosophique contre le fanatisme, pour la liberté de penser et le respect des Indiens», souligne Monique Delhoume-Sanciaud, auteure d'une thèse magistrale consacrée à cet écrivain un peu oublié aujourd'hui (publiée en 2017 aux éditions Honoré-Champion).

En 1777, l'académicien et dramaturge Jean-François Marmontel (1723-1799) publie *Les Incas ou la Destruction de l'empire du Pérou*, dans lequel il fait l'apologie de la tolérance et du droit à la différence.

UN CÉLÈBRE ROMAN DÉNONCE LA SOUFFRANCE DES INCAS

Lacombe ne se relève pas de son faux pas et sombre dans une faillite retentissante. Mais ce n'est pas la fin des *Incas* de Marmontel. D'autres éditeurs en reprennent la publication. Le livre est diffusé dans toute l'Europe, sauf en Espagne où, sous la pression de l'Inquisition, il est interdit. Le texte est même traduit en allemand, en suédois, en polonais, en russe... A l'aube de la Révolution française, on compte plusieurs dizaines de rééditions et même des versions pirates !

Au même titre que *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, le livre de Marmontel figure, selon l'historien américain Robert Darnton (*Un tour de France littéraire*, éd. Gallimard, 2018), parmi les meilleures ventes enregistrées dans tout le royaume de France par la Société typographique de Neuchâtel. Malgré des débuts chaotiques, le succès du livre reflète la fascination européenne pour les Incas. Mais Marmontel regrette que son texte, qui dénonce la cruauté de l'entreprise coloniale et la christianisation forcée, ne soit perçu que comme un roman d'amour exotique et non comme une ode à la tolérance. L'auteur est sans doute d'autant plus amer que la •••

Télasco et Amazili, deux amoureux apparaissant dans le roman de Marmontel, vont inspirer de nombreux peintres, à l'image de Louis Hersent à qui l'on attribue cette toile datant des années 1820.

••• révolte contre les Espagnols menée au Pérou par Túpac Amaru, en 1780-1781, n'a que peu d'écho dans une France qui regarde davantage vers l'Amérique du Nord où les troupes du roi sont engagées. La Révolution n'y change rien. Spécialiste des Incas, l'historienne Carmen Bernand l'affirme : «Pour les révolutionnaires de 1789, la révolte des esclaves de Haïti eut plus de répercussions que celle, finalement avortée, de Túpac Amaru». Dans ses Mémoires qu'il rédige en 1792, Marmontel imagine la civilisation inca promise à l'oubli. Erreur ! L'éclosion du courant romantique quelques années à peine après sa mort en 1799, offre aux Incas un destin extraordinaire et contribue, sans aucun doute, au déclenchement d'un incroyable phénomène de mode aux allures d'incamania.

Au cours du XIXe siècle, l'ouvrage de Marmontel est réédité à de multiples reprises : cent onze fois, selon le patient décompte qu'en a fait Monique Delhoume-Sanciaud. Pourquoi un tel engouement ? «Par les descriptions qu'il fait des paysages sauvages américains qu'il n'a pourtant jamais vus, Marmontel illustre le préromantisme. Les romantiques se plairont à le lire et leur écriture sera notablement influencée par *Les Incas*. Il y a d'ailleurs du Marmontel chez Chateaubriand», souligne la chercheuse. Ainsi, l'énorme succès que rencontre *Attala*, le roman primitiviste de Chateaubriand, publié en 1801, n'est pas étranger à la redécouverte du peuple des Andes.

L'épopée napoléonienne achevée, le pays se passionne un peu plus pour les Incas qui ont les honneurs de bien des maisons de maître. Les cimaises des salons accueillent des toiles représentant les héros fictifs de la civilisation perdue. On y voit enlacés Télasco et Amazili, les deux amants indigènes du livre de Marmontel. L'image romancée et idyllique des Incas est reproduite à foison sur des tissus, des tentures et autres dessus de lits. «Nul doute que le côté sentimental des scènes a beaucoup touché le public bourgeois de l'époque», estime Mélanie Moreau, la directrice du musée du Nouveau Monde de La Rochelle, qui propose cet été une exposition intitulée «Les Incas de Marmontel». Partout dans le pays, les murs se couvrent aussi de papiers peints panoramiques illustrés de paysages et de monuments incas qui appellent à l'évasion. La demande de cette iconographie «américaniste» est telle que plusieurs milliers d'exemplaires de ces panoramiques sortent alors de la manufacture de Joseph Dufour.

Une illustration de Gustave Doré pour *Atala*. Premier succès littéraire de Chateaubriand en 1801, le roman primitiviste met en scène, comme l'ouvrage de Marmontel, les amours de deux Indiens.

LES GRAVURES IDÉALISENT LES «BONS SAUVAGES» D'AMÉRIQUE

Cet industriel bourguignon est, aux alentours de 1818, le premier à diffuser aussi largement l'imagerie en couleurs des Incas. La France des notables est conquise par ce lointain ancêtre de la bande dessinée. «Ce ne sont pas les grands aristocrates qui achètent ces panoramiques imprimés mais plutôt la nouvelle bourgeoisie urbaine, celle que dépeint Balzac», explique Bernard Jacqué, fondateur du musée du papier peint de Rixheim (Haut-Rhin). Un engouement qui s'explique par un double phénomène. «C'est l'époque où la bourgeoisie se passionne pour l'exotisme et où elle découvre le confort. La décoration des intérieurs se démocratise grâce à ces panoramiques beaucoup moins chers que des tentures de soie», ajoute l'historienne Georgette Pastiaux, qui a co-écrit avec Bernard Jacqué une biographie de Joseph Dufour (éd. Presses universitaires de Rennes, 2010). La bourgeoisie française n'est pas la seule à s'enticher des Incas. Dufour vend des panoramiques en Angleterre, en Espagne, en Suède et même aux Etats-Unis. Et il n'y a pas que les notables aisés qui affectionnent ces représentations fantasmées. Ainsi, un modeste aubergiste d'Ötlingen, un bourg suisse entre Mulhouse et Bâle, installe dans son établissement, vers 1820, un papier peint représentant des Incas, toujours visible de nos jours.

Cette mode n'échappe pas non plus à Jacob Petit, l'un des plus célèbres fabricants de porcelaines du XIXe siècle. Cet industriel parisien qui inonde le pays de ses compositions aux couleurs criardes flaire l'air du temps : il conçoit une gamme de pièces décoratives représentant un cacique inca. L'incamania ambiante se répand aussi à profusion dans les campagnes les plus reculées du pays où les colporteurs extirpent de leurs ballots des images d'Incas qui font la joie des villageois et concurrencent celles des saints.

La fascination pour les Incas est alors quasi générale et l'Eglise elle-même y succombe. Mais, pas question pour «les bons pères» de laisser Marmontel pervertir les âmes innocentes avec ce qui s'apparente à de l'érotisme ! A partir des années 1830, des ecclésiastiques purgent donc consciencieusement le livre des scènes les plus osées. La rassurante mention «revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques» figure alors en bonne place sur la première page de ces ouvrages. Plusieurs décennies durant, cette version des *Incas* sert de manuels de morale aux jeunes gens bien nés qui font leurs études dans les collèges et les couvents des congrégations. Et l'ouvrage joliment relié est régulièrement attribué comme prix d'excellence aux meilleurs. «Cela plaisait certainement à la jeunesse du XIXe siècle qui avait l'impression de lire un roman d'aventures peuplé de gens très gentils», avance Monique Delhoume-Sanciaud.

Dans cette France du capitalisme industriel naissant, il n'y a pas que l'Eglise qui se réfère aux *Incas*. Les premiers socialistes se nourrissent de l'exemple de cet empire où l'Etat attribuait une partie de la terre à ceux qui la travaillaient. Ainsi Etienne Cabet qui, au premier tiers du XIXe siècle, se revendique d'un double idéal – communiste et chrétien – a lu très attentivement *Les Incas*, comme l'attestent les nombreuses notes qu'il a prises. Lorsqu'en 1847, Cabet part aux Etats-Unis pour y fonder son Icarie, une communauté communiste, «c'est avec l'idée de faire un peu comme chez les Incas», affirme Monique Delhoume-Sanciaud. Selon la chercheuse, le théoricien des phalanstères Charles Fourier aurait pu, lui aussi, avoir été influencé par le livre de Marmontel.

L'intérêt pour les Incas prend aussi d'autres formes, plus terre à terre. Des explorateurs et des aventuriers traversent les océans pour se mettre à leur recherche. Les uns veulent servir la connaissance historique, les autres rêvent de faire fortune en mettant la main sur leur fabuleux trésor. Parmi les visiteurs qui parcourent les vestiges du «peuple du Soleil», le passage de certains Français a laissé des traces. Ainsi, Eugène de Sartiges profite-t-il de son poste de diplomate au Brésil pour faire le voyage en 1834 et graver son nom sur les ruines de la monumentale forteresse de Ollantaytambo. Dans cette Amérique de langue espagnole, Marmontel jouit alors d'un statut de héros. Plusieurs *libertadores* qui, depuis le début du XIXe siècle, luttent les armes à la main pour conquérir leur indépendance face à l'Espagne se sont nourris du roman du philosophe que plusieurs possèdent – en français – dans leur bibliothèque. C'est évidemment le cas du plus célèbre d'entre eux, Simón Bolívar. Et quand ce dernier veut, en 1825, féliciter le général Sucre de sa victoire sur les Espagnols, il lui en offre un exemplaire orné d'une dédicace : «Au vengeur des Incas, au restaurateur de leurs enfants, au libérateur du Pérou.» A la même époque, en France, les Incas deviennent les héros de la ville de Valenciennes. En 1826, une société de bienfaisance baptisée «société des Incas» voit le jour et organise un défilé carnavalesque. Un pur hasard ? Aucune certitude, mais Marmontel qui a séjourné dans la cité un demi-siècle plus tôt a, semble-t-il, laissé sur place un souvenir durable.

Quoi qu'il en soit, la parade qui parcoure les rues ne tarde pas à prendre une ampleur insoupçonnée. Jusqu'à devenir une incontournable fête populaire qui, trois jours durant, attire une foule considérable venue de toute la Flandre française. Parmi les chars, il y a bien sûr celui des Incas comme le raconte l'envoyé spécial du journal *Le Constitutionnel* le 16 mai 1851. L'admiration pour les Incas est telle qu'un notable de «l'Athènes du Nord» fait orner l'une des fenêtres de son hôtel particulier d'un étonnant mascaron à l'effigie d'un roi inca, toujours visible aujourd'hui dans une artère du centre-ville baptisée... rue des Incas. La fête caritative perdure tout au long du XIXe siècle avant de s'éteindre peu à peu au début du XXe siècle. Mais toute mode est éphémère. Dans le reste du pays, la folle passion pour les Incas s'est déjà évanouie, submergée à partir des années 1860 par l'engouement frénétique de la bourgeoisie pour un nouvel exotisme, cette fois-ci venu du Japon qui, après des siècles d'autarcie, s'ouvrait enfin au monde. ■

JEAN-JACQUES ALLEVI

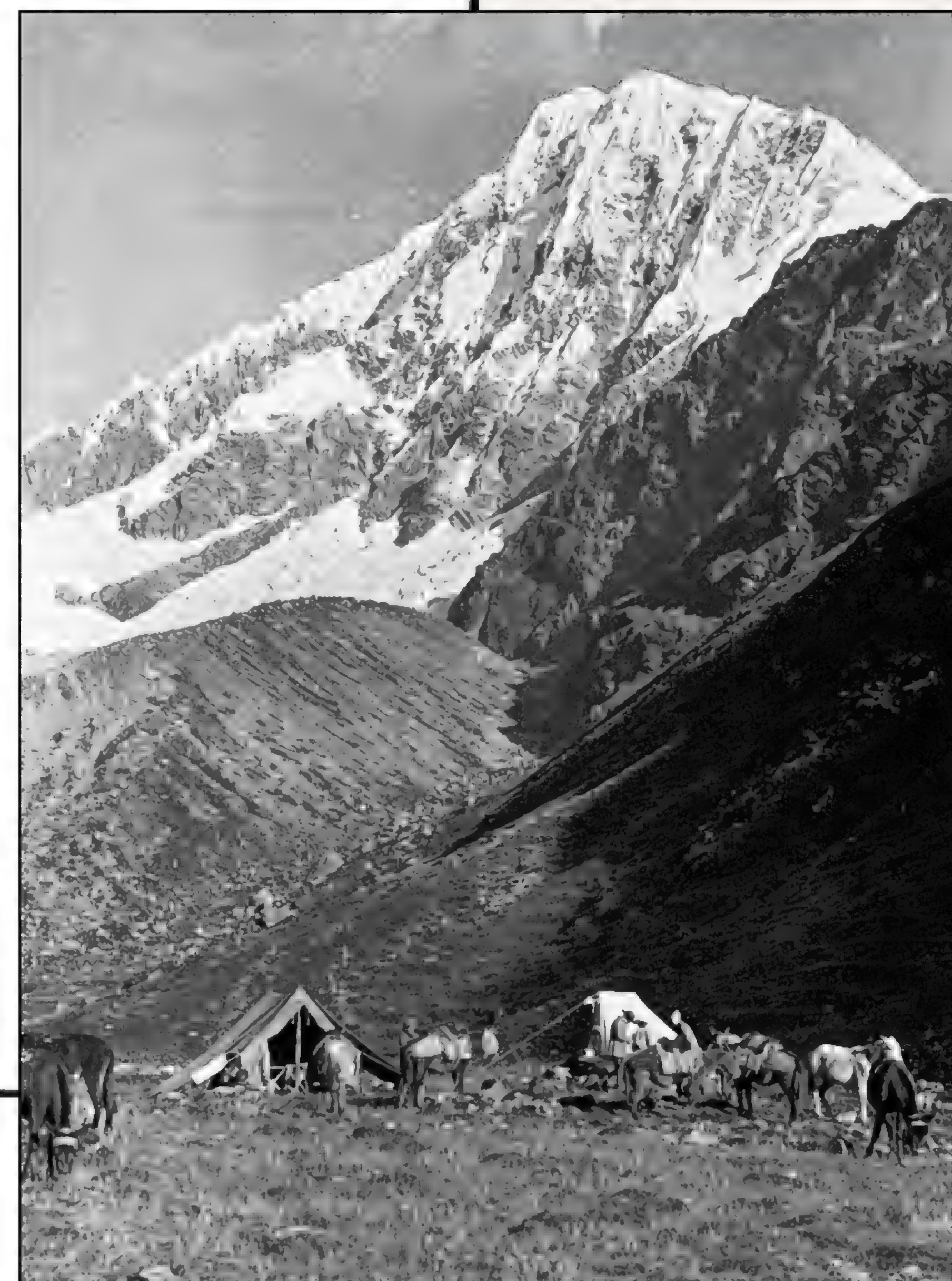
Avec leurs couleurs criardes et leur exotisme suranné, les porcelaines produites par Jacob Petit (1796-1868) remportent un joli succès dans les salons bourgeois au milieu du XIXe siècle.

Hiram Bingham (1875-1956) organise en 1911 les premières fouilles sur le site. Son livre, *Lost City of the Incas*, rendra le lieu célèbre dans le monde.

S'il n'a pas «découvert» la fabuleuse cité péruvienne en 1911, l'universitaire et chercheur américain a contribué à en faire un site archéologique majeur, pièce maîtresse de la civilisation inca.

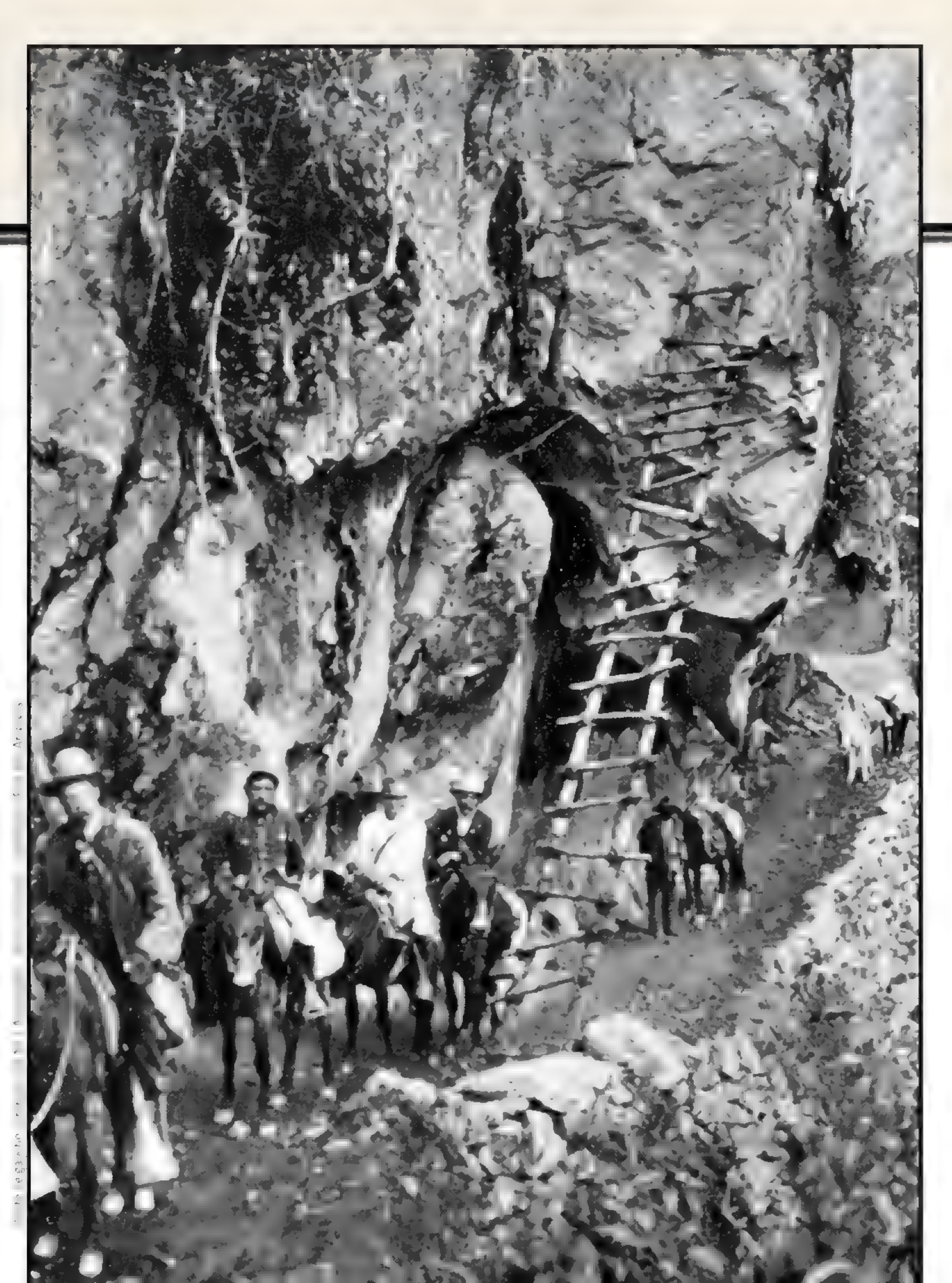
Hiram Bingham

L'HOMME QUI RÉVÉLA AU MONDE LE MACHU PICCHU



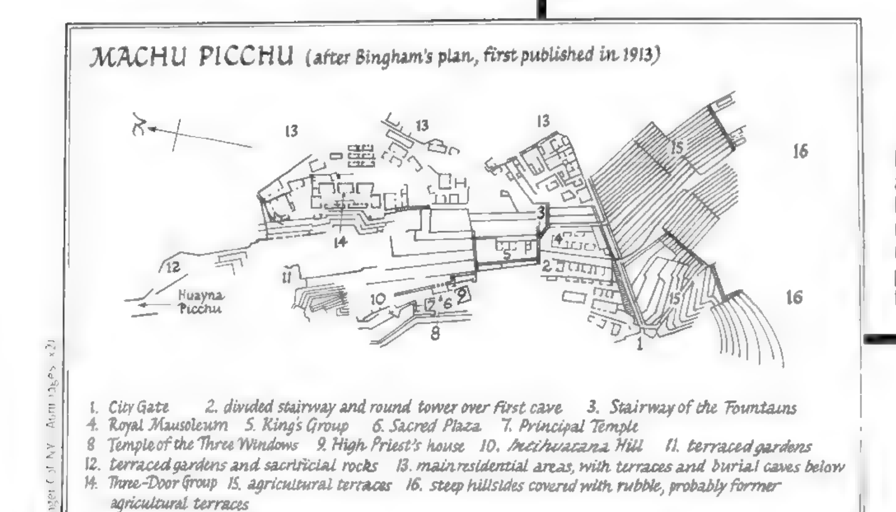
Avant l'ascension, le professeur de l'université de Yale et ses guides ont dressé un campement au pied de la montagne Salcantay, le plus haut sommet de la cordillère de Vilcabamba.

L'AMÉRICAIN PENSAIT TROUVER VILCABAMBA, LA LÉGENDAIRE CITÉ OÙ RÉGNA LE DERNIER EMPEREUR INCA



Autour du canyon d'Urubamba, la progression s'avère difficile. L'équipe doit suivre des chemins escarpés et s'attaquer à près de 600 m de dénivelés à travers la jungle.

LES 172 CONSTRUCTIONS
DU MACHU PICCHU S'ÉTENDENT
SUR 32 000 HECTARES À
2 400 MÈTRES D'ALTITUDE

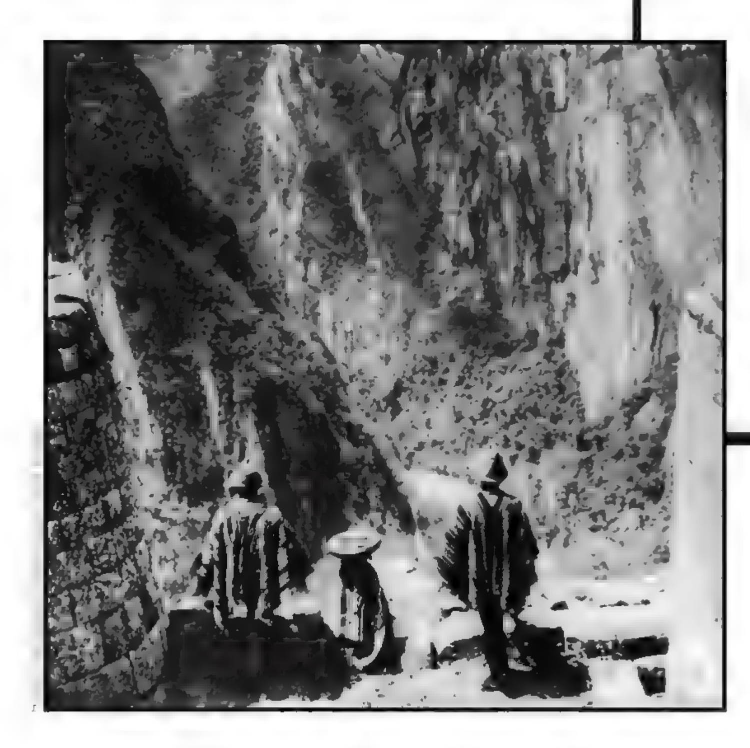


Dessinées et annotées par Hiram Bingham, les premières cartes des ruines sont publiées pour la première fois en 1913.

Les ruines se situent sur une crête entre deux sommets : le Huayna Picchu («jeune montagne») et le Machu Picchu («vieille montagne»).

Les familles de paysans de la région connaissaient bien la zone urbaine en friche. De nombreux graffitis étaient présents sur les pierres, accréditant la venue récente de visiteurs.

POUR ATTEINDRE LES RUINES, HIRAM BINGHAM FUT GUIDÉ PAR UN PETIT GARÇON DE 8 ANS, FILS DE PAYSAN



Trois Péruviens en poncho contemplent la vue depuis les ruines perdues dans le moutonnement des pics de la cordillère des Andes.

Construit sans ciment et sans l'aide d'instruments en métal, le site n'en demeure pas moins une merveille d'ingénierie.

Le temple dit «des trois fenêtres» est un des édifices les plus importants de la place centrale. Au cœur du bâtiment, on trouve un petit autel, sans doute réservé aux sacrifices de lamas.

LE MYSTÈRE DEMEURE. POURQUOI LE SITE A-T-IL ÉTÉ CONSTRUIT ? ET POURQUOI FUT-IL ABANDONNÉ ?

Le matin du 24 juillet 1911, le soleil ne s'est pas encore levé sur la plaine de Mandor Pampa quand Hiram Bingham sort de sa tente. L'aube est froide et pluvieuse, les nuages cachent les crêtes andines et seul le murmure de la rivière Urubamba vient troubler le calme ambiant. L'Américain se dirige vers une petite maison à proximité du camp. Sa silhouette ne trompe pas : grand, vêtu d'une veste de chasse et d'un cardigan gris, coiffé d'un chapeau à large bord et chaussé de hautes bottes en cuir, il ne peut s'agir que d'un explorateur. Sûr de lui, il vient frapper à la porte. Mais personne ne répond : son guide, Melchor Arteaga, qui a promis de le conduire chez des paysans connaissant de mystérieuses ruines incas, dort encore. Ce n'est que vers dix heures qu'il rejoint Bingham sur le pas de la porte, accompagné du sergent Carrasco, son garde et interprète quechua. Les deux hommes ont du mal à suivre le guide, qui coupe bientôt à travers les broussailles pour atteindre le cours d'eau. Là, il retire ses chaussures et se glisse sur un pont fait de troncs liés par la vigne. Dans la jungle, le sentier devient escarpé et glissant, et seuls quelques orchidées ou colibris brisent l'obscurité verte des arbres couverts de lianes. Après une heure et demie d'ascension et d'efforts, les trois voyageurs arrivent enfin dans une clairière. Là, ils aperçoivent, perdue au milieu de nulle part, une hutte de paysans.

Les fermiers qui y vivent disent savoir où se trouvent les vestiges incas. L'un d'entre eux propose que son fils de 8 ans conduise les voyageurs aux ruines. En suivant cet enfant, Bingham va découvrir le Machu Picchu, «Vieille Montagne» en quechua. Ce qu'il observe le laisse sans voix : «Un labyrinthe de petits et grands murs recouverts de jungle, les ruines de bâtiments faits de blocs de granit blanc, le plus soigneusement découpés et magnifiquement assemblés sans ciment, écrira-t-il dans son journal en partie publié dans le *National Geographic*. Les surprises se sont succédé jusqu'à ce que je réalise que j'étais au cœur des ruines les plus merveilleuses jamais trouvées au Pérou.»

Etre le «découvreur» d'un site précolombien, voilà un destin que personne n'aurait imaginé pour ce fils de missionnaires protestants exilés à Hawaii. Né en 1875 à Honolulu, «Hi» est habité par l'envie de connaître ce qui se trouve au-delà de son île. Pour ses parents, attachés à leur mission d'évangélisation et de traduction de la Bible en gilbertin, une langue océanienne, l'archipel est un paradis. Mais pour le jeune homme, c'est une prison colorée, et seule la lecture des *Aventures de Huckleberry Finn*, de Mark Twain, ou des romans de Rudyard Kipling lui apporte le réconfort. Quand il revient avec sa famille aux Etats-Unis, en 1891, le jeune homme s'inscrit à l'académie d'Andover, dans le Massachusetts, en sachant déjà qu'il se destine à l'Histoire bien plus qu'à la religion. Et, après avoir intégré l'université de Yale, il entame à Harvard un doctorat en histoire sur l'Amérique espagnole, sujet dans l'air du temps puisque, à partir de 1901, la présidence de Theodore Roosevelt va exalter le panaméricanisme des Etats-Unis et la recherche des vestiges du continent. En 1907, grâce à l'argent de son épouse, héritière de la famille Tiffany, Bingham s'embarque pour l'Amérique du Sud dans le but d'écrire une biographie de son idole, Simón Bolívar. Mais, une fois sur place, une autre fièvre s'empare de lui, celle de tout explorateur andin : retrouver Vilcabamba, la supposée dernière demeure des Incas.

BINGHAM S'EST PRÉSENTÉ COMME LE PREMIER VRAI DÉCOUVREUR… À TORT ?

L'histoire de la conquête espagnole rapportait que le royaume de Vilcabamba avait été fondé en 1536 par Manco Cápac II. En rébellion contre les Ibériques, l'empereur inca souhaitait fonder une nouvelle capitale pour permettre à son peuple de perpétuer en paix le culte du soleil. Après plusieurs décennies de trêve, son successeur Tupac Amaru déclencha un conflit en 1572, en refusant de verser une pension à la couronne d'Espagne. Le vice-roi Francisco de Toledo déclara «une guerre de feu et de sang aux Incas» et ordonna de raser Vilcabamba et de confisquer son soi-disant trésor. Prêts pour l'attaque, les Espagnols tombèrent sur une cité brûlée et abandonnée par les Incas, et ne laissèrent aucune trace de son emplacement. C'est donc bien en cherchant Vilcabamba que Bingham tombe sur le Machu Picchu.

Il n'est pas encore convaincu qu'il s'agit de la dernière demeure des Incas. En revanche, il est certain d'avoir trouvé un patrimoine exceptionnel. Après avoir pris des photos et cartographié une partie du site, il se promet de revenir à la tête d'une expédition plus conséquente. Un an plus tard, financé par Yale et soutenu par le président péruvien Augusto Leguia ainsi que le préfet de Cuzco, il est de retour avec des ouvriers locaux et entreprend un vaste dégagement du site. En 1913, il publie

THE NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

En 1913, le magazine américain *National Geographic* consacre tout son numéro d'avril aux travaux de Bingham.

dans la revue *National Geographic* un compte-rendu de 150 pages qui lui apporte une reconnaissance mondiale et lui permet de financer de nouvelles fouilles les deux années suivantes.

S'il est reconnu comme l'homme qui révéla au monde cette merveille, Hiram Bingham en est-il pour autant le «découvreur» ? Lors de sa première visite, l'Américain a vu sur le pan de mur d'un temple l'inscription «Lizarraga, 1902». Après enquête, il apprend qu'Augustin Lizarraga est un Péruvien parvenu jusqu'aux ruines en cherchant des terres arables. Mais n'ayant pas conscience de l'importance historique du site, il n'en avait pas informé les universitaires. Plus tard, l'explorateur tombera sur un document de 1887 émis par le gouvernement péruvien autorisant un certain Augusto Berns à fouiller une zone proche de l'emplacement du Machu Picchu, à condition de lui remettre une part des métaux précieux trouvés. Bingham en déduit que le prospecteur allemand avait sans doute pillé des reliques sans faire part de sa découverte. Ainsi, il écrira en 1922 : «Dans le même sens où Christophe Colomb est reconnu pour avoir découvert l'Amérique, il est juste de dire que j'ai découvert le Machu Picchu. D'autres avaient visité le continent avant Colomb mais c'est bien lui qui l'a fait connaître au monde civilisé.»

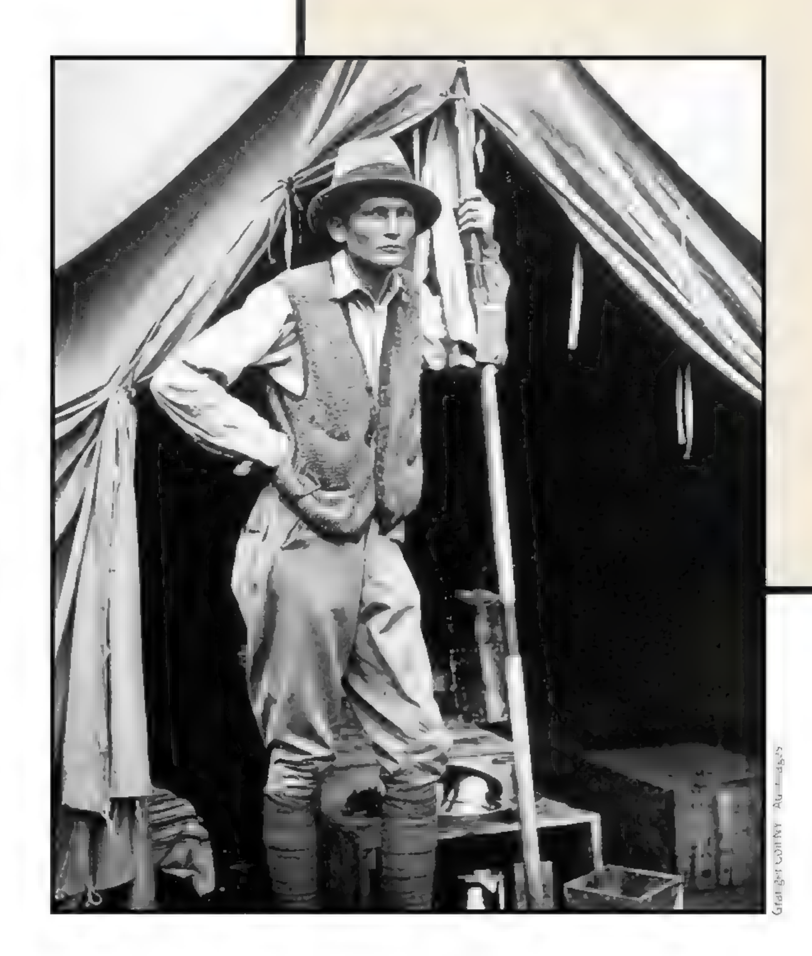
Entre accusations de pillages et théories contestées, sa fin de carrière est ternie

Cette controverse sur la paternité du site n'est rien à côté de qui l'attend en 1915. Accusé d'avoir illégalement expédié vers les Etats-Unis des artefacts et momies, il est forcé de quitter le Pérou. «Ce pillage s'ajoute aux excavations effectuées en 1912 pour Yale avec l'accord du gouvernement péruvien», précise Christopher Healey, historien américain et auteur de *Cradle of Gold, the story of Hiram Bingham* (2010). Si ces reliques ont fini par être restituées au Pérou il y a dix ans, d'autres objets que Bingham aurait dérobés n'ont, eux, jamais été rendus. «Bingham s'est sans doute laissé emporter par l'admiration qu'il vouait à la civilisation inca en estimant que ces trésors archéologiques lui appartenaient et ne pouvaient être appréciés à leur juste valeur que par les universitaires», juge-t-il.

Pour Healey, ce sentiment de supériorité, «probablement lié à une enfance bercée par l'évangélisation des peuples primitifs du Pacifique», est aussi la cause de ses conclusions scientifiques hâtives. Dans son livre phare *Lost City of the Incas : the Story of Machu Picchu and its builders* paru en 1948, il en vient à la conclusion que le Machu Picchu et Vilcabamba sont une seule et même cité. Une théorie réfutée quelques années après sa mort par l'explorateur Gene Savoy, qui associe en 1964 Vilcabamba au site d'Espiritu Pampa. Et en 1986, l'archéologue John Rowe réfute l'autre idée selon laquelle le Machu Picchu serait la dernière cité inca, car elle daterait en fait de l'âge d'or de l'empire, au XVe siècle. Quant à l'hypothèse de Bingham selon laquelle les ruines étaient le repaire des «vierges du Soleil», ces filles dont la beauté leur valait de rester toute leur vie au service de l'empereur, elle sera, elle aussi, invalidée par l'anthropologue américain John Verano en 2000.

Ces réfutations n'ont toutefois pu être confrontées au point de vue de Bingham, mort en 1956, après avoir brièvement embrassé une carrière politique en tant que sénateur du Connecticut dans les années 1920. Nul ne sait s'il a vu l'adaptation cinématographique de son personnage interprété par Charlton Heston dans *Le Secret des Incas*, sorti deux ans plus tôt. Il inspirera aussi à George Lucas et Steven Spielberg le célèbre Indiana Jones. Les similitudes sont nombreuses : ils sont séduisants, américains, professeurs de la côte est, plus aventuriers qu'archéologues… A l'instar d'un Bingham attiré par la possession, Indiana Jones, campé par Harrison Ford, dérobe un artefact au début de *Les Aventuriers de l'arche perdue* et tente de repartir avec le Graal dans *La Dernière Croisade*. Mais il ne peut se vanter d'avoir révélé un site aujourd'hui visité par plus d'un million de personnes chaque année. ■

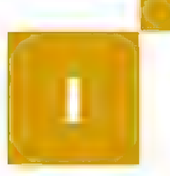
MARC OUAHNON



Avec ses faux airs de dandy, le chercheur savait se mettre en scène pour construire sa propre légende. Certains historiens contemporains ne voient aujourd'hui en lui qu'un habile communicant…

Des archéologues japonais ont découvert récemment plus d'une centaine de [illegible] à Nazca (Pérou), datant de plus de deux mille ans. Parmi elles, cette tête couronnée.

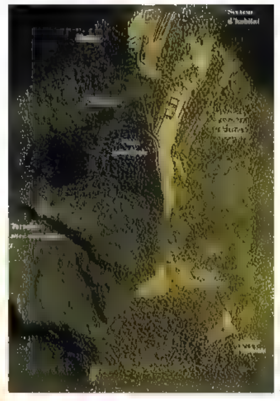
CE VISAGE DE 5 MÈTRES DE LONG A ÉTÉ **DÉVOILÉ PAR UN DRONE**



Des yeux et une bouche surgissent en plein désert. En novembre 2019, dans la vallée de Nazca, au sud du Pérou, les archéologues de l'université japonaise de Yamagata ont découvert cette représentation d'un visage humain. Une première dans cette région qui abrite, depuis plus de deux mille ans, une centaine de géoglyphes : des symboles formés par des sillons creusés à même le sol. L'œuvre des Nazcas, civilisation pré-inca installée dans cette région aride entre 100 av. J.-C. et 600 de notre ère. Ces lignes représentent de gigantesques figures géométriques et animales (colibri, singe, tortue, araignée...) dont certaines dépassent les 100 mètres de long. Les chercheurs japonais ont survolé, à l'aide d'un drone, cet eldorado archéologique : une vallée de 450 kilomètres carrés classée au patrimoine mondial. «Ces dessins, visibles du ciel mais pas du sol, ont été repérés par avion à partir des années 1930. Le drone, en volant à seulement quelques mètres au-dessus du sol, a décelé de nouveaux motifs, plus petits», raconte l'archéologue Masato Sakai. Résultat, 143 nouvelles silhouettes ont été repérées. Parmi elles, ce visage de 5 mètres de long, coiffé d'une couronne, à moitié enseveli par le sable. Les images de ses contours, de légers creux, ont ensuite été nettoyées par un logiciel. Reste à savoir quelle est la signification de ces représentations. Les «lignes de Nazca» restent la plus grande énigme du monde pré-inca.

LA SCIENCE AU SERVICE **DE L'ARCHÉOLOGIE**

Vue satellitaire et étude géologique sur des cités sacrées, exploration de sépultures à l'aide de robots miniatures, utilisation de la génétique pour confirmer une légende inca… Les technologies les plus pointues permettent de spectaculaires découvertes.



Grâce à Google Earth, un archéologue français a trouvé l'origine de cette cité perdue dans la cordillère des Andes.

UNE VUE DU CIEL POUR UN SENTIER PERDU

Google Earth fait un brillant assistant de recherche. En 2008, l'historien et archéologue français Patrice Lecoq cherchait à se rendre à Choqek'iraw («Berceau d'or», en quechua), cité inca découverte au XIXe siècle par l'explorateur Eugène de Sartigues (1809-1892). Mais aucune route ne permettait de rejoindre ce site péruvien oublié, juché à plus de 3 000 mètres d'altitude dans la région de Cuzco. «Il y a un chemin inca, mais il était trop dangereux à l'époque car il traversait des zones où le trafic de narcotiques battait son plein», explique-t-il. Le chercheur a donc utilisé les images satellites de Google Earth pour trouver un sentier sécurisé. Bien lui en a pris. En étudiant, dans le détail, la carte et les vues aériennes en relief, il repéra que certaines terrasses de Choqek'iraw relevaient du style architectural des Chachapoyas, peuple situé à 160 kilomètres au nord-ouest et soumis par les Incas au XVe siècle. La construction de la ville était donc antérieure au règne de l'empereur inca Pachacutec (1438-1471), contrairement à ce que pensaient les spécialistes. Grâce à ces images satellitaires, Patrice Lecoq trouva puis emprunta, quelques mois plus tard, une voie menant à ces terrasses.

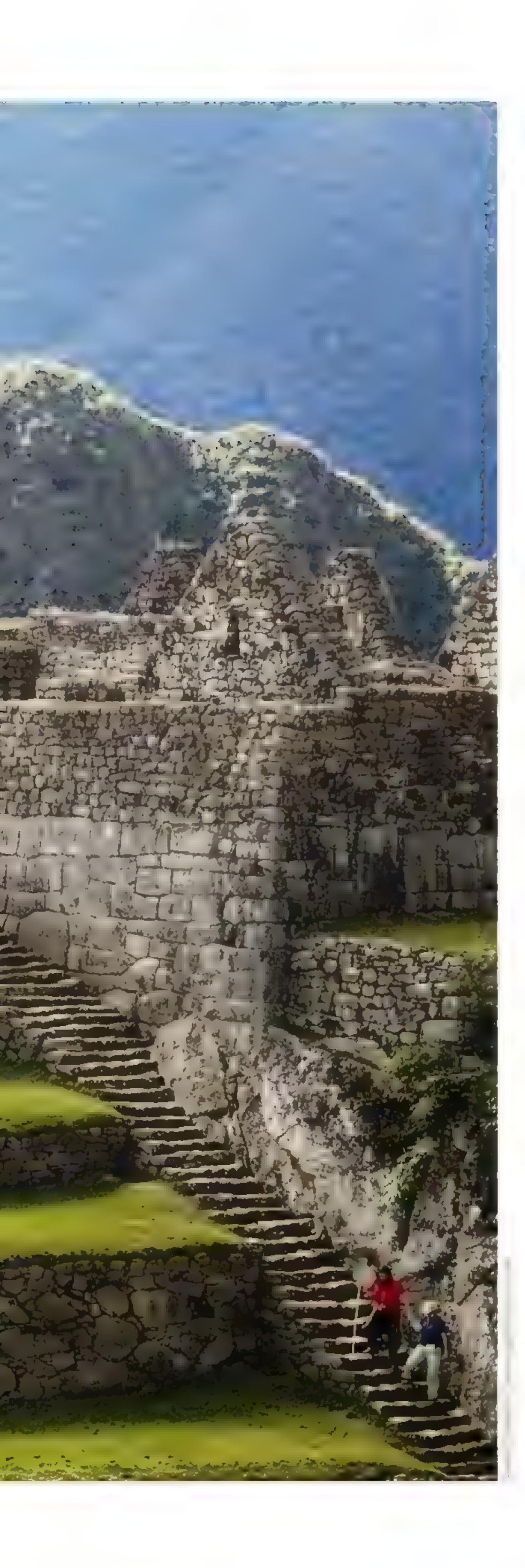
Les *quipus*, ces cordelettes à nœud incas, cacheraient un système d'écriture. Un chercheur tente de le décrypter avec un logiciel.

L'ÉCRITURE INCA DÉCHIFFRÉE **GRÂCE AU NUMÉRIQUE** ?

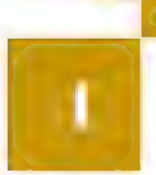
3

Les Incas ignoraient-ils l'écriture ? L'anthropologue américain Gary Urton ne le pense pas. Depuis 2018, ce chercheur de l'université d'Harvard s'intéresse de près aux *quipus*, ces cordelettes à nœuds qui permettaient, entre autres, de recenser la population et percevoir les impôts. Un ingénieux système de notation décimale qui évolue en fonction du type et de l'emplacement des nœuds, mais aussi de la couleur et de la longueur des cordes. Selon lui, ces registres, qui étaient conservés par des fonctionnaires appelés *quipucamayocs*, renfermeraient des récits et chants retraçant les principaux épisodes de l'histoire de l'Empire andin. A l'aide d'une base de données informatiques, nommée Khipu Database Project et contenant plus de 900 modèles de *quipus*, il croise ce système comptable avec tous les ensembles phonétiques possibles. «Je crois à la découverte d'un langage de symboles, ce qui aurait été particulièrement adapté au caractère multilingue de l'empire», explique Gary Urton. Cette possible pierre de rosette numérique permettrait à ce nouveau Champollion de bouleverser la vision de cette civilisation inca. Son destin n'a été raconté, jusqu'à présent, que du point de vue des Européens.

Pour construire le Machu Picchu, les Incas ont utilisé la roche fracturée par une faille tectonique. Ce chaos de pierres (au premier plan) sert de mur de soutien aux terrasses et bâtiments.



QUAND **LES RELEVÉS GÉOLOGIQUES** DÉCODENT LE MACHU PICCHU



Pourquoi «la plus grande merveille d'Amérique du Sud», d'après le poète chilien Pablo Neruda (1904-1973), a-t-elle été construite dans un endroit aussi improbable ? Ce joyau du patrimoine andin, juché à 2 430 mètres d'altitude entre deux sommets de la cordillère, est isolé de tout. Observatoire astronomique pour les uns, refuge des derniers Incas après la chute de Cuzco, en 1533, pour les autres... Les spécialistes du monde inca ne parviennent pas à se mettre d'accord. Une étude géologique de 2019 apporte une version certes plus terre à terre, mais solide comme un roc : la réponse réside dans la pierre. Le Machu Picchu, cité emblématique de la civilisation inca, aurait été construit à dessein sur une zone de failles tectoniques. Rualdo Menegat, géologue à l'université Rio Grande do Sul, au Brésil, est arrivé à cette conclusion en comparant des images satellites de la zone avec des relevés topographiques et des analyses de roches. Le résultat est fascinant. «Le Machu Picchu se trouve au centre de quatre failles qui se croisent en forme de X», a-t-il expliqué lors de la réunion annuelle de la Société américaine de géologie, en septembre 2019, à Phoenix (Arizona). Et cette intersection profite des avantages de ces fissures tout en étant préservée des secousses sismiques. «Il aurait été impossible de construire un tel site sur cette montagne si celle-ci n'avait pas déjà été écartelée par ces fentes. Les Incas se sont servis de ces roches fracturées pour consolider et ajuster les murs de la cité», a-t-il ajouté.

Ce réseau de crevasses favorise même la vie en société. Une faille de 107 kilomètres de long permet aux résidents de recueillir les eaux de pluie et les écoulements de la fonte des neiges. Elle fait aussi office de canal d'évacuation en cas de violent orage, évitant ainsi des crues dévastatrices. Les Incas avaient-ils une connaissance approfondie de la tectonique des plaques ? Impossible à savoir. Mais ce peuple andin possédait d'habiles artisans de la pierre, et les relevés de terrain de Rualdo Menegat montrent que les terrasses et bâtiments épousent précisément les lignes des brèches géologiques. En outre, le chercheur brésilien avance que d'autres cités incas, telles Ollantaytambo et Pisac, ont été érigées sur des intersections similaires à celles du Machu Picchu.

Cette étude n'écarte pas pour autant l'importance du sacré dans la construction de la ville. Bien au contraire. Le Machu Picchu a été construit sous le règne de l'empereur Pachacutec (1438-1471) qui souhaitait relier la capitale Cuzco à différentes places sacrées disséminées aux quatre coins de l'empire. Le site était probablement peu peuplé, mais il devait prendre vie lors de cérémonies religieuses organisées pour l'observation des astres. Pour Rualdo Ménegat, «La construction du site s'intègre à leur vision du monde selon laquelle ils sont une partie de la nature représentée par la déesse de la terre nourricière, la Pacha Mama. D'ailleurs, une légende inca raconte que les premiers hommes sont issus des pierres». Voilà sans doute pourquoi le poète Pablo Neruda écrivit dans son recueil *Chant général* (1950), à propos du Machu Picchu : «C'est un voyage à la sérénité de l'âme, à la fusion éternelle avec le cosmos [...] Un havre de papillons à l'épicentre du grand cercle de la vie. Un miracle de plus.»

DES TOMBEAUX EXPLORÉS PAR **DES ROBOTS-CAMÉRAS**

En juin 2018, l'Américain John Rich a mis au jour, sur le site de Chavin de Huantar, civilisation pré-inca qui prospéra dans le nord du Pérou de 1200 à 300 av. J.-C., une vaste nécropole souterraine. Une première sur ce site classé au patrimoine mondial où n'avaient été retrouvées, jusqu'ici, que des stèles et des poteries. Craignant de détériorer ces galeries difficilement accessibles, l'archéologue a envoyé trois robots miniatures téléguidés. Les engins sur roues, équipés de caméras, ont exploré trois couloirs longs d'une centaine de mètres avant de repérer des sépultures contenant des ossements humains. Ces derniers ont pu être exhumés en forant le lieu précis où se trouvaient les sépultures. Il s'agit de la plus importante découverte de ces cinquante dernières années sur ce lieu.

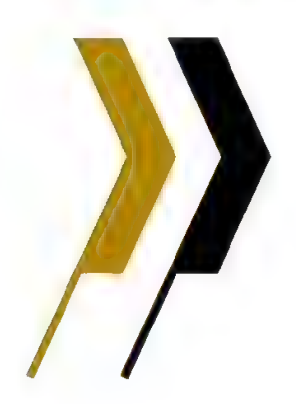
Ces engins téléguidés, équipés de caméras, sont partis dans les profondeurs d'une nécropole de Chavin de Huantar, site pré-inca. Les robots ont repéré des ossements humains qui ont pu être remontés à la surface pour être étudiés.

Le généticien Ricardo Fujita pratique des tests ADN pour trouver les descendants des Incas.

LES «FILS DU SOLEIL» À L'ÉPREUVE DE **LA GÉNÉTIQUE**

Il faut retrouver les descendants des Incas. Depuis 2015, le généticien péruvien Ricardo Fujita n'a qu'une obsession : prouver que la lignée inca ne s'est pas éteinte. Le scientifique a comparé l'ADN de momies à celui de 3 000 habitants originaires de Puno, proche du lac Titicaca, ou de Cuzco, lieux d'origine supposés de ce peuple. Le résultat a été publié en mai 2018 dans la revue spécialisée *Molecular Genetics and Genomics* : 200 habitants ont un patrimoine génétique proche de celui des Incas. Et 18 personnes réparties entre Puno et Cuzco possèdent le même ADN ! De quoi démontrer que l'exode des premiers Incas, au début du XIIIe siècle, du lac Titicaca à la vallée de Cuzco, ne serait pas une légende...

« TOUTE SOCIÉTÉ PEUT BRUTALEMENT S'EFFONDRER »



Quelles sont les raisons de l'anéantissement du monde inca ? Est-il dû à la conquête espagnole ? D'autres facteurs ont-il joué ? Et à quoi doit-on la renaissance, aujourd'hui, de la culture inca ? L'analyse de notre expert.

PROPOS RECUEILLIS PAR DAVID PEYRAT. PHOTOS DE VALERIO VINCENZO/HANS LUCAS.

Patrice Lecoq
Ce maître de conférences à l'université Paris 1-Panthéon-Sorbonne, ici entouré de masques de carnaval andins, a été responsable de plusieurs missions archéologiques, de 2004 à 2011, sur le site inca de Choqek'iraw, situé dans la cordillère de Vilcabamba, à 160 kilomètres au nord de Cuzco. Il est coauteur, avec Eric Taladoire, du livre *Les Civilisations précolombiennes* (éd. PUF, coll. Que sais-je, 2019).

GEO Histoire : Ces dernières années, le monde inca a fait l'objet de nombreuses recherches et découvertes. Mais il reste des pans de son histoire que l'on n'arrive pas à éclaircir. Lesquels ?

Patrice Lecoq : L'origine, tout d'abord. Les légendes sur le premier empereur Manco Cápac (vers 1200-1230) ne sont pas confirmées par l'archéologie. La construction des cités, ensuite. Des chercheurs pensent que les Incas se sont inspirés du savoir-faire architectural de Tiahuanaco, en Bolivie, civilisation ayant rayonné du Ve au XIe siècle. Cela n'explique pas comment ils ont pu transporter des blocs en granite de 5 ou 6 tonnes pour édifier leurs monuments dans un relief aussi escarpé. Leurs sites avaient sans doute pour fonction d'impressionner. En bâtissant, dès le XIIIe siècle, des forteresses mégalithiques comme Sacsayhuaman, à Cuzco, ces habiles artisans de la pierre démontraient ainsi leur capacité à dompter une nature hostile. La question de la langue reste aussi une inconnue. Les chroniqueurs espagnols ont attesté qu'ils parlaient le quechua, un des dialectes de la région de Cuzco. Les empereurs ont sans doute imposé cet idiome, mais les linguistes suggèrent qu'ils auraient plutôt utilisé l'aymara, langage de la région du lac Titicaca. Enfin, l'absence d'écriture participe au caractère énigmatique de ce peuple. Son histoire n'a été racontée que du point de vue européen.

Dans votre ouvrage *Les Civilisations précolombiennes*, vous parlez d'un malentendu concernant l'identité inca. C'est-à-dire ?

Le mot Inca ne désigne pas un groupe ethnique mais un statut social. Il renvoie à une noblesse de Cuzco ayant la main mise sur l'organisation politique, religieuse et militaire. Le *sapa inca* – l'empereur – et les membres de cette élite, reconnaissables à leurs oreilles percées, ne vivaient que dans Cuzco et sa vallée. Du XIIIe au XVIe siècle, ce clan impérial n'a eu de cesse de soumettre de nombreux peuples, dont certains pouvaient devenir «Incas de privilèges» à la suite d'un service rendu, comme fournir des guerriers. Mais le *sapa inca* a fait preuve aussi de cruauté envers des tribus comme les Chachapoyas, au nord du Pérou, qui n'acceptaient pas cette servitude. Les «fils du Soleil» étaient des colonisateurs qui ne se mélangeaient pas avec les autres populations, excepté après la Conquista et la prise de Cuzco par les Espagnols, le 15 novembre 1533. Ils ont favorisé le métissage avec cet envahisseur afin de conserver un semblant de pouvoir... Une alliance symbolisée par le chroniqueur métis Garcilaso de la Vega (1539-1616). On doit à ce fils d'une princesse inca et d'un conquistador les plus beaux récits sur ses ancêtres.

Les chroniqueurs espagnols ont décrit Cuzco comme la «Rome du Nouveau Monde». Ce parallèle entre les empires andin et romain est-il pertinent ?

Il est d'abord un péché d'orgueil. Cela prouvait la grandeur de la Couronne de Castille, capable de mettre à genoux une civilisation dont la puissance et la gloire égalaient celles de la mythique Rome. Mais la comparaison se justifie. Les chroniqueurs ont fait cette analogie avec l'Empire romain en s'informant sur le destin des treize empereurs. Les récits légendaires sur Manco Cápac, vivant dans une caverne avec ses frères, renvoyaient au mythe fondateur romain : Romulus et Remus allaités par une louve dans une grotte. Le règne de Pachacutec (1438-1471), l'empereur-bâtisseur, faisait écho à celui d'Auguste, premier *imperator*. Autre similitude : du haut de leurs bastions, les Incas surveillaient sans cesse la frontière amazonienne, peuplée de tribus hostiles. Comme les Romains guettaient le *limes*, cette ligne fortifiée les séparant des «barbares» de l'est. Dans le cas andin, la chute n'est pas venue d'un ennemi connu, mais d'un peuple dont il ne soupçonnait pas l'existence... L'exemple inca montre que toute société, aussi puissante soit-elle, peut brutalement s'effondrer.

> «AVANT LES CONQUISTADORS, LES INCAS N'ONT CESSÉ DE SOUMETTRE LES PEUPLES ANDINS»

Cet effondrement est généralement rattaché et expliqué par la colonisation espagnole. Vrai ?

Il faut d'abord noter que cette période coloniale est peu renseignée, parce que l'historiographie

est réticente à raconter trois siècles ethnocides. La politique de l'un des premiers administrateurs, Francisco de Toledo (1515-1582), était pourtant claire : mettre fin à l'ère andine en l'hispanisant. Dès le début de la vice-royauté du Pérou, en 1542, le terme «Inca» a été interdit, hormis à Cuzco où la noblesse échappa à l'*encomienda*, système de travail forcé. Ailleurs, les désormais *indios* (indiens) ou *indigenas* (indigènes) ont perdu leurs propriétés. Les villages se sont vidés avec l'arrivée des missions catholiques, les *reducciones*, construites pour évangéliser les âmes.

Des famines ont laissé les paysans dans la détresse. Sous l'empire, les Incas leur redistribuaient des terres cultivables après une mauvaise récolte. Un système communautaire brisé par les Espagnols qui privatisèrent les champs. L'autorité coloniale a éradiqué l'identité précolombienne : disparition des langues vernaculaires au profit du castillan, interdiction de célébrer l'Inti Raymi, cérémonie consacrée au dieu du Soleil... A partir du XVIII^e siècle, la vice-royauté a élevé une société constituée majoritairement de nobles espagnols et métis. Ces derniers

Entre deux masques hispano-andins rapportés du carnaval d'Oruro, en Bolivie, l'archéologue pointe une ancienne amulette inca retrouvée à Cuzco. Elle représente une enceinte sacrée protégée par des lamas.

utilisèrent le système judiciaire afin de revendiquer les terres de leurs ancêtres incas. Les registres des procès sont une formidable source d'informations. On y apprend, entre autres, que les descendants de Pachacutec réclamèrent un lieu de résidence de l'empereur : le Machu Picchu.

Les colonisateurs espagnols ont exploité des Indiens dans les mines pour extraire l'or et l'argent. Mais sait-on que les Incas eux-mêmes utilisèrent des esclaves comme mineurs. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Les mines sont une formidable grille de lecture de l'histoire andine. Les Espagnols ont forcé des centaines de milliers d'indiens à travailler dans ces galeries souterraines, comme celles de Potosí, en Bolivie, pour en extraire du minerai d'argent. Mais ils n'ont fait que reprendre un système de travail obligatoire qui existait déjà chez les Incas sous le nom de *mita* ! Il s'agissait d'un impôt, sous forme de corvées, payé par les peuples soumis. La *mita* espagnole fut plus brutale que celle des Incas : on estime à 15 000 le nombre d'Indiens morts à Potosi entre 1545 et 1625, des décès dus aux éprouvantes conditions de travail. Pour les «fils du Soleil», ces tunnels, dont certains remontent à l'ère Tiahuanaco, étaient des lieux de culte. Un accès au monde des morts où l'on vénérait des pierres sacrées, les *huacas*, mais aussi des momies, en leur offrant des feuilles de coca et de la bière de maïs, la *chicha*. Quant à l'or, présent dans certaines galeries, il n'avait aucune valeur monétaire : il était le symbole du dieu-Soleil, Inti. Les Espagnols se sont précipités sur ces mines dans le but de s'enrichir, rompant ainsi leur fonction rituelle. Aujourd'hui, dans les mines d'Oruro, en Bolivie, les travailleurs vénèrent El Tio (l'oncle, en espagnol), symbole d'un syncrétisme hispano-andin. Cette représentation est une fusion entre des saints catholiques et un chat sauvage, Titi, ancienne divinité précolombienne.

Au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, de nombreux explorateurs sont partis à la recherche de vestiges. Pourquoi cet intérêt tardif ?

A cette époque, les musées européens et américains étaient en compétition pour enrichir leurs collections. Les pays andins, devenus indépendants depuis •••

●●● le début du XIXe siècle, faisaient partie d'un circuit anthropologique attirant de jeunes aristocrates. Parmi eux, Charles Wiener (1851-1913), à l'origine du musée parisien d'ethnographie du Trocadéro, ou le baron belge Jean-Baptiste Popelaire de Terloo (1810-1870) qui traversa le Chili et le Pérou en 1844 à la recherche d'objets incas. Il rapporta, au musée d'Art et d'Histoire de Bruxelles, une momie qui allait inspirer, un siècle plus tard, le dessinateur Hergé pour son personnage maléfique de Rascar Cápac, dans l'album de Tintin, *Les Sept Boules de cristal* (1948)

Tournées vers l'avenir, les jeunes nations de la cordillère des Andes, elles, ne s'intéressaient guère à ce patrimoine. Elles ne percevaient pas encore l'intérêt culturel et marchand d'une découverte comme celle du Machu Picchu, en 1911, par l'Américain Hiram Bingham (1875-1956).

Que sait-on de manière définitive sur le Machu Picchu, emblème du patrimoine des Andes ?

L'archéologie a démenti deux théories. Cette ville n'est pas Vilcabamba, mythique refuge des derniers Incas, Manco Cápac II et Túpac Amaru, de 1536 à 1572. Elle n'est pas, non plus, l'Eldorado, cité d'or qui fit tant fantasmer les conquistadors. Nous avons deux certitudes. Tout d'abord, la forme des édifices sont typiques d'un lieu de résidence de la noblesse. Ce domaine impérial – donc sacré – appartenait sans doute à Pachacutec. Ensuite, son orientation prouve une volonté de ses bâtisseurs de le connecter aux pics environnants. Une récente étude géologique a démontré qu'elle avait été construite à dessein au centre de quatre failles tectoniques pour éviter les tremblements de terre.

Au-delà de ces raisons techniques, le Machu Picchu était sûrement lié au culte de la montagne. L'an dernier, des chercheurs britanniques ont survolé la zone avec un drone. D'après eux, la cité aurait eu la forme d'un condor ou d'un colibri au XVIe siècle. Une piste intéressante car Cuzco, vue d'en haut, ressemble à un puma. Ces villes symbolisaient-elles les animaux sacrés de la cosmogonie inca ? C'est une suggestion de l'archéologue américain Johan Reinhard. Selon lui, les Incas se sont inspirés du savoir-faire des Nazcas (200 av. J.-C-600 apr. J.-C.). Cette civilisation pré-inca a dessiné de gigantesques animaux dans le désert au sud du Pérou. Ils ne sont visibles, eux aussi, que du ciel.

Depuis le début du XXe siècle, les gouvernements péruviens et boliviens favorisent un retour à la culture inca qui contribuerait à l'émergence de ces pays. Est-ce un fantasme ou la montée d'un nationalisme andin ?

Il s'agit d'une utopie dont l'origine remonte à la révolte de Túpac Amaru II (1738-1781), cet Indien qui défia l'autorité espagnole en se présentant comme le descendant des empereurs incas. Il était métis, donc pas issu de la lignée impériale. Son exécution publique à Cuzco, en 1781, en fit une figure mythique, annonciatrice d'un renouveau : l'indépendance des pays sud-américains et la fin de la vice-royauté du Pérou en 1824.

Cette image de l'Inca comme unité de la nation fut récupérée, un siècle plus tard, par l'historien péruvien Luis Valcarcel (1981-1987). Il créa, dans les années 1920, un mouvement indigéniste au nom évocateur : l'incaïsme. Il s'agissait de rassembler Indiens, métis et Espagnols autour d'une figure messianique débarrassée de son violent passé colonial et tournée vers un épisode plus glorieux : l'empire. Des personnalités politiques péruviennes se sont alors bousculées pour incarner cet Inca. Le leader marxiste Jose Carlos Mariategui (1894-1930) se considéra comme un «communiste de l'heureux royaume des Andes», le président Juan Velasco Alvarado (1910-1977) adopta l'effigie de Túpac Amaru II comme symbole de son gouvernement

Dans sa bibliothèque parisienne, Patrice Lecoq éclaire à la lampe torche, tel un archéologue à la recherche d'un trésor inca, un ouvrage sur les civilisations andines. Sur la couverture trône des divinités en or qui ont tant fait fantasmer les conquistadors.

militaire. Cette résurrection prit une dimension plus retentissante encore avec l'intronisation, en 2001, du nouveau président Alejandro Toledo au Machu Picchu. Dans un scénario comparable, le président socialiste bolivien Evo Morales fut, lui, adoubé cinq ans plus tard sur les ruines de Tiahuanaco lors d'un rituel inventé de toutes pièces. Ces mises en scène, proches du folklore, ont décrédibilisé le message incaïque.

Les rituels comme l'Inti Raymi, célébration du dieu Soleil, ont-ils, eux aussi, été happés par cette dimension folklorique ?
L'Inti Raymi n'y a pas échappé. Cet important culte solaire, rétabli en 1944 après quatre siècles d'interdiction, s'est transformé en un spectacle touristique payant pour adeptes du New Age, courant spirituel occidental. Rien n'y est authentique, hormis l'origine de l'acteur principal : un descendant de la noblesse de Cuzco. Depuis les années 1980, la religion andine s'est, hélas, offerte à ces mystiques qui attendent un retour de l'Inca lors du lever du soleil au solstice d'été. Aujourd'hui, ce tourisme prophétique est entré dans une phase économique éloignée des rituels ancestraux. Les agences de voyage proposent, entre autres, des «stages d'énergies et de vibrations» sur le Machu Picchu, «centre cosmique de la planète».

Heureusement, l'incaïsme a permis des changements plus sincères et profonds dans les sociétés andines, surtout au Pérou. Le quechua a été réintroduit à l'école dans les années 1980. Cuzco a retrouvé son nom inca *Q'osqo* en 1990. Dans la capitale, Lima, le palais présidentiel arbore désormais, aux côtés du drapeau national, celui de l'arc-en-ciel, l'une des divinités du panthéon andin. Enfin, le *quipu*, système de cordelettes ayant permis d'effectuer, entre autres, les recensements de la population, a été classé patrimoine culturel en janvier 2020. Il existe une forte volonté politique de faire renaître l'Inca.

Quelle place les Quechuas, qui vivent aujourd'hui sur les hauts plateaux andins, ont-ils dans ce projet incaïque ?
Ils en sont exclus. Ces paysans restent mal considérés par les descendants incas et espagnols mais aussi par les métis. Paradoxe, les Occidentaux pensent, à tort, qu'ils sont les Incas d'aujourd'hui. Les Quechuas, vêtus de leurs ponchos, sont les descendants d'un peuple conquis par Cuzco. Ils transmettent aujourd'hui le savoir-faire de leurs ancêtres comme le tissage et l'agriculture. La plupart de leurs champs de maïs, pommes de terre, quinoa et feuilles de coca – une plante réservée à l'élite inca – étaient déjà cultivés sous l'empire. Quant à la langue quechua, on ne peut certifier qu'elle fut imposée par le clan impérial, mais les missionnaires espagnols l'ont adoptée comme moyen de communication et d'évangélisation au détriment d'autres langues utilisées au sein de l'empire. Pour cette raison, elle est encore vivante.

A votre avis, quel destin aurait connu ce peuple sans la conquête espagnole au XVIe siècle ?
Des spécialistes des civilisations précolombiennes se sont penchés sur la question. Pour certains, l'empire se serait disloqué en plusieurs royaumes après la guerre de succession opposant les empereurs Athualpa (1500-1533) et Huascar (1491-1533), les deux fils de Huayna Cápac. Un scénario proche de celui de la civilisation de Tiahuanaco. Pour d'autres, les Incas se seraient heurtés à l'autre grande puissance du Nouveau Monde : les Aztèques. Un terrible conflit entre deux peuples conquérants.

Selon moi, le règne d'Atahualpa, qui n'était pas issu de la famille impériale de Cuzco, aurait été le début d'une nouvelle ère. Une époque sans conquête où l'empire aurait plongé dans une autarcie de trois siècles avant de se heurter à une force étrangère. Un choc brutal, à l'instar de celui vécu par le Japon qui passa, après quatre siècles d'isolement, du temps des samouraïs à l'ère moderne Meiji. Nous en saurions davantage sur le monde inca car il aurait sans doute développé un système d'écriture fondé sur les *quipus*. Mais cela aurait enlevé une part de son aura mystérieuse qui fascine tant. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR DAVID PEYRAT

DUNKERQUE 1940 VICTOIRE OU DÉFAITE?

Fin mai, sonnés par la *Blitzkrieg*, l'armée britannique et une partie des troupes françaises battent en retraite vers le nord. Il faut coûte que coûte sauver les soldats pris au piège sur les plages… Nom de l'opération ? Dynamo. En dix questions, retour sur l'un des tournants les plus spectaculaires et parmi les plus controversés de la Seconde Guerre mondiale.

PAR ANTOINE BOURGUILLEAU

Des files de soldats attendent leur évacuation sur les plages de Dunkerque, fin mai 1940. La retraite s'est déroulée dans un ordre relatif, ce qui a contribué au succès de l'opération.

Ce fut, au départ, une opération d'évacuation montée en toute hâte, destinée à sauver ce qui pouvait l'être et dont les organisateurs eux-mêmes ne tablaient pas sur la réussite... Du 27 mai au 4 juin 1940, des dizaines de milliers de soldats, Britanniques et Français pour la plupart, vont être évacués de Dunkerque, encerclé par les Allemands, pour continuer le combat de l'autre côté de la Manche. Quatre-vingts ans après, cet épisode est devenu «le miracle de Dunkerque», un événement presque aussi emblématique que le Débarquement, en 1944. Avec l'énorme succès en 2017 du film *Dunkerque*, de Christopher Nolan, la légende et les faits se télescopent un peu plus....

Pour commencer, et contrairement à une idée largement répandue, ce n'est pas la ligne Maginot qui cause la perte de l'armée française au cours des terribles journées de mai et juin 1940. Son plan stratégique, intitulé Dyle-Breda, prévoyait, en cas d'attaque allemande, de porter les réserves et les troupes mobiles en Belgique pour y affronter l'ennemi. Hélas, les Allemands ont choisi de passer par les Ardennes et de percer sur la Meuse, autour de Sedan. Cette avancée, face à laquelle le haut commandement français semble incapable de réagir, a des conséquences désastreuses pour les Alliés. Le gros de leur corps de manœuvre, et notamment la force expéditionnaire britannique (BEF), se retrouve, avec la poussée allemande vers la Manche, bientôt encerclé et coupé du reste de l'armée française au sud.

Que faire ? Pas grand-chose, comme le constate amèrement le Premier ministre britannique Winston Churchill, le 17 mai 1940, lorsqu'il s'entretient de la situation avec Paul Reynaud, le chef du gouvernement français, et le général Gamelin, commandant en chef des armées alliées. Ce dernier lui apprend qu'il ne dispose d'aucune réserve. Churchill est atterré. Deux jours avant, Reynaud lui avait déclaré au téléphone : «Nous sommes vaincus» et il avait cru à un moment d'égarement de son homologue. Il constate qu'il n'en est rien. La situation est catastrophique. Et pourtant, le 4 juin, 85 % des troupes, soit 338 226 hommes dont 120 000 Français et Belges, seront transférés vers le Royaume-Uni. Jamais une évacuation forcée n'aura eu autant le goût de la victoire. Mais l'opération fut bien moins fluide et «miraculeuse» qu'elle paraît...

LES BRITANNIQUES ONT-ILS DÉCIDÉ SEULS DE L'ÉVACUATION ?

Alors que les troupes patientent sur les plages, le général Ironside, commandant l'état-major britannique, se rend le 19 mai auprès du général Gort, à la tête du BEF. A son arrivée au QG situé à Laon, Ironside réalise que la situation est pire que ce que ce qu'il imaginait : Gort est pour ainsi dire livré à lui-même, sans instructions depuis plusieurs jours de la part de son supérieur direct, le général Billotte. Il comprend qu'il faut évacuer, le plus rapidement possible : la Grande-Bretagne dispose d'une armée de métier, qui forme la majorité des troupes du BEF. Si elles venaient à être capturées, ce serait une catastrophe pour le Royaume-Uni. Le 22 mai, Churchill, la mort dans l'âme, décide donc de ramener le BEF de l'autre côté de la Manche, sans révéler ce plan à ses alliés, et notamment à Paul Reynaud.

Des soldats allemands devant les casques abandonnés par les Alliés sur la plage de Dunkerque.

POURQUOI CERTAINS GÉNÉRAUX ONT-ILS ACCUSÉ CHURCHILL D'ABANDONNER LA FRANCE ?

Le 19 mai 1940, Gort accepte le principe d'une attaque franco-britannique dans le secteur d'Arras, avec deux divisions d'infanterie et une brigade de chars britanniques, et des éléments de la 3e division légère mécanisée française. Cette contre-attaque, qui frappe de plein fouet l'avancée de la 7e division blindée du général Rommel, prend les Allemands par surprise et provoque un début de panique, avant que l'aviation allemande ne rétablisse la situation. Cette offensive franco-britannique permet alors aux troupes encerclées de gagner un temps précieux, mais donne aussi l'occasion à certains, comme le général Weygand (qui succède à Gamelin), d'affirmer que les Britanniques n'ont pas attaqué avec la vigueur que l'on pouvait attendre d'eux. L'évacuation semble désormais la seule alternative à la capture totale. La rumeur enfle et sera tenace : les Britanniques auraient joué leurs propres intérêts et abandonné les Français.

COMBIEN DE SOLDATS CHURCHILL ESPÉRAIT-IL SAUVER ?

A partir du 23 mai, les Britanniques se désengagent de la Belgique et se rapprochent de la côte, en direction de Dunkerque. Cette campagne n'a rien d'une promenade militaire pour les Allemands, les soldats français, britanniques et belges se battant souvent avec l'énergie du désespoir. Mais il apparaît de plus en plus clairement que les Belges vont capituler (ce qu'ils feront, cinq jours plus tard). A cette date, Churchill pense que la défense de Dunkerque va s'effondrer et qu'il ne sauvera que 45 000 soldats. Au premier jour de l'opération Dynamo, à peine 7 500 hommes sont évacués. Le lendemain, le 24 mai, environ 25 000 de plus parviennent à embarquer. Fort heureusement pour eux, les blindés allemands font une pause qui dura deux jours, à moins de 15 kilomètres de Dunkerque. Cet ordre d'arrêt va permettre aux Britanniques de poursuivre l'évacuation jusqu'au 4 juin. Inespéré.

A Dunkerque, le danger vient des airs : rien que le 29 mai, plus de 400 avions de la Luftwaffe ont mitraillé les plages.

POURQUOI HITLER A-T-IL STOPPÉ L'ARMÉE ALLEMANDE ?

C'est une des décisions les plus commentées de la Seconde Guerre mondiale : pourquoi les divisions de panzers qui progressaient vers la Manche se sont-elles arrêtées net ? On a avancé plusieurs explications. L'une d'elles veut que le maréchal Goering ait obtenu du Führer l'honneur d'écraser, par les airs, la poche de Dunkerque, afin de démontrer l'écrasante supériorité de sa Luftwaffe. Et ce sont effectivement des bombardiers allemands qui ont pilonné la ville (tuant plus d'un millier de civils au passage) et les navires. On a également évoqué l'idée qu'Hitler, désireux de conclure une paix séparée avec Churchill, et contre l'avis de ses généraux, voulait éviter une trop grande humiliation aux Anglais afin de se concentrer sur la future guerre à l'est contre l'URSS. Mais alors pourquoi ne pas précisément priver les Britanniques du gros de leurs troupes pour s'en servir comme monnaie d'échange ? La vérité est plus prosaïque : les blindés allemands étaient allés beaucoup trop loin selon une partie de l'état-major nazi. Isolés de l'infanterie, des munitions et du carburant, les chars risquaient de se retrouver à leur tour encerclés (la contre-attaque d'Arras était apparue comme un dangereux préambule à une telle catastrophe). C'est donc pour réorganiser l'armée du Reich que l'ordre dit «de recollement» fut donné le 23 mai. Le lendemain, il entra en vigueur avant d'être levé deux jours plus tard.

Des camions anglais dans les ruines de Dunkerque. A la fin de la guerre, plus de 70 % de la ville sera détruite.

Y A-T-IL EU DES TENSIONS ENTRE SOLDATS ALLIÉS ?

A partir du 30 mai, Winston Churchill accepte aussi l'évacuation des soldats français alors que jusqu'ici, l'opération Dynamo n'avait d'autre but affiché que de permettre l'évacuation des seules troupes britanniques. L'ordre de «recollement» décrété par Hitler laisse le temps aux alliés de se regrouper et de préparer la défense de Dunkerque. Au départ, ce sont presque exclusivement des Britanniques qui montent à bord des embarcations. On évoque des cas où des soldats français auraient été repoussés ou tués par des officiers britanniques qui refusaient de les laisser monter à bord. Si de tels épisodes ont eu lieu, ils ont été extrêmement minoritaires et en aucun cas ordonnés en haut lieu. Le 30 mai, 54 000 hommes quittent la poche de Dunkerque, dont plusieurs milliers de Français. Les derniers transferts – dont celui des 4 000 derniers Britanniques – se déroulent dans les nuits du 2 au 4 juin. Les évacuations de jour sont devenues impossibles en raison de la proximité des troupes allemandes.

LES FRANÇAIS SE SONT-ILS SACRIFIÉS POUR DÉFENDRE LES PLAGES ?

Près de 350 000 hommes parviennent à quitter la ville de Dunkerque, mais 35 000 autres sont contraints de capituler le 4 juin : ce seront des Français, dans leur écrasante majorité, la défense de l'embarquement sur les navires britanniques ayant été assurée par des divisions tricolores prises dans la nasse. Alors qu'ils font quasiment office de figurants dans les journaux britanniques de l'époque (et dans le film *Dunkerque*), ce sont eux qui vont défendre jusqu'au bout l'évacuation des bateaux pour Douvres, acteurs héroïques et essentiels d'un «miracle» qu'ils vont payer de leur vie ou de plusieurs années de captivité. La marine nationale, elle aussi, vient prêter main-forte et perd d'ailleurs plusieurs navires de guerre. A la fin de la bataille, un grand nombre de Français qui n'ont pas été tués sont capturés, en grande partie sur la plage de Malo-les-Bains, et vont marcher jusqu'à la frontière allemande avant d'être répartis dans différents camps de prisonniers. Parmi ceux qui sont parvenus à passer de l'autre côté de la Manche, certains seront renvoyés en France, vers la Bretagne et la Normandie, pour l'essentiel, afin de continuer le combat contre les nazis et le régime de Vichy. D'autres, restés en Angleterre, formeront les premiers noyaux de la France libre...

Des soldats du Royal Tank Regiment sont évacués de Dunkerque. Près de 700 navires de toutes sortes sont mobilisés lors de l'opération.

SOUTHE

A leur retour en Angleterre, les soldats évacués sont accueillis en héros, et la presse salue les «hommes inébranlables de Gort» (*Daily Express*).

QUEL EST LE BILAN HUMAIN ET MATÉRIEL POUR LES BRITANNIQUES ?

Derrière eux, les Anglais laissent 2 500 canons, plus de 60 000 véhicules divers et 450 chars. Sur le plan matériel, c'est une catastrophe. Le bilan des pertes humaines est aussi très lourd : près de 48 000 soldats sont morts dans la bataille, pour l'essentiel à bord de navires coulés. Dans la seule journée du 29 mai, 21 embarcations ont été envoyées par le fond, et plus de 200 navires au total ont été coulés durant l'évacuation. Le 4 juin, dans son discours où il promet de combattre les Allemands «sur les plages» et partout ailleurs, Churchill enjoint ses compatriotes à ne pas se gargariser de cet épisode qui reste un désastre : «Nous devons nous garder d'associer à cette délivrance les attributs de la victoire. Les guerres ne sont pas gagnées par des évacuations.» De quoi écorner le «mythe» de l'opération Dynamo.

LA RAF A-T-ELLE DOMINÉ LE CIEL DE DUNKERQUE ?

Durant des décennies, la légende a voulu que la RAF ait, par l'abnégation et le dévouement de ses pilotes, conservé dix jours durant la supériorité aérienne sur Dunkerque, infligeant des pertes sévères à la Luftwaffe et protégeant les fantassins désarmés. Par retour de bâton, on l'a ensuite accusée d'avoir été totalement absente du ciel. La vérité est plus nuancée. De fait, la protection aérienne de la ville ne pouvait s'effectuer qu'avec des chasseurs monomoteurs disposant d'une assez faible autonomie. Les rotations étaient donc brèves, mais parfois massives. Le 28 mai, par exemple, douze patrouilles se succédèrent au-dessus de Dunkerque avec à chaque fois une vingtaine d'appareils. La RAF se trouvait face à un problème : en plus de couvrir le port, elle devait aussi protéger les navires qui traversaient la Manche, une mission pour laquelle elle n'était pas adaptée. Au total, les Allemands ont lancé cinq grands raids aériens sur Dunkerque entre le 28 mai et le 4 juin, et la RAF ne fut en mesure de s'opposer qu'à deux d'entre eux. Elle perdit une centaine d'appareils, qui lui manqueront durant la bataille d'Angleterre, contre 150 aux Allemands. Un bilan en demi-teinte, donc, surtout si l'on compte le nombre de navires coulés, qui l'ont été pour beaucoup par l'aviation allemande.

Le 5 juin 1965, la flotille hétéroclite des «petits navires de Dunkerque» traverse à nouveau la Manche pour célébrer les vingt ans de l'opération Dynamo

L'ARRIVÉE DES «PETITS NAVIRES» A-T-ELLE ÉTÉ CAPITALE ?

C'est l'un des épisodes les plus célèbres de l'opération, et l'une des séquences les plus marquantes du film *Dunkerque*. Deux jours après le début de l'évacuation, le 28 mai, des bateaux civils atteignent les côtes françaises : yachts, bateaux de pêche, navires de plaisance... Ces *little ships* traversant la Manche pour sauver des soldats amassés sur les plages entrent dans la légende comme le symbole de la participation de tous les Britanniques à l'effort de guerre. Au vu de leur gabarit, ils ne peuvent pas accoster sur les quais et mouillent donc au large des plages, en attendant que des soldats les rejoignent, parfois avec de l'eau jusqu'aux épaules. Des dizaines de civils périssent durant ces traversées où leurs navires sont attaqués et parfois coulés. Ils n'ont pourtant qu'une portée équivalente à celle des taxis de la Marne en 1914... Autant dire pratiquement rien. Mais leur puissance symbolique comptera beaucoup pour le moral des Britanniques.

AU CINÉMA, QUELLE FUT LA PART DE VÉRITÉ ?

En 2017, *Dunkerque*, réalisé par Christopher Nolan, a rencontré un énorme succès et récolté trois Oscars. Ce film à grand spectacle présentait une version des événements très centrée sur les soldats britanniques, les Français étant quasiment absents, alors qu'ils étaient en réalité en grand nombre. On peut arguer de choix narratifs pour l'expliquer, mais un tel parti pris dans un film qui se présente comme une fresque historique a provoqué de furieux débats, y compris en Grande-Bretagne, alors en pleine crise du Brexit : certains Brexiters conseillaient le film qui, à leurs yeux, montrait que les Britanniques pouvaient s'en sortir seuls. Des historiens et journalistes anglais se désolaient au contraire que les Français soient gommés du paysage, et invitaient les spectateurs à se replonger dans *Week-end à Zuydcoote* d'Henri Verneuil. En 1964, le réalisateur avait choisi de se pencher sur le sort de ces Français qui attendent une possible évacuation vers l'Angleterre et doivent batailler auprès des Britanniques pour pouvoir partir. Avec Jean-Paul Belmondo en vedette, ce long-métrage se concentrait sur le destin d'une poignée d'hommes et n'avait pas la prétention de reconstitution. Les films de Nolan et de Verneuil sont si différents qu'il est difficile de les départager. Mais tous deux ont un défaut qui saute aux yeux : aucun ne montre les nombreux soldats coloniaux, Indiens côté britanniques, Africains et Nord-Africains côté français, pour la plupart tombés aux mains des Allemands.

Ecrit et réalisé par Christopher Nolan (déjà connu pour *Memento*, *Batman Begins*, *Inception*), *Dunkerque* est devenu en 2017 le plus grand succès au box-office pour un film traitant de la Seconde Guerre mondiale.

ENQUÊTE

POULO CONDORE, LE VERSANT SOMBRE DE L'INDOCHINE

De 1861 à 1954, la perle de l'empire colonial français abrita un effroyable bagne. Son quotidien est raconté dans ce livre très documenté, avec une précision glaçante.

Poulo Condore (aujourd'hui Con Sôn) n'a pas eu la célébrité des bagnes de Guyane. Le journaliste Albert Londres – auteur d'un reportage choc sur le monde des forçats de Cayenne qui provoqua une forte émotion en France, en 1923 – avait pourtant prévu de s'y rendre. Le journaliste décéda peu avant dans un mystérieux accident, laissant ce centre pénitentiaire, ouvert en 1861 dans un archipel situé à 200 kilomètres au sud de Saïgon, continuer sa terrible mission dans le plus parfait anonymat. Et ce, jusqu'en 1954, au crépuscule de l'Indochine française.

Avec une grande rigueur, l'auteur vient réparer cet oubli. Il nous fait revivre, à l'aide de documents administratifs encore existants, patiemment analysés et décryptés, ce qui constitua une «Bastille de la société coloniale indochinoise». Et dont l'effrayante réputation n'était, hélas, pas usurpée. D'un côté, une succession de directeurs en uniforme kaki, officiers aux pleins pouvoirs, souvent sans limites, tel ce capitaine de la Légion étrangère, Jacques Brûlé, qui se décréta «roi de l'archipel», de 1945 à 1948. Ils étaient secondés par des gardiens issus de tout l'empire qui firent de ce complexe «un lieu dont on ne revient pas», multipliant à loisir tortures et exécutions sommaires. De l'autre côté, des milliers de forçats en tenue bleue : droits communs et, surtout, détenus politiques entassés dans des cachots de 2 mètres carrés. Les plus irréductibles devaient porter aux pieds un boulet en fer appelé «noix de coco». Ou comment joindre le cynisme à l'exotisme !

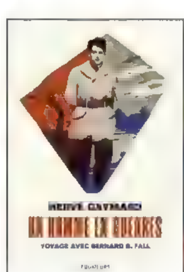
La mort frappait à tout moment dans ce chapelet d'îlots isolé du reste du monde. Chaque tentative de rébellion, voire d'évasion, se terminait par une balle tirée dans la tête... ou le passage à la guillotine. Une «machine à broyer l'humain», souligne, sans ambages, l'auteur. Comment expliquer une telle violence ? Sans doute parce que Poulo Condore, à la différence des bagnes guyanais, se voulait un outil répressif destiné à anéantir toute opposition à l'autorité et à la présence françaises. Sur 40 000 déportés, on estime que près de 20 000 d'entre eux périrent entre 1861 et 1954. La plupart sont tombés depuis dans l'oubli. Cet ouvrage érudit et très documenté leur redonne enfin une place dans notre mémoire collective. A l'image de ces 83 forçats fusillés en février 1918 pour avoir réclamé davantage que leur ration de 800 grammes de riz. Poulo Condore ou l'enfer du prétendu... paradis indochinois. ■

DAVID PEYRAT

Poulo Condore, un bagne français en Indochine, de Frédéric Angleviel, éd. Vendémiaire, 21 €.

A Poulo Condore, vers 1910, un condamné à mort passe sous le couperet de la guillotine. Des exécutions qui étaient courantes dans un établissement pénitentiaire où l'arbitraire régnait.

Au premier plan, Bernard Fall, en 1967, lors d'une opération au Vietnam, quelques jours avant sa mort. Un homme dont les analyses pertinentes provenaient d'une parfaite connaissance du terrain.



BIOGRAPHIE

AU CŒUR DE TOUS LES CONFLITS

Fuyant le nazisme, il fut tour à tour résistant, professeur et journaliste. Un témoin capital.

La vérité d'un homme, c'est surtout sa légende. Et celle de Bernard Berthold Fall tient du roman. D'un roman vrai aux prises avec les tourmentes du siècle dernier. Né en 1926, à Vienne, dans une famille juive contrainte à l'exil, il échappe aux rafles à Nice et s'engage dans la Résistance. On le retrouve lieutenant des FFI en Savoie, puis traducteur au procès de Nuremberg devant ceux qui furent les bourreaux de ses parents – sa mère a péri à Auschwitz. Mais c'est aux Etats-Unis que ce Français naturalisé fera sa carrière, à la fois historien militaire et journaliste, obsédé par la question vietnamienne. Il devient un spécialiste de la guerre révolutionnaire et de la contre-insurrection… qu'il combat.

En 1962, Hô Chi Minh lui accorde une interview qui marquera les consciences. Oui, les Vietnamiens se débarrasseront aussi des Américains, affirme le leader communiste. Les analyses politiques de Fall sont percutantes durant tout le conflit. Elles influenceront la commission Fullbright et le président Johnson ! Mais sa passion pour l'Asie le perdra : il meurt au Vietnam, au milieu d'une section de Marines, en 1967. Dans ses papiers, son futur ouvrage sur Diên Biên Phu, une référence. Surveillé par le FBI qui le soupçonnait d'être un agent secret, alors qu'il «n'appartenait qu'à lui-même», comme le souligne l'ancien ministre Hervé Gaymard, Fall continue de fasciner, même après sa mort. Sans doute parce qu'il aura été un homme engagé et labyrinthique, sorte de caméléon solaire et douloureux, sautant d'un continent à l'autre. Aimanté par cette quête des limites, son biographe signe ici un bel hommage à cet homme d'action. ■

JEAN-LUC COATALEM

Un homme en guerres, d'Hervé Gaymard, éd. Les Equateurs, 21 €.

PORTRAIT

DANS LE SILLAGE DU GÉNÉRAL

Le sous-titre est trompeur Pierre Messmer, le «dernier gaulliste» ? Il en fut surtout l'un des premiers… Le lieutenant de réserve n'a pas attendu le 18 juin 1940 pour rejoindre les rangs de la Résistance : la veille, après avoir écouté l'allocution radiophonique du maréchal Pétain, le jeune homme de 24 ans allait rallier la France libre dans des conditions rocambolesques (vol d'une moto, détournement d'un navire de commerce…) avant de marquer de son courage nombre de batailles, d'El-Alamein à Bir Hakeim. Dans un style enlevé, l'universitaire Frédéric Turpin redonne du souffle romanesque à une figure qu'on range hâtivement du côté des «grognards» du Général. Messmer vaut mieux que cette réputation monolithique : son expérience en Indochine puis en Afrique subsaharienne (il devient gouverneur de Mauritanie en 1952) lui ouvre les yeux sur l'inéluctable décolonisation. Fidèle à de Gaulle, il l'est aussi aux milieux socialistes de sa jeunesse, et sert de pont entre la SFIO et les gaullistes sous la IV^e^ République. On estime que sa nomination à Matignon en 1972 marque le retour des conservateurs après l'expérience Chaban, mais il s'agit alors d'installer un homme fort alors que la santé du président Pompidou décline… Loin des clichés, un portrait tout en nuances d'un éternel patriote. ■

FRÉDERIC GRANIER

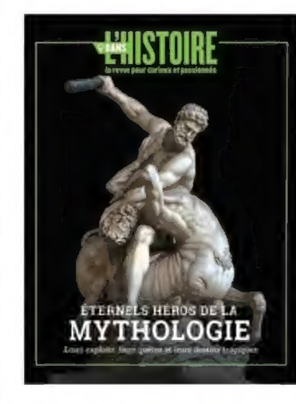
Pierre Messmer, de Frédéric Turpin, éd. Perrin, 25 €.

REVUE

DES DIEUX SI HUMAINS…

Au V^{e} siècle avant J.-C., à l'époque d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, Ajax, Œdipe ou Oreste sont des personnages familiers à tous. Néanmoins, sur la scène du théâtre athénien, ils apparaissent plus seuls que jamais, plus grands dans l'adversité que dans la gloire, plus misérables aussi. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent échapper à leur destin.

Personnages dotés d'un courage tout à fait exceptionnel, ces héros s'élèvent au-dessus des mortels par leurs exploits remarquables. Ulysse le voyageur, le guerrier Hercule, Vulcain, le maître du feu, Enée, Achille, Thésée, Ariane ou Andromaque, Antigone ou Electre incarnent les vertus les plus valorisées dans la société antique. Nés de l'union entre une divinité et un être humain pour la plupart, ils font l'objet de récits fantastiques et merveilleux où se côtoient le sublime et le grotesque, le tragique et le comique. Ces personnages hors normes ont façonné les civilisations du monde méditerranéen et imprègnent aujourd'hui encore la culture des sociétés européennes et leurs valeurs. Ils restent d'actualité et parlent, d'une certaine manière, des humains que nous sommes.



La revue *Dans l'Histoire*, publiée par les éditions Prisma Media, et qui consacre ici son numéro aux éternels héros de la mythologie gréco-romaine, propose à tous les curieux et passionnés d'histoire un contenu aussi riche et complet que celui d'un livre et aussi accessible que celui d'un magazine. ■

Eternels héros de la mythologie, revue *Dans l'Histoire*, éd. Prisma Media, 19,99 €. En vente chez les marchands de journaux.

GUIDE

Splendeurs latines

Sites mayas de la péninsule du Yucatán, méandres de l'Amazone, faune et flore luxuriantes du Costa Rica, grandes étendues de l'Argentine et beauté virginale du salar d'Uyuni, en Bolivie… L'Amérique latine est un continent à la diversité inouïe. Ce *GEO Book* vous propose de partir à la découverte de ces richesses. Il vous permettra de préparer votre voyage en fonction de vos goûts, de vos activités préférées, du climat souhaité, tout en tenant compte des distances, des coûts et de la durée du séjour.

Amérique latine et Antilles, GEO Book, éd. GEO, 22,95 €. Disponible en librairie.

COFFRET

Escapade verte

Les passionnés de nature seront comblés par ce coffret offrant verdure et dépaysement ! Coupés du monde, ils pourront profiter de moments exceptionnels en tête-à-tête. GEO et Dakotabox s'associent pour vous faire vivre des expériences uniques avec cette sélection d'établissements de charme comprenant des demeures de caractère, des fermes et des maisons d'hôtes. Partez à deux pour deux nuits avec petit-déjeuner inclus et laissez-vous porter par le moment présent.

Déconnexion 3 jours, coffret GEO-Dakotabox. En magasin ou sur www.dakotabox.fr, 119,90 €.

L'ABONNEMENT À GEO HISTOIRE

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Téléphone :

0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Pour s'abonner sur Internet, connectez-vous sur geohi.club. Anciens numéros : geohi.club (cliquez sur «achetez un numéro en numérique») ou sur l'appli GEO le mag (iOS ou Android). *Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 41,40 €. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 112,20 €.*

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. Standard : **01 73 05 45 45** (pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom).

Rédacteur en chef : Eric Meyer.
Secrétariat : Dounia Hadri (6061).
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073).
Directrice artistique : Delphine Denis (4873).
Chefs de service : Frédéric Granier (4576), Clément Imbert (7472), David Peyrat (5859), Sandrine Trouvelot (4877).
Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162).
Service maquette : Thibaut Deschamps (4795), Béatrice Gaulier (5943), Christelle Martin (6059), chefs de studio, Patricia Lavaquerie (4740), première maquettiste.
Service photo : Claire Brault (5950).
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110).
geo.fr et réseaux sociaux : Claire Frayssinet, chef de service (5365), Thibault Cealic, responsable vidéo (50-27), Emeline Ferard (5306) et Léia Santacroce (4738), rédactrices, Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (6536), Marianne Cousseran, social media manager (4594), Claire Brossillon, community manager (6079).

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :
Jean-Jacques Allevi, Pierre Antilogus, David Bornstein, Antoine Bourguilleau, Carmen Bernand, Mélanie Chaluleau, Anne Daubrée, Christèle Dedebant, Marine Jeannin, Valérie Kubiak, Jean-Baptiste Michel, Marc Ouahnon, Jean-François Paillard, Volker Saux, Mazarine Vertanessian. Maquettiste : Françoise Coulbois. Rédactrice photo : Virginie Terrasse.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Mélanie Moitié (4759), Jeanne Mercadante (4971).

Magazine édité par
PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Les principaux associés sont Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

Directeur de la publication : Rolf Heinz.
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis.
Directrice marketing et business développement : Dorothée Fluckiger.
Chef de groupe : Hélène Coin.
Directrice des événements et licences : Julie Le Floch-Dordain.
Rédacteur en chef technique : Jean-François Brosset.
Directeur exécutif Prisma Media Solutions : Philipp Schmidt (5188).
Directrice exécutive adjointe PMS : Virginie Lubot (6448).
Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449).
Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981).
Automobile & luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528).
Account director : Florence Pirault (4981).
Senior account managers : Evelyne Allain Tholy (6424), Sylvie Culerrier Breton (6422).
Trading managers : Tom Mesnil (4881), Virginie Viot (4529).
Planning managers : Laurence Biez (6492), Sandra Missue (6479).
Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461).
Directrice déléguée créative room : Viviane Rouvier (5110).
Directeur délégué data room : Jérôme de Lempdes (4679).
Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (5328).
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).
Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025).
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada (5465).
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat : 5674.

Impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne. Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : P_{tot} 0,005 kg/To de papier.

Dépôt légal : juillet 2020.
ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.
Numéro de Commission paritaire : 0422 K 89010.